

But CLUB

F. ANASTASI

révélation du début de saison a tenu tête à F. Coppi dans Milan-San-Remo

LE
MiROIR
DES SPORTS

28 35
PAGES FRANCS

Dans ce numéro

Sortons le
rugby français
de l'ornière



Les souvenirs de
JOSEPH ZAMI



M. Sergeant
Président de la
F. F. d'Athlétisme
répond à vingt
questions précises



FRANCE-ITALIE
de basket-ball

F. ANASTASI
a le sourire :
il a enrayé la
contre-attaque
de Fausto Coppi

Dans le Capo Berta,
à 25 km. de l'arrivée,
Coppi a produit un
très gros effort pour
lâcher le peloton.
Seul, le jeune
Anastasi a
pu le rejoindre.
Coppi (à g.) paraît
apprécier la
forme du petit
Mérindional, qui
est fort content.

28 Pages - 35 Frs

N° 451. Lundi 22 Mars 1954
Afrique du Nord. Avion... fr. 40
Suisse... 70 c.; Espagne, pes. 7.



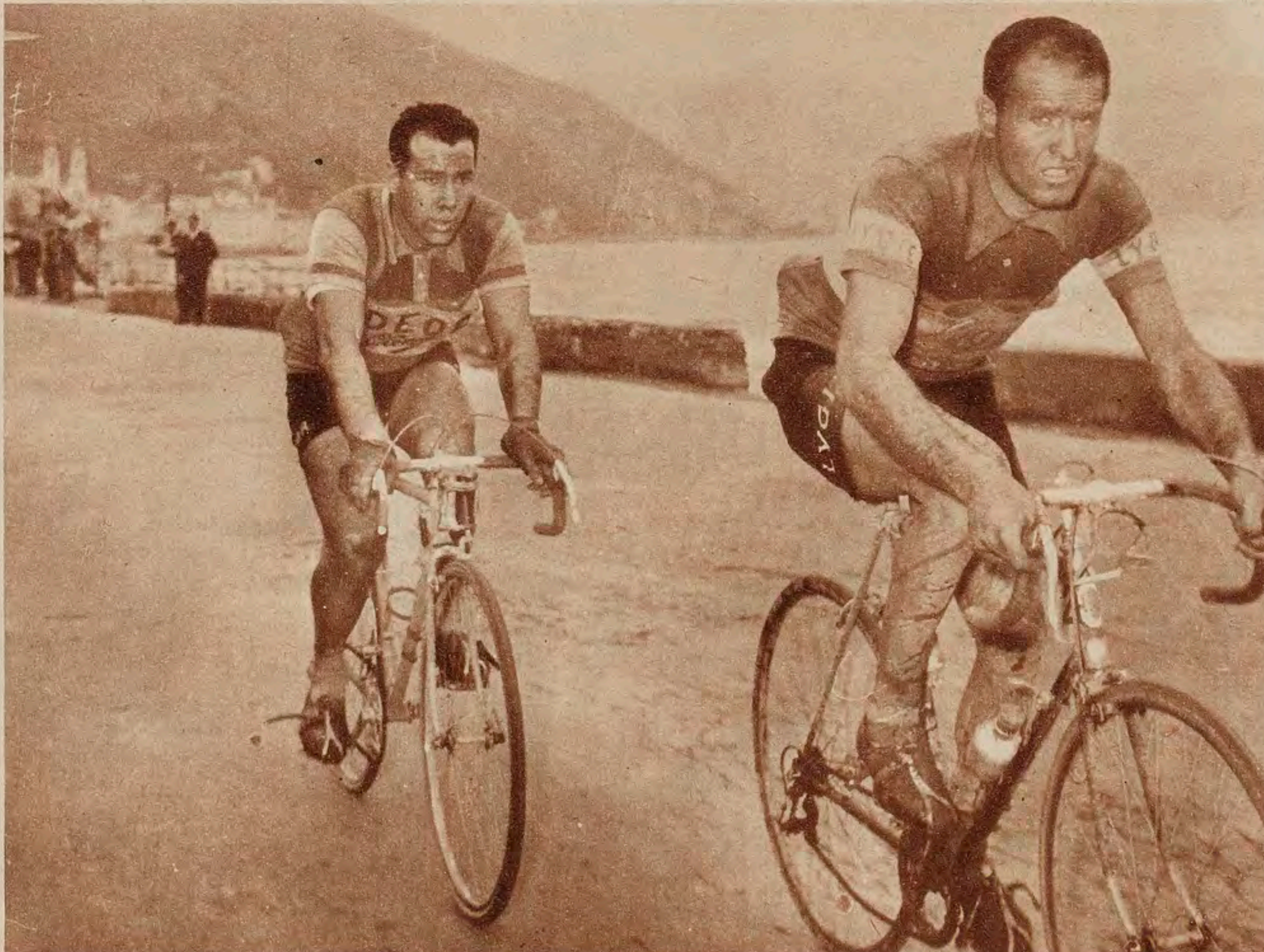
COPPI ARTISAN INVOLONTAIRE DU SUCCÈS



En excellente condition physique, Bobet rejoignit très rapidement après avoir crevé à Casteggio.



Victime de la chute massive dans la descente du Turchino, Robic, son cadre faussé, dut abandonner.



Derrière Gismondi, demeuré seul en tête après une chute de B. Gauthier et une crevaison de Gaggero, Carrara fut l'un des plus ardents à lancer la contre-attaque à la sortie de Savone. Il est précédé ici de Martini.



Les chutes furent nombreuses sur les routes défoncées que la pluie rendait plus glissantes encore. Celle qui fit le plus de victimes se produisit dans la descente du Turchino. Parmi les nombreux coureurs qui remettent leur machine en état on reconnaît Volpi (37) et, derrière lui, Chapatte.

Le jeune Francis Anastasi a contribué à la victoire du Belge en décourageant Fausto

De l'un de nos envoyés spéciaux : Claude TILLET

SAN REMO — Il n'y a pas incompatibilité absolue entre le fait d'admirer profondément le grand champion qu'est Fausto Coppi et celui d'estimer que le campionissimo est devenu singulièrement encombrant, son influence s'exerçant d'une manière excessive à notre avis, sur la physionomie des compétitions auxquelles il participe.

Nous l'avions vu, dans Paris-Côte d'Azur, renoncer délibérément à briguer la victoire finale, mais s'adjudgeant avec un incontestable brio l'étape qu'il avait des raisons particulières de vouloir gagner et nous l'avons vu, vendredi dernier, dans Milan-San Remo, contrôler les opérations avec une constance si prodigieusement agissante, une telle avarice, une telle minutie de comptable, qu'il nous a été impossible de ne pas nous réjouir, en fin de compte, passé le Capo Berta, de le voir commettre, — sans doute par orgueil, — l'erreur monumentale qui gâchait tout...

Coppi était un très grand bonhomme lorsqu'il s'en allait, seul, là où il avait décidé de partir vers la victoire ; il fut ce grand bonhomme dans Milan-San Remo, dans le Tour de Lombardie, dans Paris-Roubaix ; en bien d'autres circonstances ; il fut encore ce très grand bonhomme à Lugano, l'an dernier, lorsqu'il décrocha, de manière irrésistible, le titre de champion du monde. Et nous croyons, bien sincèrement, qu'il est toujours capable d'être ce Coppi-là. Aussi devient-il décevant en diable lorsque, s'ingéniant à courir « à l'économie », recourant à des tactiques par trop subtiles, il forge son échec, tout en contre-carrant, par son jeu compliqué, le développement normal de la course.

UN PLAN DE DEFENSE VALABLE... JUSQU'AU CAPO BERTA

Expliquons-nous. Entouré et visé, au départ de ce 45^e Milan-San Remo, par les plus grands étrangers, Kubler, Bobet, Koblet, Géminiani, Van Steenberghe, Van Est, Impanis, Derycke, et cætera..., surveillé de non moins près, par les meilleurs de ses habitués adversaires nationaux, Magni, Pe-

trucci, Minardi, Bartali et compagnie..., il est certes en droit d'élaborer un plan de défense et d'en confier l'exécution première à ses équipiers. On trouve donc excellent qu'il lance Piazza en flèche, avant le Turchino, qu'il favorise, un peu plus tard, (dans l'escalade du même Turchino) Gaggero et Gismondi. On se dit, à ce moment, qu'il pose ainsi les jalons susceptibles de lui permettre, après s'être dégagé à son tour, de ne pas se retrouver entièrement seul au commandement de la course. On se dit, aussi, que s'il ne parvient pas à décrocher son adversaire il aura toujours la ressource de laisser filer ses compagnons et d'assurer ainsi, d'une manière indirecte, la victoire de sa marque.

Enfin, lorsqu'au bas de la descente et, plus loin encore, vers le contrôle de ravitaillement de Savone, on constate qu'il n'a pas bougé et que ses protégés ont été rejoints par un groupe énorme, on admet facilement que la pluie, les mauvaises routes, puis le vent, généralement défavorables, l'ont amené à modifier ses projets et à attendre les fameux « capi », ces trois petits coqs qui, égrenés entre le 240^e et le 255^e km., furent si souvent le théâtre de la phase décisive. Aussi n'est-on pas surpris de voir Filippi, — son poulain numéro un —, appartenir à l'échappée qui se dessine, à environ 70 km. du but, et dont les autres membres sont le Français Remy, le Belge Ockers, les Italiens Crespi, Fornara, Bartolini, Nencini, Grosso, Ciolli, Gianneschi.

Le premier « capo », le Mele, n'apporte rien de très nouveau ; le second, le Cervo, voit l'élimination des hommes de deuxième plan ; enfin, le troisième, le Berta, provoque une sélection extrêmement nette. Restent seuls en tête, à environ 28 km. de l'arrivée : le Français Remy, le Belge Ockers et notre Filippi.

Que va-t-il se passer ? Les trois hommes précèdent, de 1' 40, l'avant-garde du groupe arrière et semblent avoir la victoire en main. Ils sont très bons rouleurs et leurs chances, au sprint, paraissent être sensiblement égales. On s'attend donc à les voir se relayer à toute allure, vers l'arrivée. Mais soudain Filippi reçoit l'ordre de ne pas mener. Dans notre esprit, une semblable mesure ne peut avoir qu'une signification : Coppi s'est détaché. Coppi revient. Coppi peut encore gagner et ses possibilités sont supérieures à celles de Filippi...

Nous nous arrêtons donc... Et c'est là que commence notre déception. Certes, Coppi a « débouché », puisqu'il constitue, au sommet du Capo Berta, avec le seul Anastasi, cette avant-garde dont nous venons de parler. Mais la présence, dans son sillage, du jeune Français qui est manifestement très à l'aise, l'incite à se relever, à laisser revenir les autres.

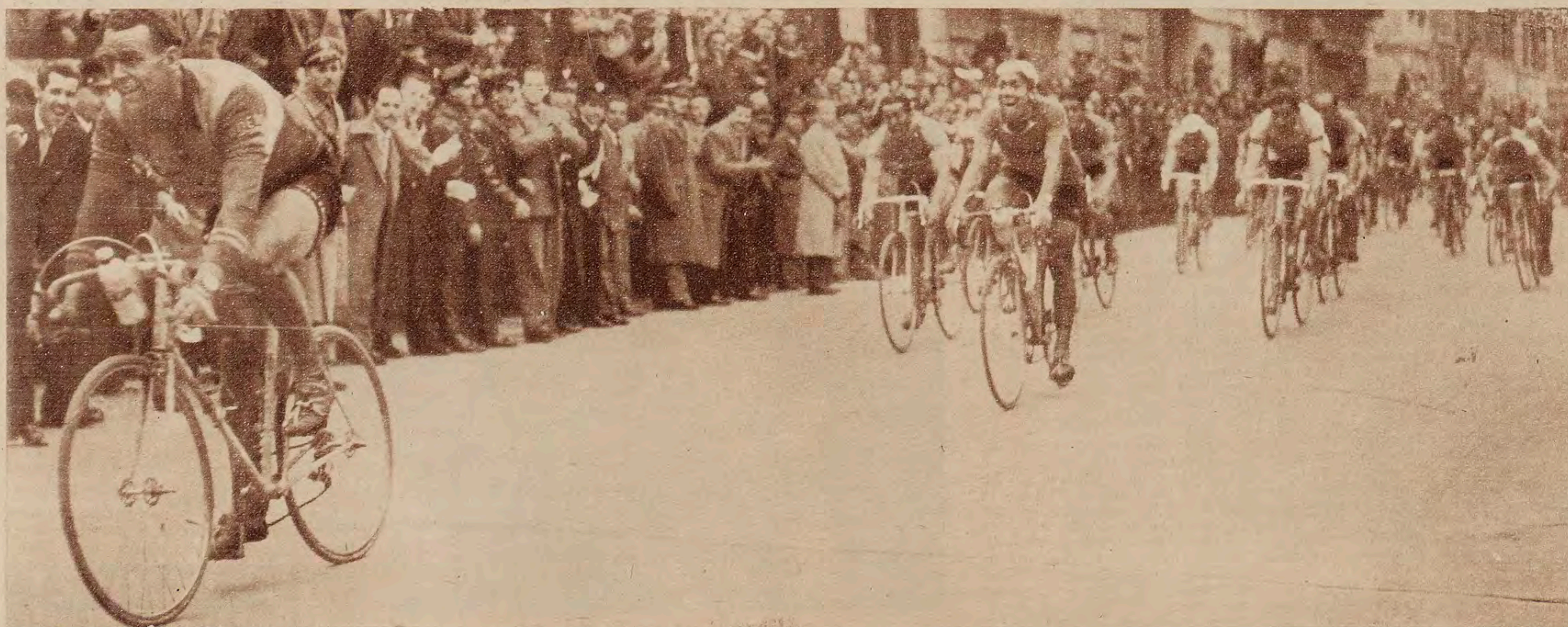
Il renonce donc à la victoire en échappée ; il accepte le sprint et ses aléas. Mais, dans ces conditions, pourquoi a-t-il fait stopper un Filippi qui avait une chance sur trois de l'emporter ? Faut-il en conclure qu'il a préféré la catastrophe au succès du jeune équipier ? Comment ne le terribles nous pas ?

(SUITE PAGE 4.)

DE "RIK" VAN STEENBERGEN A SAN-REMO



La montée du Capo Mele a permis une sélection impitoyable. Ils ne sont plus restés que trois en tête : l'Italien Filippi, le Français Remy et le Belge Ockers. Unissant leurs efforts, ils pouvaient espérer ne plus être rejoints. Mais Filippi, équipier de Coppi, a reçu l'ordre de ne pas mener... Remy (à g.), l'observe avec inquiétude, tandis qu'Ockers paraît en difficulté.



Les spectateurs massés le long de la ligne d'arrivée, à San-Remo, s'attendaient à un sprint entre les trois coureurs qu'on leur avait signalés en échappée. A leur profonde surprise, ils virent surgir un peloton d'une soixantaine de coureurs qui avaient absorbé les fuyards à un kilomètre de la ligne. Dès lors, Van Steenbergen devenait redoutable. Admirez son aisance.



Ockers (à dr.) félicite chaleureusement son ami Van Steenberg. Il doit penser qu'il a eu raison de ne pas apporter son aide à Remy quand ils étaient détachés... puisque la victoire est revenue à Rik, son équipier.



Geminiani, Bobet et B. Gauthier (de g. à dr.) viennent à peine de descendre de machine. On lit surtout sur leurs visages la déception de n'avoir pu faire mieux que de se classer parmi les onzièmes ex-æquo.

L'ARTICLE DE CLAUDE TILLET

(SUITE DE LA PAGE 2.)

Le bilan de Fausto sera donc le suivant :

1. — Il a puissamment contribué à faire, de ce Milan-San Remo, une course sans attrait ;

2. — Il a retardé la probable consécration d'un grand espoir qui est, en outre, (ironie) son « protégé » ;

3. — Il a préparé, en favorisant le regroupement, la victoire de Van Steenberg.

Fausto est, décidément, mieux inspiré lorsqu'il court avec sa classe et son tempérament que lorsqu'il court avec son cerveau...

« RIK », REMY, ANASTASI, LES TROIS HEROS DU JOUR

Au demeurant, il semble bien que le cyclisme routier transalpin, pourtant riche en coureurs de haute classe, soit considérablement affaibli par les conceptions stratégiques de ses champions et de leurs conseillers.

Imbattus sur leur terrain, pendant de très longues années, ils sont en voie de perdre cette suprématie. Il y a trois ans le tandem Bobet-Barbotin leur avait infligé un sévère échec ; cette fois, il s'agit du tandem belgo-français Van Steenberg-Anastasi et l'on ne saurait oublier, en outre, qu'un autre tandem international Ockers-Remy, joua les tout premiers rôles jusqu'aux abords de l'arrivée.

A quoi bon rallier San Remo à plus de 39 de moyenne si c'est pour atteindre ce but sans avoir rien tenté de sérieux ?

Finalement, précisons-le, quelques soixante coureurs devaient se retrouver, à l'emballage, et si « Rik » Van Steenberg triomphait magistralement, il n'en était pas moins obligé de se méfier, jusqu'au bout, du petit Marseillais.

Nous tenions là deux des hommes du jour, le troisième étant Remy, dont nous reparlerons.

LA REVANCHE INATTENDUE DE « RIK »

A très franchement parler, « Rik » avait été, plus d'une fois, en difficulté au cours des cent derniers kilomètres. Il n'était pas, en l'occurrence, le magnifique Van Steenberg, admirablement préparé, que nous avions observé en de précédentes éditions de Milan-San Remo. Sa préparation avait été constituée, avant tout, par des courses de Six Jours et Costante Girardengo, son constructeur pour les épreuves italiennes, pouvait craindre d'avoir accompli, une fois de plus, un gros effort matériel en pure perte. Mais la victoire, qui s'était si cruellement refusée, lorsque tous les atouts avaient été mobilisés, en vue de sa conquête, allait s'offrir, presque sans lutte, cette fois.

Ainsi jouait, malicieusement, la loi des compensations !

Et nos amis belges connaissent, vingt ans après, le succès de Jeff Demuyssère, un nouveau triomphe dans la compétition réputée la moins accessible à ses visiteurs.

UN BRILLANT ANASTASI

Les suiveurs français, pour leur part, n'avaient guère à se plaindre. Ils avaient vu, tout au long du chemin, un excellent Bobet pédaler avec allégresse, avant de franchir, aux places d'honneur, le Capo Berta ; ils avaient été les témoins du bel effort de Bernard Gauthier, dans le Turchino ; ils avaient applaudi à la fugue d'un Remy qui, arrivant au sprint, avec Filippi et Ockers, n'aurait peut-être pas été battu ; ils se réjouissaient enfin de l'éclosion définitive de Francis Anastasi, ce petit Marseillais, à peine majeur, qui est en train de prendre une si grande place parmi nos meilleurs routiers.

Il existe, entre un Anastasi et un Anquetil, — on est fatalement tenté de placer les deux hommes côte à côte, — la différence qui se révèle entre l'officier sorti du rang et celui qui est passé par une école militaire. Alors qu'Anquetil effectua une brillante carrière d'amateur avant de pénétrer, de plein pied, grâce à sa victoire dans les « Nations » chez les professionnels, Anastasi, lui, s'est formé dans les courses régionales, en a connu les mille et une difficultés, a fait un rude apprentissage et s'est aguerri dans une demi-obscureté. Mais il « éclate » à présent et brille d'un feu aussi vif que le Normand.

Petit gabarit, Anastasi est indiscutablement intelligent, grimpe bien, sprinte mieux encore et roule à la perfection. Seul avec Coppi, dans le capo Berta, il ne se comporta pas en débutant intimidé, mais bien en vrai coureur, sûr de soi et pleinement conscient de sa valeur. Sans doute son attitude contribua-t-elle quelque peu à décourager Coppi...

Dans ce cas Anastasi serait, pour une certaine part, à la base de la victoire de Van Steenberg. Mais, manque de chance, « Rik » qui est son équipier dans les compétitions françaises était, en la circonstance, son adversaire...

De telle sorte qu'Antonin Magne, qui est, chez nous, le directeur sportif des deux hommes, fut soumis à l'arrivée à une sévère douche écossaise. Le gagnant était un de ses poulains, mais il ne montait pas une bicyclette Mercier, le glorieux battu était, lui, vêtu et armé de violet... Mais il avait, bien involontairement, apporté sa contribution au succès du champion — caméléon !

Tout cela sera oublié, dans un mois à peine, au départ de Paris-Roubaix !

LE CLASSEMENT

1. Rik VAN STEENBERGEN (Belgique), couvrant les 282 km. en 7 h. 10' 3" (moyenne hor. : 39 km. 344) ; 2. Francis Anastasi (Fr.) ; 3. Giuseppe Favero (It.) ; 4. Fausto Coppi (It.) ; 5. Loretto Petrucci (It.) ; 6. Stan Ockers (B.) ; 7. Désiré Keteleer (B.) ; 8. Fiorenzo Magni (It.) ; 9. Ettore Milano (It.) ; 10. Guido Messina (It.) ; 11. Donato Zampini (It.) ; 12. Hugo Koblet (S.) ; 13. ex æquo : un peloton de 48 coureurs parmi lesquels les Français Bobet, Dupont, Ellena, B. Gauthier, Guerrini, Remy, Geminiani, Loof, Moineau et Vitetta, etc.

BOBET NE S'EST INCLINÉ AU MONT FARON QUE DEVANT LE SPÉCIALISTE JEAN DOTTO

TOULON. — Ne grimpe pas à froid qui veut. Une fois de plus, Jean Dotto s'est montré le meilleur spécialiste dans le mont Faron, cette courte mais rude escalade, qui, par une route étroite à pourcentage triplement chevronné, aboutit à un très beau point de vue sur la rade de Toulon.

Quelques vedettes ont cruellement éprouvé les difficultés d'une semblable tâche au cours de cette matinée ensoleillée. Si Louison Bobet (qui a poussé la conscience professionnelle jusqu'à se faire construire un vélo spécial pour cette unique occasion) a pris, au milieu des braves, une deuxième place parfaitement méritée, d'autres ont eu la déception d'être battus par des régionaux dont la renommée n'a pas dépassé les limites du Var.

Jacques Anquetil était la grande attraction de l'épreuve, disputée contre la montre. Alait-il se révéler grimpeur après avoir prouvé sa classe de rouleur ?

Nous avons choisi de le suivre, et il faut avouer notre déception. Autant Anquetil se trouve à son aise dans les côtes

de moyen pourcentage, où il peut employer les grands braquets qu'il affectionne, autant il est désemparé sur un sol rocailleux et sur les faux plats du mont Faron. Il faillit être rejoint par Bobet, parti 2' après lui. Soyons justes : ce Bobet-là est dans un équilibre physique qui laisse augurer une saison particulièrement brillante pour lui.

Geminiani, Hassenforder et Bartali furent battus sans rémission, mais Astrua tint à prouver que les dons de grimpeur qu'il montra dans le dernier Tour de France n'ont pas diminué depuis. Nous nous en doutions.

LE CLASSEMENT

1. Jean DOTTO, en 17' 43" (record battu, ancien record, par Dotto, en 1953, en 17' 54" 2/5) ; 2. Louison Bobet, 18' 23" 3/5 ; 3. Cavalerro, 18' 28" 1/5 ; 4. Astrua, 18' 31" ; 5. Gerbino, 18' 53" ; 6. Panacci, 19' 44" 4/5 ; 7. Ellena, 19' 47" 4/5 ; 8. Anquetil, 19' 52" 1/5 ; 9. Poblet, 19' 59" ; 10. Salvador, 20' ; 11. Tanguy, 20' 3" 3/5 ; 12. Campana, 20' 8" ; 13. Geminiani, 20' 21", etc.



Dotto offre son bouquet à sa jeune épouse (à dr.). Il a battu, dans le Mont Faron, son propre record de 11 secondes. Bobet s'est classé 2°.

CYCLISTES
CHAMPIONS et JEUNES

EXIGEZ les ÉQUIPEMENTS
des "GÉANTS DE LA ROUTE"

LE COGNIAT SPORTIF

Cette marque vous garantit la qualité des fabrications spécialement conçues pour votre sport favori

Maillots, Culottes
Socquettes, Survêtements

ETS CAMUSET
ROMILLY-SUR-SEINE (AUBE)

LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE



B. Gauthier avait lâché tous ses compagnons de fugue dans la montée du Col de l'Ange, principale difficulté du Grand Prix Catox. A. Rolland, se détachant du peloton, entreprit une belle remontée, et dépassa Gauthier avant le sommet.



Les deux hommes conjuguèrent leurs efforts sur les derniers kilomètres du parcours. Sur la piste du vélodrome municipal de Marseille, Bernard Gauthier, plus rapide au sprint, battit le Caladois de deux longueurs. (Téléphoto.)

Dans le Grand Prix Catox à Marseille

L'ARDENT BERNARD GAUTHIER A EU RAISON D'ANTONIN ROLLAND

MARSEILLE. — Sur les pavés d'Aubagne, un groupe de quelques hommes fonçait sur la fin du parcours du Grand Prix Catox. Il y avait là des hommes rapides en quantité, et le sprint s'annonçait tumultueux, avec Anastasi, Caput, Rémy, Dupont, Robic, Guégan, pour ne citer que les meilleurs.

Mais il ne s'agissait que d'un sprint pour la troisième place, car, devant eux, désormais inaccessibles, le Grenoblois Bernard Gauthier et le Caladois Antonin Rolland volaient littéralement vers la victoire, aussi forts l'un que l'autre, et ne se retournant même pas pour juger du retour possible de leurs poursuivants.

Ce n'était pas le hasard qui les avait amenés à collaborer aussi étroitement : ils s'étaient bien montrés, l'un et l'autre, avec des moyens différents, supérieurs à l'ensemble du lot.

Bernard Gauthier, batailleur né,

n'avait voulu laisser passer aucune occasion de s'échapper et avait si bien mené sa barque qu'il s'était trouvé au pied du Brulat, véritable

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ DE LATOUR

« mur » situé à 40 kilomètres de l'arrivée, avec une poignée seulement de compagnons, qu'il essaima avant d'arriver au sommet.

Antonin Rolland, lui, avait choisi la tactique opposée. Il n'avait pas bougé jusqu'au principal obstacle de l'épreuve, mais, une fois là, s'était mis en devoir de lâcher tout son monde et de venir se joindre, au sommet, à Gauthier resté seul. La suite fut sans histoire.

S'entendant comme larrons en foire et roulant sans ménager leurs

efforts, les deux hommes débouchèrent sur la piste de Marseille nullement menacés.

Bernard Gauthier avait conservé suffisamment de réserves pour y battre Antonin Rolland au sprint et s'octroyer le « Catox ».

Il fallut attendre 1' 38" pour voir déferler le groupe des poursuivants derrière Forestier, échappé dans les derniers hectomètres. Rémy, sur une piste qu'il connaît particulièrement bien, y réglait tout son monde.

Anastasi, un peu fatigué par son Milan-San-Remo, s'était contenté de fournir un travail efficace en protégeant de son mieux la fugue de Gauthier. Il eût été exagéré d'exiger de lui un exploit similaire à celui de l'avant-veille dans le capo Berta.

LE CLASSEMENT

1. Bernard GAUTHIER, sur cycle Mercier, les 223 kilomètres en 5 h. 38'; 2. Antonin Rolland, à deux longueurs ; 3. Forestier, 5 h. 39' 38" ; 4. Rémy, 5 h. 41' 10" ; 5. Caput ; 6. Jacques Dupont ; 7. Kowsek ; 8. Baldassari ; 9. Chupin ; 10. Hendrickx ; 11. Costes ; 12. Moineau ; 13. ex-æquo, Brankart, Baffert, J. Couprie, Dacquay, R. Ellena, A. Canavèse, Meunier, Huygue, Loof, Vittetta, de Gribaldy, Vermotte, Audaire, Anastasi, Robic, Le Guilly, etc., etc.

BAUVIN A DOMINÉ LES ROUTIERS AZURÉENS

Les routiers azuréens, pourtant nombreux, ont été dominés par les « visiteurs » sur leur propre terrain dans le Grand Prix de Cannes. La victoire revint au Nancéien Bauvin qui était venu se préparer cet hiver sur la Côte d'Azur. Bauvin régla au sprint, sur la Promenade de la Croisette, le nouveau pro parisien Jean Leuillier et le Belge Alex Close. Venait ensuite l'Espagnol Bahamontes, une des révélations de ce début de saison. Miranda, premier régional, ne termina que 5°. (Télé.)

LE DÉPART FOUDROYANT DE MATTÉOLI NE M'A PAS DÉCOURAGÉ

par Henri ANDRIEUX

Champion de France de poursuite professionnel

TENU au lit, il y a un mois, par une angine, j'avais perdu l'espoir à ce moment de conserver contre Matteoli le maillot tricolore ravi en décembre 1952 à Roger Riolland.

Affaibli par la fièvre, la diète et le lit, je n'en repris pas moins l'entraînement dès que je fus sur pied.

Pendant trois semaines, je sortis tous les deux jours, allant même jusqu'à parcourir, musette au dos, sur la route de Pontoise ou celle de Senlis, des distances de 100 à 120 km.

Peu à peu, la cadence revint et mon moral suivit la même courbe ascendante. De plus, je suivis à la lettre un régime strict, duquel viandes saignantes et vin furent bannis.

Je savais, pour l'avoir maintes fois observé, comment Matteoli — toujours dangereux sur les deux premiers kilomètres (son record : 2' 26" aux 2 km., le prouve) — m'attaquerait dans ce championnat.

Je ne m'étais pas trompé. Mon adversaire est parti rapidement, trop rapidement même. Il est passé aux 2 km. en 2' 27", soit à une seconde de son record.

Son avance (30 m. aux 2 km. 500) ne m'a pas inquiété. J'ai continué de rouler à une allure soutenue, mais régulière, car je ne suis pas capable de réaliser de grosses différences. Ce qu'il a fait en début de course, je n'aurais pas pu le faire.

La tactique de Matteoli était simple : il voulait triompher par K.O. Malheureusement pour lui, je ne me suis pas découragé et je n'ai pas faibli un seul instant. En revanche, Matteoli s'est étouffé. Il n'a pu récupérer et son sursaut, à deux tours de la fin, ne pouvait plus m'inquiéter.

Plus que cette victoire, ce sont les « chronos » qui m'enchantent. J'ai nettement amélioré mes records personnels au Vel'd'Hiv' parisien, en réussissant 5' 2/5 aux 4 km. et 6' 17" 3/5 aux 5 km. Ce dernier « chrono » est d'ailleurs le second obtenu à Grenelle depuis les fameux 6' 12" de Louis Aimar.

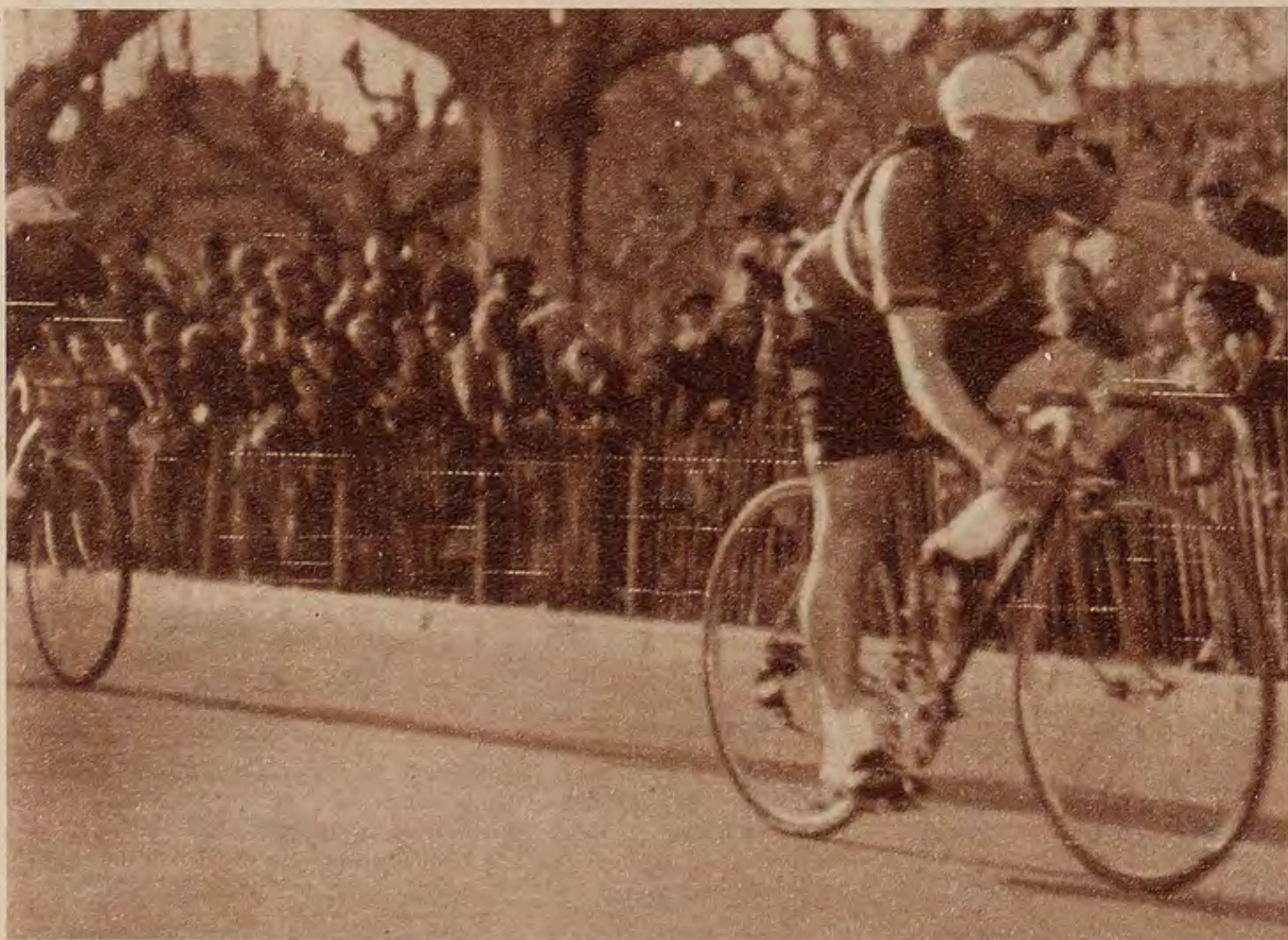
Coppi, si je m'en souviens bien, n'a pu faire ici que 6' 19". Maintenant, je suis tranquille pour trois mois. Pendant ce laps de temps, je courrai un peu sur la route... à condition de trouver un constructeur.

Cela ne m'empêchera pas de travailler chaque après-midi au fournil de la boulangerie paternelle à Gennevilliers. Pétrir la pâte est pour moi une bonne gymnastique.

(Recueilli par René MELLIX.)

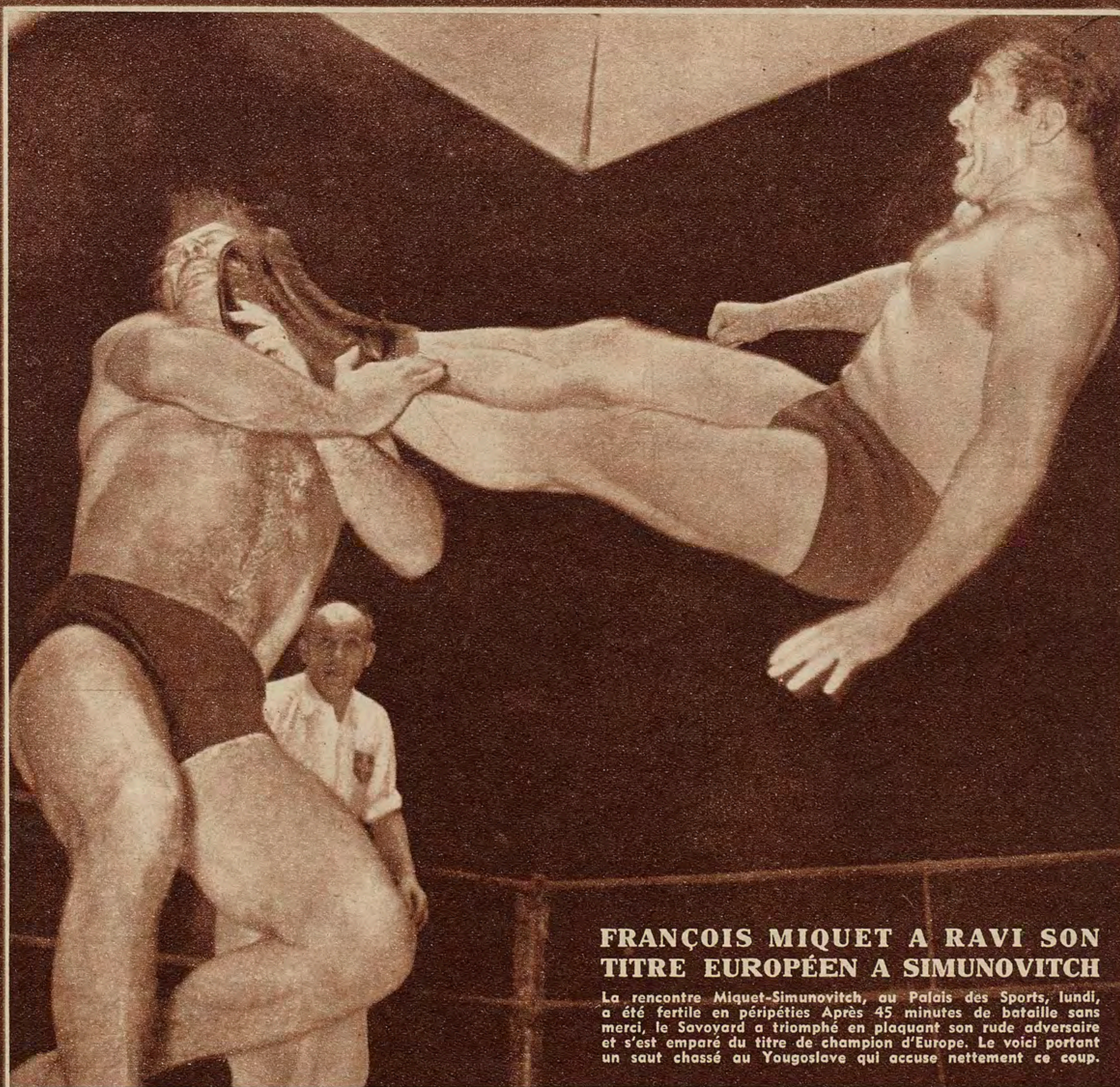


Andrieux a conservé son titre de champion de France de poursuite. Il a battu Matteoli, dans un temps approchant le record d'aimar. M. Joinard (à g.) lui remet son maillot.



À PARTÉS

- **LE MANAGER JANNY**, après avoir longuement hésité, s'est refusé à céder son poulain Chickhaoui. Il a été encouragé dans sa résistance par ses collègues qui estiment dangereux qu'un boxeur puisse être transféré à une personne étrangère au pugilisme et qui n'a été pour rien dans sa formation. Leur résistance spontanée et les difficultés qu'ils soulevaient pour faire boxer leurs hommes dans les soirées où Chickhaoui était à l'affiche ont provoqué l'annulation du match prévu entre le champion de France des plumes et Polidori, et le retour à Paris du Nord-Africain qui demeure sous la coupe de Janny.
- **LE CROSSMAN PIERRE PRAT** a trouvé au National une deuxième famille (parlant breton) en la personne de Paul Le Drogo, qui tient un restaurant près de la gare Montparnasse. Il séjournera chez lui avant de partir pour Birmingham disputer le cross des Cinq Nations.
- **RETENU COMME TALONNEUR** remplaçant du XV de France, Arrieta a prouvé sa prudence en jouant 3^e ligne aile la semaine dernière avec son club. Motif : les sélectionneurs pourraient changer d'avis si...
- **ROBERT BUSNEL** a été tellement étonné de voir Jean Perniceni arriver le premier — et à l'heure — au stage préparatoire au match France-Italie qu'il lui a fait le reproche de cette inexactitude qui bouleverse les habitudes les mieux établies.
- **L'ARBITRE M. HARZIG** a modestement expliqué son excellente direction de Belgique-Portugal (0-0) par la lenteur de la partie qui lui a donné le temps de réfléchir à toutes ses décisions. Selon lui, un match de championnat, mené à toute allure est beaucoup plus difficile à diriger.
- **LES ORGANISATEURS DU CHALLENGE DU MANOIR** font remarquer à l'envi que 6 clubs seulement sur 24 participants au Challenge ne sont pas qualifiés pour les 1/16^e de finale du championnat de France et que « leur élite » n'est pas loin de valoir celle désignée par la Fédération.
- **FAUSTO COPI** n'a pas été surpris de l'abandon de Carrara dans Paris-Côte d'Azur. Il avait remarqué que la voiture personnelle de Milo le suivait et savait, par expérience personnelle, la tentation que représentent des coussins moelleux et une conduite intérieure.
- **LES CHANCES DE ROBIC** sont fort minces pour les Six Jours de Paris : il veut être payé plus qu'en 1952 et 1953. André Mouton n'est pas d'accord : il n'oublie pas que Robic abandonna à chaque expérience tentée.
- **L'AVIS FAVORABLE A LA MUTATION** de Basti et Vidal pour Castres et Graulhet n'a pas été refusé par la commission de rugby du C.A. Béglais, mais par la majorité des autres sections du club.
- **M. DARHAN, PRESIDENT DE L'AVIRON BAYONNAIS**, n'ose plus se promener dans le pays basque : il est l'inventeur de la formule des meilleurs quatrièmes qui a provoqué l'élimination du club.
- **LES MEILLEURS RACINGMEN** ont médiocrement apprécié le film présenté par Roger Debaye sur les Jeux Olympiques à la fin du banquet suivant la remise de leurs prix : ils auraient préféré un jazz et une piste de danse à cette bande (excellente) mais qui dure une heure et demie.
- **AU CAS OU LES POUVOIRS PUBLICS** interdiraient les courses cyclistes sous prétexte qu'elles entravent la circulation, M. Achille Joinard est prêt à organiser le plus bel embouteillage du siècle en organisant un rallye de concentration auxquels seraient conviés les 13 millions d'usagers de la bicyclette.
- **LES DIRIGEANTS DE L'AVIRON BAYONNAIS** sont furieux contre leurs collègues de Mazamet. Motif : Mias devant jouer à Grenoble, les Tarnais n'insistèrent pas pour qu'il jouât contre Tulle. Résultat : Tulle-Mazamet ont fait match nul et l'Aviron Bayonnais a été automatiquement éliminé.
- **L'ARBITRE M. RIVES** est récusé par les clubs depuis son différend avec l'abbé Pistre. Il n'a même pas été invité au vin d'honneur qui suivit le match Lourdes-Béziers qu'il dirigea.
- **LE F. C. GRENOBLE** est assuré de participer l'an prochain au Challenge du Manoir. Ses résultats sont bons... et ses recettes moyennes de 948.493 frs.
- **LE PALAIS DES SPORTS** a proposé à Cohen de matcher Famechon... Gaston-Charles Raymond a refusé. Famechon ne l'intéresse que s'il reconquiert le titre européen des « plumes » et s'il le met en jeu devant son poulain.

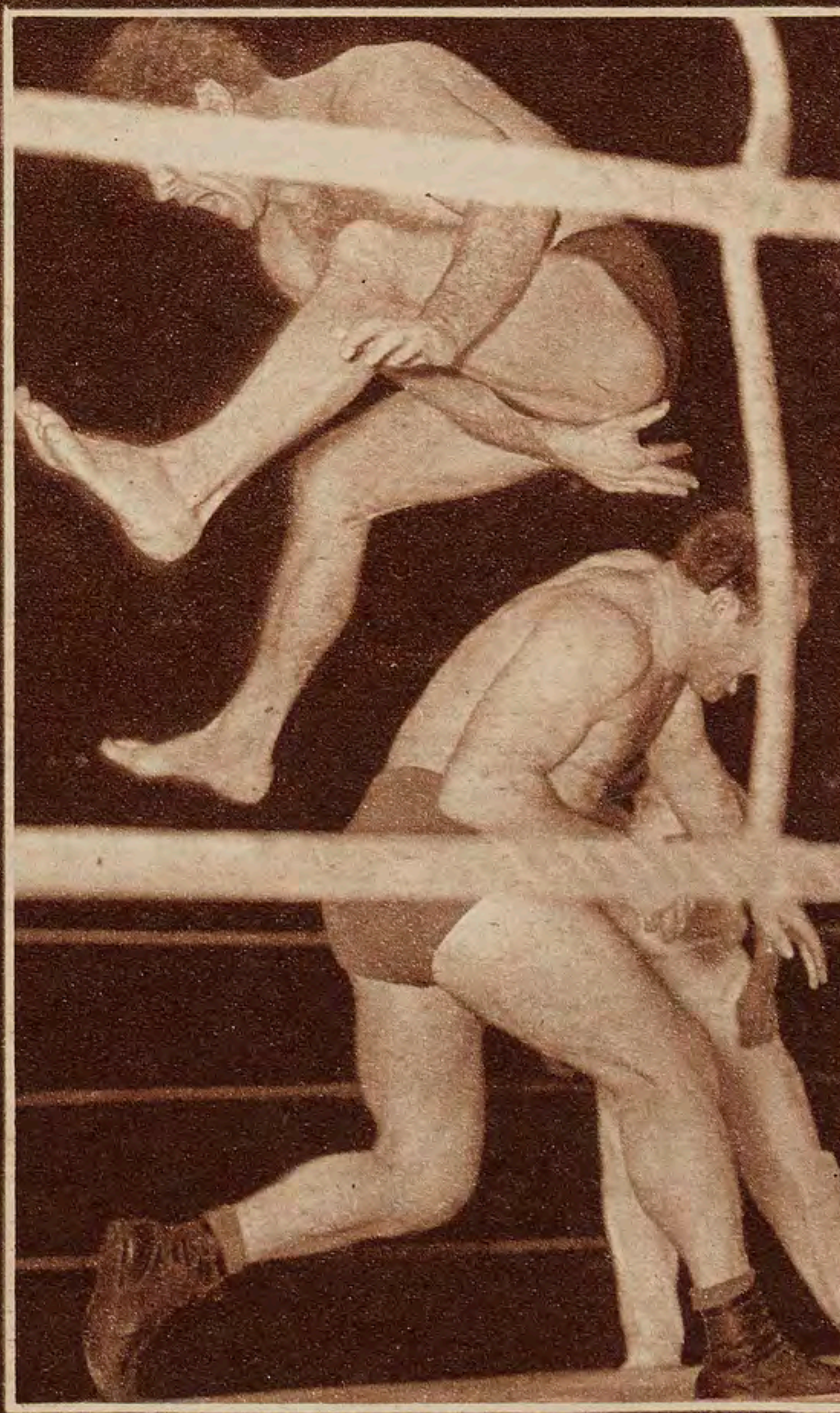


FRANÇOIS MIQUET A RAVI SON TITRE EUROPÉEN A SIMUNOVITCH

La rencontre Miquet-Simunovitch, au Palais des Sports, lundi, a été fertile en péripéties. Après 45 minutes de bataille sans merci, le Savoyard a triomphé en plaquant son rude adversaire et s'est emparé du titre de champion d'Europe. Le voici portant un saut chassé au Yougoslave qui accuse nettement ce coup.



Durant tout le match, les deux adversaires prirent parfois des attitudes spectaculaires cueillies sur le vif par notre reporter D. Guyot. Ici, Simunovitch porte Miquet comme un sac sur ses épaules.



Partie de saut de mouton à travers le ring : Miquet s'est élançé sur le Yougoslave qui l'a évité en bondissant par-dessus lui. On admirera la souplesse des hommes malgré leur lourde musculature.

LES LUSIEN EN FORME

MAURICE : record du monde 400x4 nages
ODETTE : record de France (100 m. brasse) amélioré

LA natation française a vécu une fin de semaine fertile en événements. Maurice Lusien s'attribue la vedette pour avoir reconquis, dans le temps de 5' 27" 3/10, le record du monde du 400 mètres quatre nages, record qui lui avait déjà appartenu en 5' 35" 2/10, mais que le Hongrois Ketessi, puis le Suédois Andsberg (5' 31") avaient amélioré. Le record masculin ainsi établi reste comparativement inférieur à celui de l'étonnante Hongroise Eva Szekely (5' 50" 4/10), mais il s'en rapproche, et Lusien s'affirme nettement meilleur que la plupart des spécialistes européens.

LES PROJETS DE LUSIEN

« Je dois pouvoir gagner encore plusieurs secondes, nous a-t-il affirmé. Pour cela, il faut que je travaille mon point faible, le dos, pendant deux mois. On verra après Turin. Je vais me consacrer exclusivement à la préparation des championnats d'Europe. Prochains objectifs : records de France des 100 et 200 mètres papillon. »

Odette Lusien ne fut pas en reste avec son mari. Elle battit son propre record du 100 mètres brasse en 1' 26" 3/10, contre 1' 26" 6/10, ce qui prouve qu'elle aussi songe à Turin sérieusement.

DEUX ECHECS DE BOZON

A Troyes, Bozon fut malchanceux dans ses tentatives. Victime d'une indisposition alimentaire, il ne put tenir la cadence qu'il s'était imposée sur 100 mètres. Il faiblit sur la dernière longueur de bassin et ne fut crédité que de 1' 3" 9/10, alors que son record du monde est de 1' 3" 3/10. Pour ne pas décevoir son public, il s'attaqua, comme prévu, mais sans espoir, au record quatre nages de Lusien, réalisant 5' 37".

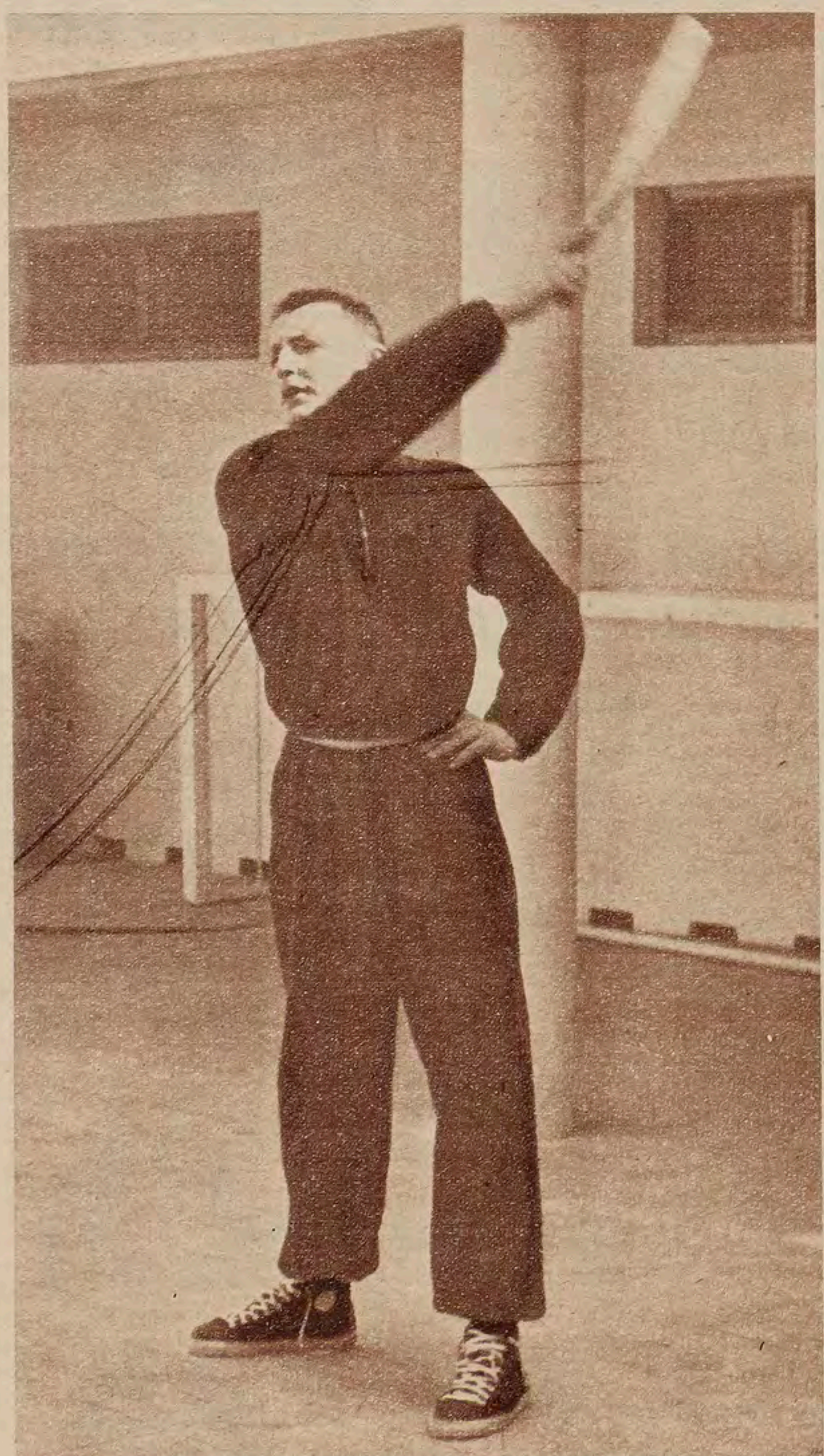
A noter que Bozon a nagé en course contre des adversaires et sans bouchons, ce qui, ajouté à son indisposition, explique son échec. On peut penser que très bientôt il réussira un chrono inférieur à 1' 3".

Son temps estompa un peu celui de son jeune émule Coignot, 1' 8", qui constitue tout de même la onzième performance européenne 1953-54, ce qui mérite d'être souligné.

A Alger, Alban Minville a retrouvé un Jean Boiteux en bonne condition et animé d'un excellent moral. Le Constantinois Montserret a accompli un nouveau bond en avant en déposant Million du record d'Afrique du Nord du 400 mètres en 4' 45", ce qui l'élève à la dixième place des performances européennes 1953-54.



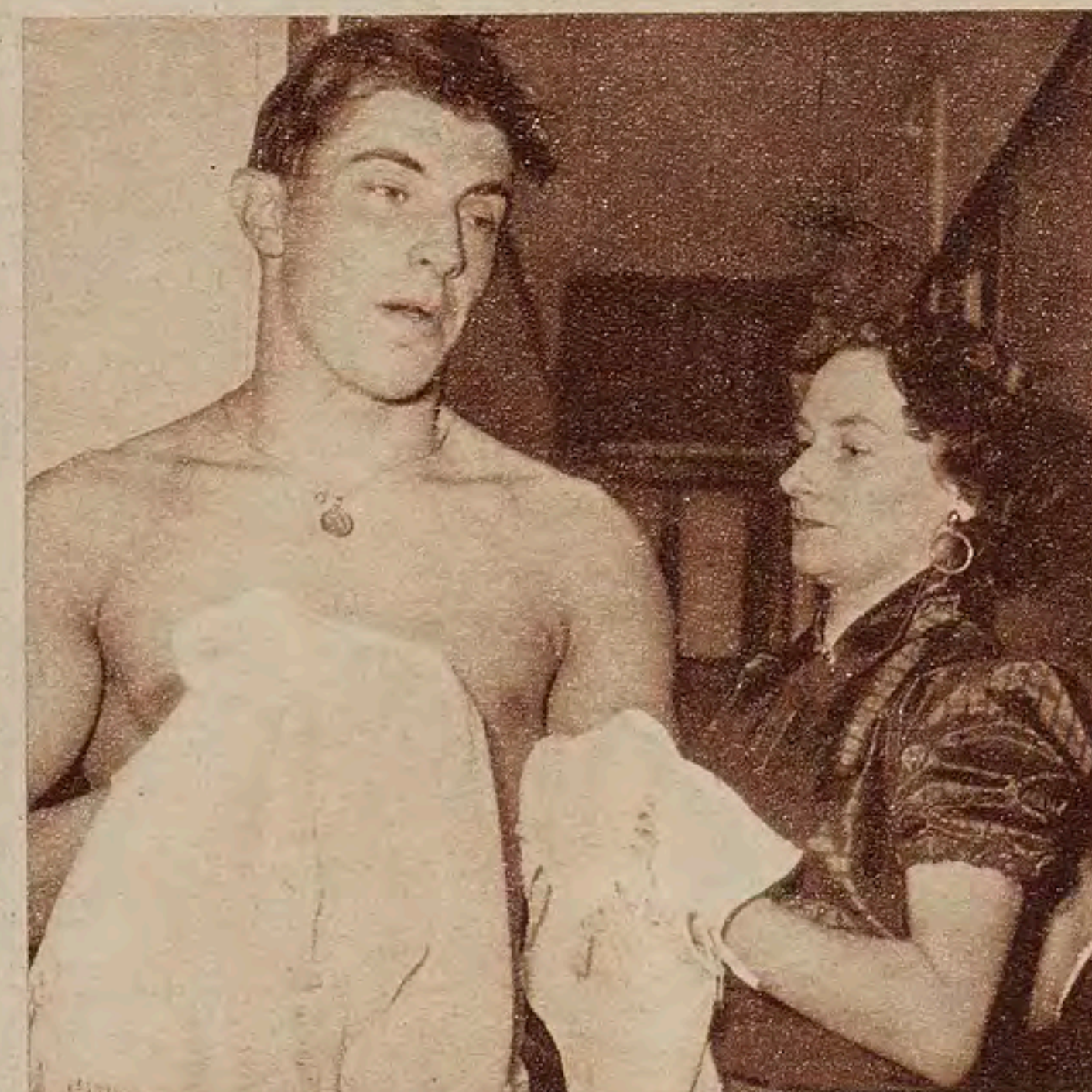
Jendredi dernier, à Reims. Lusien, en dépit d'un rhume qui lui occasionnait de la fièvre, a abaissé de près de 4 secondes le record du monde du 4 x 100, 4 nages (5' 27" 3/10) qui appartenait à Andsberg. Voici le recordman en dos crawlé.



Pour retrouver sa forme des Jeux d'Helsinki, Jean Boiteux s'entraîne. En survêtement, il travaille sa souplesse avec une massue.



Le baiser d'Odette Lusien, qui abaissa, elle aussi, son record national du 100 m. brasse (1' 26" 3/10), à son époux, qui vient de sortir de l'eau, est triomphant.



Vendredi, à Troyes, G. Bozon tenta de battre son record mondial du 100 dos. Il échoua mais établit la meilleure performance 54 (1'3"9). Il échoua aussi au 4x100, 4 nages.



A. MINVILLE A RETROUVÉ JEAN BOITEUX

EN dirigeant le stage préolympique d'Alger, l'entraîneur national de la F.F.N., Alban Minville, a retrouvé l'un de ses plus beaux produits : Jean Boiteux. Le vainqueur du 400 m. d'Helsinki, militaire dans la grande ville d'Afrique du Nord, a repris, du même coup, goût à la natation. Ce contact tant attendu laisse présager que Boiteux n'est pas perdu pour le sport, comme on l'avait craint. Minville affirme que son élève pourra, cette année même, réaliser de grandes performances. Jean Boiteux, qui doit se marier très prochainement avec la nageuse Monique Poirat, a déjà un projet magnifique : faire son voyage de noces à l'occasion des championnats d'Europe, qui se disputent en Italie, au mois de septembre. A Alger, Boiteux a nagé sur sa classe; un entraînement intensif doit le ramener au premier plan. Ci-contre : A. Minville, Gaby Tanguy, M. Poirat, Boiteux et Million.



L'arrivée victorieuse de la Soviétique Nina Otkalenko, recordwoman du monde des 800 mètres.



Peu avant le départ de l'épreuve féminine, Mimoun félicite Nina Otkalenko pour son nouveau record.



Le Russe Kuts prit un départ rapide à Vincennes et distança, tout d'abord, Zatopek. Mais le Tchèque rejoignit son rival au 2^e km., et, menant un train d'enfer, le lâcha vers le 4^e. Kuts (à g.) est un très bel athlète.

ALAIN MIMOUN ADMIRATIF :

"Emil Zatopek reste notre maître!"

LA succession de Zatopek est loin d'être ouverte. Si on affirmait le contraire, les trente mille spectateurs qui ont assisté à la course fantastique du champion tchèque, à Vincennes, ouvriraient des yeux incrédules. L'impression laissée par la victoire du recordman du monde des 10.000 mètres et de l'heure est, en effet, telle qu'une défaite de sa part est inimaginable, dans la conjoncture actuelle. Ou alors, c'est que Pirie a fait de rudes progrès, sans qu'on en sache rien.

Sur 10.000 mètres, en tout cas, il doit être difficile de courir plus vite que Zatopek l'a fait à l'hippodrome de Vincennes.

— Il est toujours notre maître à tous, déclarait Alain Mimoun après que le Tchèque eut terminé son effort.

Le champion de France fut le premier à féliciter celui contre lequel il lutta si souvent, sans pouvoir jamais le battre. Zatopek semblait très fatigué, mais cela n'avait rien de surprenant. N'avait-il pas franchi la ligne d'arrivée avec 300 mètres d'avance sur le second, en l'occurrence le Polonais Chromik, qui « ramassa » le Russe Kuts exténué en fin de parcours.

Curieux bonhomme que le Tchèque, tout de même. L'effort chez lui est tout de suite apparent, et c'est cela qui impressionne le plus ceux qui le voient courir pour la première fois. Les autres attachent moins d'importance à ses grimaces de douleur ; c'est la rapidité de course de Zatopek qui les laisse incrédules.

Avant le départ de l'épreuve, une rumeur circulait selon laquelle le Tchèque n'était pas au mieux de sa condition physique. Un bouton de fièvre était visible sur sa lèvre supérieure, ce qui n'est évidemment pas un signe excellent. Mais il restait à savoir ce dont est capable Zatopek quand il n'est pas bien. Eh bien ! nous sommes renseignés aujourd'hui : il vaut, sur piste, 29' 20" au lieu de 29' !

En essayant de rivaliser avec Zatopek, le Russe Kuts s'attaquait à une tâche impossible. La distance lui était d'ailleurs défavorable. Courant en puissance, le Soviétique devait fatalement se fatiguer plus vite que son rival, dont la foulée économique se moque du nombre de kilomètres. Kuts est certainement très bon sur 5.000 (il l'a prouvé au cours de l'été dernier), mais sur 10.000 il est desservi par son style et son poids. C'est donc sans étonnement qu'on le vit lâcher prise après 4 kilomètres de course. C'était déjà beau d'avoir été jusque-là, et nous garderons longtemps le souvenir du duel qu'il livra courageusement à Zatopek. C'est d'ailleurs cette témérité qui coûta à Kuts une deuxième place qui lui fût revenue sans aucun doute s'il avait couru avec moins d'ambition.

C'est donc le Polonais Chromik qui termina second. Bien que cet athlète ait des performances excellentes à son actif sur 5.000 mètres (moins de 14' 30"), on ne s'y attendait pas. Kuts et Anoufrieu paraissaient tout désignés, en effet, pour les places d'honneur. Mais Kuts, nous l'avons dit, s'usa dans son combat avec Zatopek, et Anoufrieu ne semblait pas dans sa meilleure forme.

Marcel HANSENNE.

POUR L'ATHLÉTISME LE CROSS LE SAUT



MODÈLE 241

POINTES GARANTIES INÉBRANABLES
SYSTÈME BREVETÉ

FABRICATION
1953



EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS SPÉCIALISTES

BONLIEU ET MARYSETTE AGNEL A L'HONNEUR AU GORNERGRAT

LES dernières épreuves internationales ont confirmé la superbe tenue de nos skieurs aux récents championnats du monde d'Oslo. Après d'excellentes démonstrations à Garmisch et dans le Kandahar, le ski français a particulièrement brillé dans le Derby de Gornegrat, près de Zermatt.

Le jeune espoir mégevan Adrien Duvillard a pris une belle seconde place en descente, derrière l'Autrichien Molterer, tandis que ses camarades Simond, Vuarnet, Couttet, Pasquier, Perret et Bonlieu se classaient tous dans les onze premiers.

Avec le slalom disputé le lendemain, nous avons eu la preuve des progrès réalisés grâce aux remarquables efforts de James Couttet, responsable de la préparation de nos hommes et dont les efforts ont été récompensés par la victoire de Bonlieu.

Étonnant de virtuosité, François Bonlieu a surclassé ses adversaires et remporté un succès d'autant plus flatteur que Couttet (3^e), Perret (5^e), Simond (6^e), Pasquier (7^e), Duvillard (11^e) ont dominé Molterer, Hinterseer, Hillbrandt, Julien, Schneider et tous les skieurs suisses.

Cette satisfaction est complétée par la performance de Marysette Agnel, gagnante du slalom et du combiné. Ayant retrouvé sa meilleure forme, elle a nettement devancé les spécialistes autrichiennes et suisses. Avec elle, Madeleine Bénier a été excellente.

Décidément, le ski français peut envisager l'avenir avec confiance.

Jean LAPEYRE.



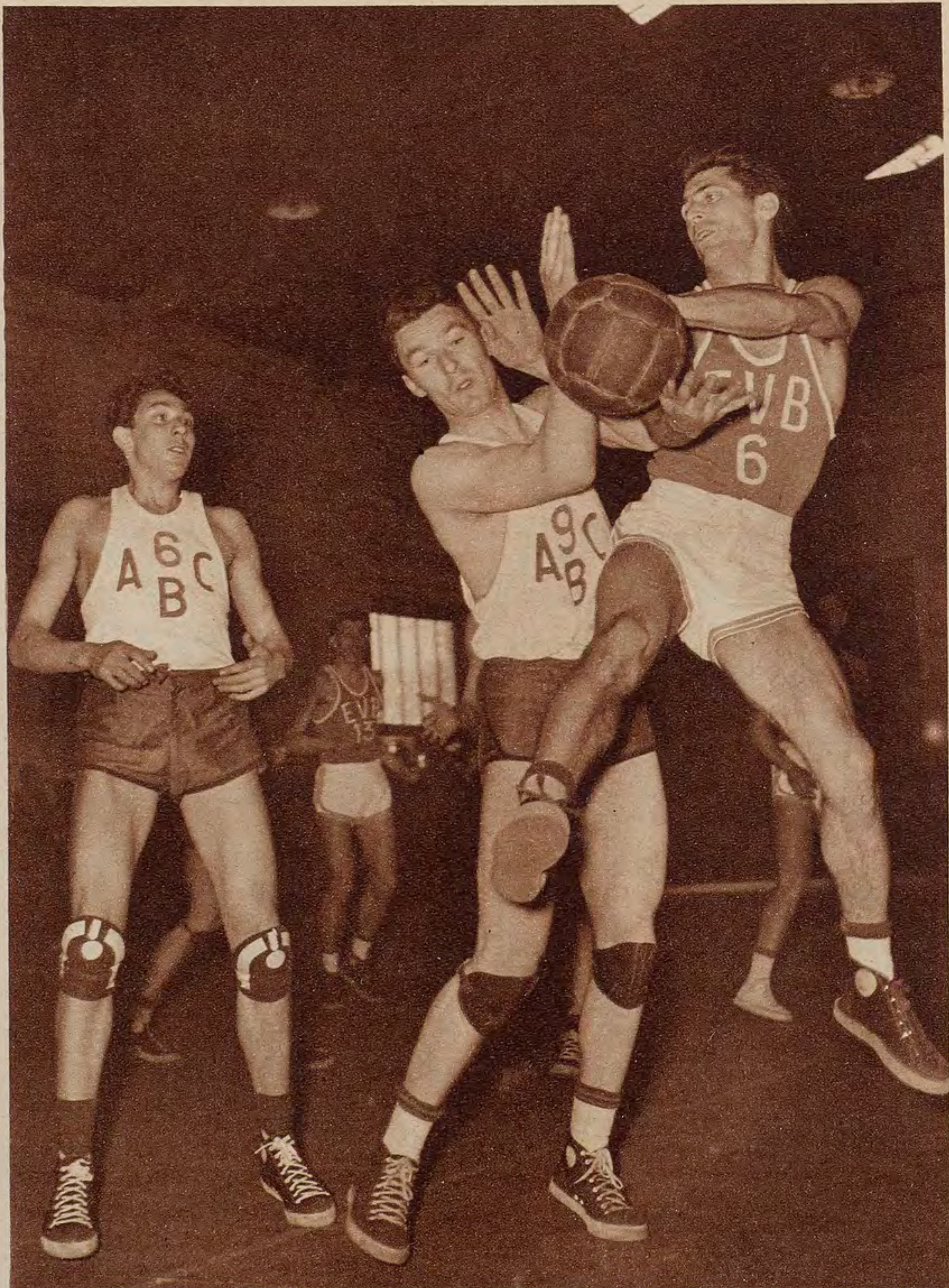
Marysette Agnel



François Bonlieu



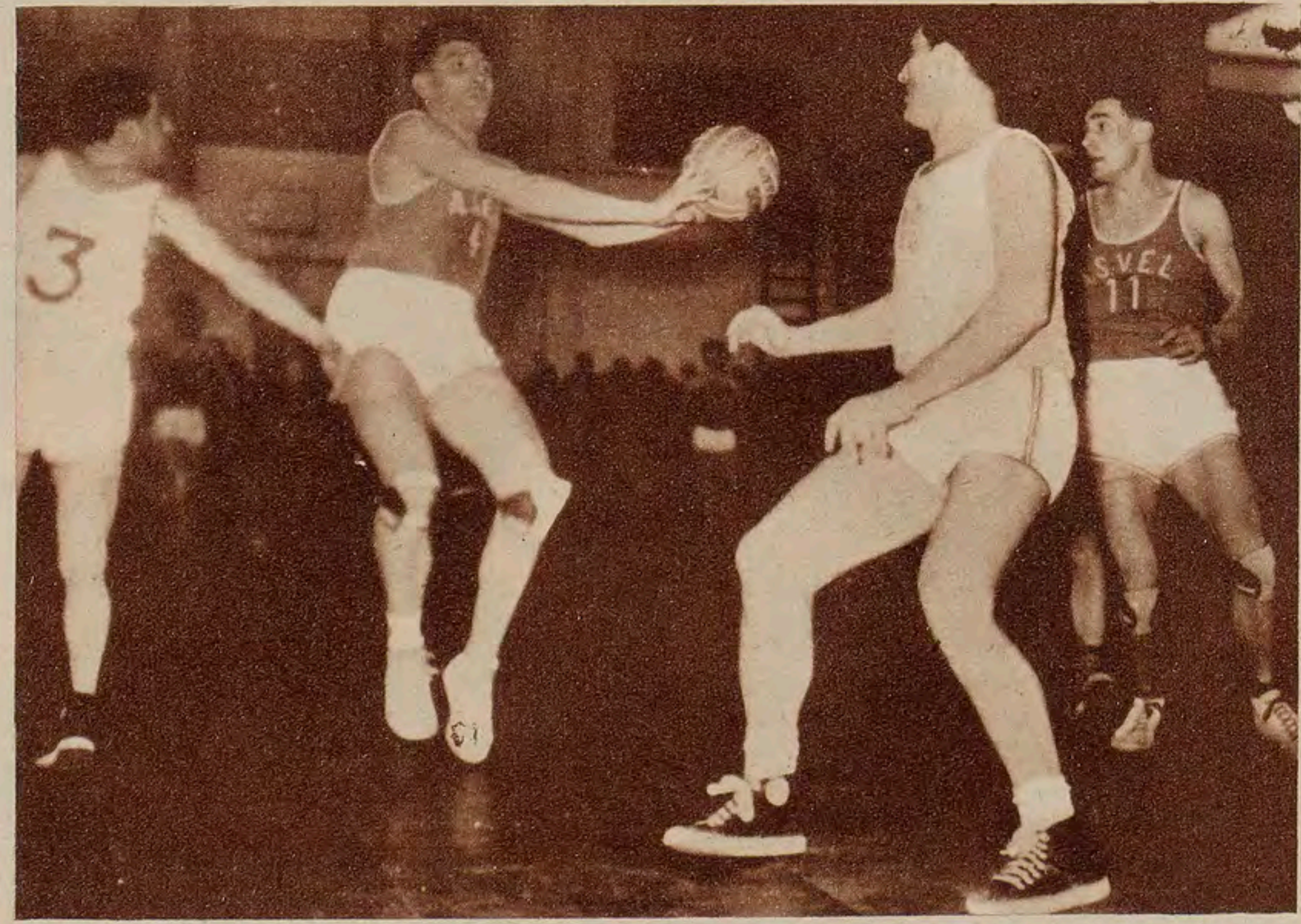
P.U.C. - MARLY (80-58), à Coubertin. Les Pucistes ont éliminé les Nordistes. Malgré Planque (3), Haudegand récupère une balle. Antoine (9), Saligron (8), Salens (6) observent.



BELLEGARDE-NANTES (58-35), à Nevers. Petit (6), de Bellegarde, subtilise la balle au Nantais Laudrain (9). A g. : Hervé (6) suit la scène. (Ph. de notre env. sp. Yves Bardin.)



MONTFERRAND-LE HAVRE (49-43), à Coubertin. Sous les yeux de Colignon (6) et de Régis Théron (5), Casanova, Bertoluzzi et Henri Théron (de gauche à dr.) se précipitent.



VILLEURBANNE-CARAMAN (61-50), à Montferrand. Sahy (4), de Villeurbanne, a récupéré la balle sous les yeux de Bigot (3) et Barrans (12). A dr. : Jolivet (11). (Téléphoto.)

LE P. U. C., VILLEURBANNE BELLEGARDE, MONTFERRAND

disputeront les demi-finales de
la Coupe de France de basket

NEUFS hommes ont dominé les quarts de finale de la seconde édition de la Coupe de France de basket. Ce sont neuf des douze internationaux qui, jeudi dernier, ont battu l'Italie.

Sept ont permis à leur club de se qualifier : Sturla, Sahy, Rey et Buffière pour Villeurbanne ; Antoine et Bertheux pour le P.U.C., et Dessemme pour Bellegarde. Deux n'ont pas empêché leur équipe d'être éliminée : Haudegand pour Marly, Bertorelle pour Caraman.

Aucune surprise n'ayant émaillé ce stade de la compétition, quatre formations de division nationale disputeront les demi-finales.

P. U. C. - MARLY (80-58), A COUBERTIN. — Après une première période au cours de laquelle les Nordistes, insuffisamment surveillés, ont constamment mené à la marque, grâce à Noulet et Haudegand, les Pucistes ont, pour la première fois, aligné leur « cinq » majeur : Planque et Gravas à l'arrière Bertheux, Antoine et Salignon en attaque. Ce quintette, qui comptait alors cinq points de retard (34-29), resserrant sa défense individuelle, combinant parfaitement ses actions offensives et « plantant » aussi bien de près que de loin, a, en moins de cinq minutes, totalisé 25 points.

MONTFERRAND-LE HAVRE (49-43), A COUBERTIN. — En dépit de la maladresse d'Henri Théron, qui n'a réussi qu'un seul panier, les Montferrandais ont éliminé les Havrais, brillants par instants grâce au trio Josephau-Colignon-Martin, mais combien faibles par

ailleurs ! Les Auvergnats doivent leur succès à l'homogénéité de leur team. Meilleurs joueurs : Martin au Havre ; Bonnet, Souchal et Régis Théron à Montferrand. Meilleurs marqueurs : Souchal (13 points) et Régis Théron (11 points), pour Montferrand ; Colignon (16 points) et Martin (14 points), pour Le Havre.

BELLEGARDE-NANTES (58-35), A NEVERS. — Nantes n'a tenu que les cinq premières minutes. Ensuite, Guillin et Bellegarde ont organisé le jeu, dominé leurs rivaux et totalisé. Meilleurs joueurs : Guillin (première mi-temps), Dessemme (seconde période) et Petit, pour Bellegarde ; Laudrain, Derency, Perkons, à Nantes. Meilleurs marqueurs : Hervé (16 points) pour Nantes ; Dessemme (16 points) et Guillin (21 points), pour Bellegarde.

VILLEURBANNE-CARAMAN (61-50), A MONTFERRAND. — Après avoir été bousculé par la vitesse et la fougue des Toulousains, Villeurbanne, parfait de cohésion et d'adresse, l'a très justement emporté. Meilleurs joueurs : Bertorelle et Barrans, à Caraman ; Sahy, Buffière, Rey et Sturla, à Villeurbanne. Meilleurs marqueurs : André Buffière (18 points), Maurice Buffière (11 points), pour Villeurbanne ; Bertorelle (14 points) et Bigot (12 points), pour Caraman.

Henri CHAPUIS

But CLUB

LE
MIROIR
DES SPORTS

FRANCIS ANASTASI

doit tout à Raoul Rémy son maître depuis l'âge de 15 ans

PROMU, en ce début de saison, espoir routier français numéro... « un bis » (à parité avec Jacques Anquetil), Francis Anastasi surgit à point nommé pour rendre au cyclisme marseillais un éclat qu'il avait perdu depuis plus de dix ans.

Souvenez-vous de l'époque 1938-1942 : Louis Aimar, révélé avec fracas par le Grand Prix des Nations 1938 (à 28 ans et demi) était devenu la grande vedette internationale de la poursuite. En 1942, Raoul Chappuis gagnait Paris-Evreux et Robert Castelin les Trophées Peugeot. Vainqueur de la première étape de ces Trophées, Roger Cottyn remportait plusieurs critères internationaux en Suisse. L'année précédente, Alexandre Barbaroux avait enlevé avec brio la finale du Premier Pas Dunlop. En 1938 et 1939, le titre de champion de France amateur sur route avait été conquis par deux représentants de l'une des plus anciennes sociétés marseillaises, le Chartreux Vélo Club : Claude Govaert et Albert Fabre. Et l'on pouvait encore citer comme routiers marseillais d'avenir : Pernac, André Alfred, Macone, Viater, Rémy, Lauthier, Léoni Pierre, Hermann, Nicolas Papadopoulos, Vercellino et Joseph Curtel junior, le fils même du populaire « Zet » Curtel, idole des sportifs provençaux entre 1920 et 1930 et qui fut notamment le héros malheureux de l'arrivée de Paris-Roubaix 1927.

Georges Coupry, Montreuillois « naturalisé » marseillais et devenu président de la Pédale Joyeuse, société créée par son beau-père, M. Valade, régnait sur tout ce monde. Son vernis parisien et son prestige d'ancien six-dayman en imposaient aux enfants du Vieux-Port. Tous n'appartenaient pas à son club, mais tous sollicitaient plus ou moins son appui et ses conseils.

Une « école marseillaise »

Qui n'eût parié à ce moment que cette « école marseillaise » ne s'imposerait bientôt, à l'image de « l'école azurée » de grimpeurs et de stayers qu'illustraient Vietto, Lesueur, Giannello, Minardi, Giorgetti, Fricker, Ruozzi et quelques autres de moindre notoriété ? Mais il faut se souvenir aussi des impitoyables nécessités de cette époque de guerre et d'occupation. Le problème consistait moins à gagner sa pitance à la sueur de son front... qu'à se débrouiller pour aller la chercher là où elle était jalousement dissimulée... ce qui obligea nos jeunes gens à donner maints coups de pédales hors programme. Pris par cette tâche, la plupart devaient abandonner prématurément les compétitions pour s'orienter vers de fructueux négoce.

Il n'en reste qu'un : Raoul

Finalement, de cette promotion de coureurs dont on atten-

dait tout, un seul a subsisté, établissant un lien concret entre le passé et le présent : Raoul Rémy !

Deuxième du championnat de France sur route des Aspirants 1939, à Montceau-les-Mines, derrière le géant « briseur de chaînes » morvandiau Louis Gauthier, Rémy vient de remporter, quinze ans plus tard, le Grand Prix d'Alger et la première étape de Paris-Côte d'Azur. Un Cottyn, un Barbaroux, un Pernac (auquel il ne manque que la persévérance) étaient sans doute plus doués que lui... mais combien moins énergiques ! Et qu'est-ce que le Don sans la Transpiration ? La fatigue ni les années ne semblent avoir de prise sur Rémy, véritable « flahute » de Provence, au style de guingois terriblement efficace certains jours ; ardent, jovial, impulsif, aussi vite « regonflé » qu'il est découragé quand tout ne semble pas marcher selon ses desirs.

Les plus grands du cyclisme le dominent de leur classe sans l'écraser. Raoul sait marquer sa présence dans un peloton. On apprécie non seulement sa générosité dans l'effort, mais aussi son esprit de repartie et sa bonne humeur. Un jury de journalistes lui décerna, dans le Tour 1952, le Prix Sel, attribué au coureur le plus spirituel.

Le col, voilà l'ennemi !

L'horreur de Raoul pour toute route qui monte est devenue un sujet classique de plaisanterie. A la veille de l'étape du Puy-de-Dôme dans le Tour 1952, il rappelait, avec un désespoir comique :

— Dans le Tour de Corrèze 1943, des maquisards descendirent arrêter la course et ils nous confisquèrent nos vélos. J'étais jeune coureur, je me cramponnai à ma machine et je suppliai qu'on me la laissât. Aujourd'hui, ce serait plutôt le contraire : je donnerais bien 10.000 francs pour qu'on me la vole cette nuit.

Dans l'étape de l'Izoard, l'an dernier, roulant loin des premiers, il songeait uniquement à rentrer dans les délais :

— Le col du Labouret est-il encore loin ? demanda-t-il à notre camarade Roger Flamberg, qui le doublait à motocyclette.

— Nous l'avons dépassé depuis une dizaine de kilomètres, rétorqua Flamberg.

— Bravo ! se réjouit alors le bon Raoul, je ne l'ai même pas senti sous mes pédales.

Mais un peu plus loin, alors qu'il peinait sur les pentes du géant Izoard, il cria à notre collaborateur :

— Celui-là, au moins, je le sens, c'est un vrai col !

Au fait, cette soi-disant aversion ne serait-elle pas une ruse destinée à endormir l'adversaire ? Rémy grimpe fort convenablement quand il le veut. Ce fut le cas l'an dernier, par

exemple, dans le Tour de Haute-Savoie, qu'il gagna après 170 kilomètres d'échappée, et dans Liège-Bastogne-Liège, où il se classa troisième.

D'une saison à l'autre, Rémy enrichit régulièrement son palmarès auquel sont inscrits : Grand Prix d'Alger, Critérium de l'Echo d'Oran, Tour de Haute-Savoie, Grand Prix de Marseille, Paris - Vimoutiers, Paris - Clermont-Ferrand - Paris, Tour du Vaucluse, Grand Prix de Nice, Critérium de Nantua, Circuit de l'Indre, les Cinq Journées d'Auvergne, deux étapes du Tour de France (Bordeaux 1948, Aix-en-Provence 1952), des étapes dans le Critérium du Dauphiné Libéré, Paris-Côte d'Azur, le Tour du Sud-Est, le Tour de l'Ouest, le Tour de Catalogne, plus une multitude de victoires régionales.

A cette couronne il ne manque, on le voit, que le fleuron d'une grande classique internationale. Un Bordeaux-Paris ou un Paris-Bruxelles, qu'il fut à deux doigts de gagner en 1948.

Rémy semblait devoir être l'homme de Bordeaux - Paris. Pourtant, et bien qu'il fût sous la direction du « sorcier » Francis, ses deux tentatives dans le « derby de la route » ne furent guère convaincantes. Ce qui ne signifie pas qu'il ne s'essayera pas une nouvelle fois dans l'épreuve, dirigé par Antonin Magne.

Un petit de Capelette

La plus grande joie de Raoul Rémy sera sans doute d'avoir découvert et formé lui-même celui auquel il a transmis le fanion de chef de file du cyclisme marseillais.

C'était en 1948. Raoul était allé rendre visite aux parents de sa femme, dans le quartier de la Capelette. Un petit voisin vint timidement se présenter à lui. Il avait quinze ans. On ne remarquait d'abord dans son visage que l'éclat de deux grands yeux noirs et tristes et la blancheur d'une longue incisive pointue qui dépassait anormalement l'alignement de la denture. Il s'appelait Francis Anastasi, il aimait le vélo, il admirait Raoul Rémy... Celui-ci ne fut pas long à comprendre combien il serait heureux de venir rouler un jour avec lui. Ce qu'il lui proposa aussitôt...

Dès les premiers kilomètres, Raoul, mine de rien, plaça quelques discrets démarrages pour tâter le « petit ». L'autre, bien sûr, s'accrocha tant qu'il put et il tint si longtemps la roue du champion qu'il finit par s'effondrer dans l'herbe tendre, sur le bas-côté de la route.

Un énergique de cette trempe ? Un gamin qui savait « mourir sur le vélo » ? Rémy fut enthousiasmé. Ils étaient faits pour se comprendre... Dès lors, Francis Anastasi participa régulièrement aux sorties de la Pédale Joyeuse le dimanche matin et il signa une licence de débutant, dès qu'il en eut l'âge.

Le père de Francis est un brave maçon, d'origine sicilienne. Il ne vit aucun inconvénient à ce que son fils aîné pratiquât le cyclisme de compétition... mais il avoua ne pouvoir faire grand-chose pour l'aider.

Francis était apprenti mécanicien de moteurs Diesel. S'entraîner, c'était bien joli, mais il fallait aussi trimer pour rame-



ner la paye à la maison. Raoul eut vite réalisé la situation. Comme tant d'autres, n'était-il pas, lui aussi, passé par là ?

Alors que les kilomètres parcourus lui avaient aiguisé l'appétit, le jeune Francis trouva souvent son assiette toute prête à la table des Rémy.

Dans les premiers temps, Raoul déclarait négligemment à son épouse :

— Tu sais, ce pull-over usagé qui m'était devenu trop étroit, je l'ai donné à Francis.

En fait, le pull-over en question, peut-être trop étroit pour Raoul (ce qui ne fut d'ailleurs jamais prouvé) s'avérait beaucoup trop ample pour le jeune Francis.

Mme Rémy est observatrice : Francis eut des pull-overs à sa taille... et qui n'étaient pas usagés...

Avec les premières courses, ce furent des boyaux.

Du débutant Francis Anastasi on commençait à dire :

— Il est vaillant, ce petit. C'est tout à fait Raoul à son âge : il a le même style et le même courage...

N'était-ce pas sous-entendre aussi qu'il était dépourvu des dons innés d'un Cottyn, d'un Barbaroux, d'un Pernac ?

Il se languit à Paris

En 1950, l'équipe de la Pédale Joyeuse se qualifia pour disputer la finale de la Coupe de France sur piste au Parc des Princes contre celle du Vélo-Club de Courbevoie-Asnières.

Les Marseillais furent battus, mais le héros de la manche individuelle fut Francis Anastasi (17 ans et demi), qui se battit comme un lion contre la coalition parisienne.

Séduit, le regretté M. Gui-

gues, directeur sportif et animateur du V.C.C.A., lui proposa de signer au club parisien. C'était un premier pas vers la consécration.

Francis vint prendre ses quartiers d'hiver 1950-1951 au camp du V.C.C.A., à Montigny-Cormeilles.

Un Marseillais ? Ses nouveaux camarades s'attendaient à faire la connaissance d'un boute-en-train, d'un joyeux conteur d'histoires. Ils durent déchanter. Francis appartenait à l'espèce (elle existe) des Marseillais taciturnes. L'atavisme, sans doute : le ciel de Sicile est lumineux, mais le sol est ingrat.

A ses passages à Paris, Raoul trouvait son jeune élève toujours plus déprimé. Il ne manquait pas pourtant de bons copains, tel Francis Signenza, Provençal comme lui. Rien n'y faisait. Il ne s'adaptait pas, il se « languissait ». Il lui arriva de pleurer silencieusement quand il ne se savait pas observé.

Les résultats suivirent la courbe descendante du moral. En 1952, les dirigeants du V.C.C.A., déçus, renvoyèrent Francis dans ses foyers.

Le second départ de Francis

La rumeur publique est généralement dure aux vaincus :

« Vous voyez, on avait tort de trop s'emballer sur ce petit, insinuèrent de bonnes âmes dans les milieux cyclistes parisiens et marseillais. Du courage, il en a à revendre... mais de vraie classe ? Point ! »

C'est ici que l'influence de Raoul s'exerça magnifiquement. La moindre de ses forces est d'être animé d'un optimisme formidable. A 34 ans passés, il a conservé le même amour de la bicyclette. Ancien manœuvre

des Acieries du Nord, il sait trop ce qu'il lui doit.

Patiemment, il rendit confiance à son protégé. Au terme de chaque randonnée d'entraînement, la place de Francis était toujours préparée à la table familiale, dans la petite villa du Redon, au pied de la Gineste, un col de poche mis à la disposition des cyclistes marseillais à la sortie même de leur ville.

Francis a quatorze ans de moins que Raoul le père, qui l'a pris sous sa tutelle... mais douze ans de plus que Gérard, le fils, dont il subit les espérances tracassières. Il fait réellement partie de la famille !

Kidnappé par Fred Oliveri

Au seuil de 1953, Francis Anastasi est indépendant. Raoul Rémy entreprend des démarches pour le faire engager avec lui par les cycles Mercier, sa nouvelle marque, mais Georges Coupry le presse vivement d'opter pour La Perle, dont il est l'agent général à Marseille. Tirailé de la sorte, Anastasi ne sait comment faire pour ne déshonorer personne. Un troisième larron survient, Fred Oliveri, directeur sportif des cycles France-Sport, enveloppant et bon enfant. Pas de jaloux ! Anastasi courra pour... France-Sport !

Coupry et Rémy ont le bon esprit de ne pas lui en tenir rigueur. Les entraînements en commun avec Raoul se poursuivent. Francis remporte sa plus belle victoire dans le trophée de la Montagne d'Alger, où il devance le champion de France Deledda. Sa fin de saison est des plus brillantes. Il gagne notamment Nice-Puget-Théniers-Nice et le Grand Prix de Châteaurenard.

Enfin sous le même maillot

A la fin de 1953, la marque France-Sport annonce sa décision de ne plus faire courir. Une nouvelle chance s'offre à Raoul d'avoir le « mino » (expression marseillaise familière pour le « petit ») avec lui. Il revient à la charge auprès d'Antonin Magne, son directeur sportif. « Tonin le Sage » a pu apprécier Anastasi dans le Tour du Sud-Est, où il a accompli un grand exploit dans le Ventoux. Il lui est favorablement disposé, mais... il a reçu des consignes très strictes de ses directeurs. Pas de nouveaux engagements, la maison s'oriente vers une politique d'économie et de compression de personnel.

Tout espoir est-il perdu ? Non ! En septembre, André Leducq, inspecteur général de la grande marque stéphanoise, est en tournée à Marseille. Raoul lui ouvre son cœur, lui présente le « petit », se porte garant qu'il deviendra un grand champion. Leducq ne connaît d'Anastasi que ses résultats, mais il a foi dans la parole de Raoul, qu'il sait être bon juge en matière de coups de pédale. Il relance son vieil ami Tonin, le presse d'obtenir l'accord des grands patrons. Cette offensive conjuguée atteint son but : Francis Anastasi est engagé

dans les troupes « violines ». Une seule chose étonna le joyeux Dédé durant son séjour à Marseille : Francis était le seul qu'il battait régulièrement à la pétanque ! « Ça m'impressionnait de jouer contre un ancien vainqueur du Tour ! », avoua naïvement le petit.

Pas de miracle, nous étions préparés !

Et ce fut l'épanouissement sensationnel de Francis Anastasi, un épanouissement qui n'a pas du tout surpris Raoul Rémy, puisqu'il est à ses yeux l'aboutissement naturel de cinq années de préparation progressive et de confiance raisonnée.

« Il n'y a pas de miracle. Il eût été malheureux que nous n'obtenions pas de beaux résultats, alors que nous n'avons rien négligé dans notre entraînement », fait-il observer.

Début janvier, Rémy avait emmené Anastasi, Di Caro, un autre de ses protégés, et Alain Moineau « au bon air », au-dessus de Grasse, à Cabris, dans une pension que lui avait fait connaître René Vietto. Et l'on s'était mis au travail.

« L'agréable, dira Alain Moineau, c'est qu'avec Raoul on parcourt des kilomètres en s'amusant, sans s'en apercevoir. On n'a vraiment pas l'impression « d'être aux pièces ».

Rémy, qui, parfois, courut mal pour son propre compte, court avec clairvoyance pour Anastasi. Il lui a transmis toutes ses connaissances de roulier chevronné et lui a permis ainsi d'affirmer sa personnalité avant son heure.

— Francis a maintenant plus de métier que moi ! s'exclama-t-il, admiratif.

A Cannes, Anastasi, vainqueur, agitait son bouquet sur la ligne en attendant l'arrivée du peloton dont faisait partie Rémy.

— Raoul ! J'ai encore gagné ! lui cria-t-il, du plus loin qu'il l'aperçut, avec une joie enfantine.

C'est une victoire de Francis, c'est une victoire de Raoul, et vice-versa.

Le respect de l'esprit d'équipe

Mais cette amitié rare n'outrepasse pas ses droits. On le vit dans l'étape Nîmes-Cannes de Paris-Côte d'Azur. Anastasi s'était lancé dans l'Estérel à la poursuite de l'Italien Filippi. Derrière, Rémy n'hésita pas à aider Impanis dans la chasse que celui-ci mena contre Filippi, lequel menaçait son maillot de leader. Anastasi fut sacrifié dans la manœuvre. A l'arrivée, il n'eut pas de parole de reproche. La première place du classement général restait à l'équipe : Raoul et Francis étaient également contents.

Comment l'ancien envisageait-il la suite de la carrière du jeune ? En vérité, Rémy est fort aisé qu'Antonin Magne soit survenu à point pour le relever dans ses fonctions de directeur de conscience. Car, s'il s'écoulaient... il ferait fonder le petit, flamberge au vent !

— Francis n'a que vingt et un ans, c'est entendu, dit-il, mais les efforts ne coûtent guère quand on est en forme, comme c'est son cas. Alors, pourquoi le freiner outre mesure ? Pourquoi attendre ? Francis est au premier plan, il doit s'y maintenir. On passe trop vite de mode dans notre métier. Supposez que le petit se tienne sur la réserve pendant deux ans ; vous entendrez des réflexions de ce genre : tiens ! quel âge a-t-il donc, cet Anastasi ? Il y a pas mal de temps qu'on n'en parlait plus. Et il n'aura pourtant que 23 ans.

Ainsi, Raoul verrait très bien son jeune ami tenter sa chance dans le Tour de France dès cette année, à 21 ans, l'âge de Fausto Coppi quand il gagna son premier Tour d'Italie en 1940. A 23 ans, Fausto devenait recordman du monde de l'heure. Cas exceptionnel, sans doute. Qu'en pensera « Tonin le Sage », juge en dernière instance ?

des lecteurs ★ le miroir des lecteurs ★ le miroir des lect

DE M. BASSOT, 27, RUE DE MO-

CADOR, A PARIS :
Lecteur assidu de votre journal, je tiens à vous dire combien je le trouve parfait tant sur le plan photographique que sur le plan reportage. Je remarque sur celui de cette semaine qu'il n'y a ni reportage ni photographie sur les soirées de hockey sur glace et de patinage artistique. Je pense que cela est dû au manque de place et, sans vous en tenir rigueur, j'aimerais en être certain.

REPONSE. — C'est effectivement le manque de place qui ne nous a pas permis d'illustrer ces manifestations. Merci de vos félicitations.

DE M. PAUL BLANCHARD, RUE DE

BORDEAUX, A BERGERAC :
Malgré les calculs précis auxquels vous vous êtes livrés, et l'acharnement dont vous témoignez en voulant que Bergerac soit éliminé de la compétition, ce dernier, classé dans les quatre meilleurs quatrièmes, et quoique vous en doutiez encore, jouera contre Romans les seizièmes de finale. Peut-être, dans votre réponse, douterez-vous encore de sa qualification, cependant évidente, malgré les calculs mathématiques. Peut-être aurons-nous l'honneur de voir une photo de Bergerac à Roanne ? Ce serait très mérité et Bergerac n'a certainement pas fini de faire parler de lui.

REPONSE. — Les mathématiques ont eu tort et le hasard raison ! Bergerac, classé 27^e sur 28 clubs, mais dans les meilleurs quatrièmes, a franchi le pas. Nous nous en réjouissons pour lui, mais avouez qu'il s'en fallait vraiment de quelques impondérables (ceux dont l'Avion Bayonnais a été victime, par exemple) pour donner raison aux sciences exactes contre la glorieuse incertitude du sport. Bravo pour Bergerac, que nous aurons bien l'occasion de présenter quelque jour !

DE M. A. DALENNE, 4, RUE BLANCHET, A MAISONS-ALFORT :

Je vous considérais comme une revue intéressante, documentée et compétente en matière de rugby, mais avec votre dernier numéro, je tombe de haut. Vous consacrez à peine quelques lignes à des résultats décisifs, vous ne dites pas un mot sur des nouveaux qualifiés comme Grenoble, Bergerac, rien ou presque sur Tulle, qui bouleverse tout. Vous ne nous parlez pas de ce que va être le championnat après les poules, vous ne parlez pas des éliminés, mais vous consacrez sept pages à une course d'un médiocre intérêt comme Paris-Côte d'Azur. Vous conviendrez que nous, amateurs de rugby, puissions être déçus.

REPONSE. — Paris-Côte d'Azur n'est pas une course médiocre, mais la plus importante du début de saison avant le National. Il est juste que nous lui consacrons une place tenant compte de cette importance. Par contre, la journée du championnat de rugby était une journée de liquidation et les résultats en étaient, dans l'ensemble, faciles à prévoir. Vous savez parfaitement quel intérêt nous portons au rugby et que nous tenons toujours à lui accorder la place qui lui revient. Si nous nous sommes bornés à deux pages (photos comprises), dans notre n° 350, c'est qu'objectivement la journée ne méritait pas davantage. Tenons également compte du fait que nous ne pouvons toujours obtenir les documents que nous souhaiterions avoir, étant donné les horaires et les difficultés de transmission des téléphotos.

DE M. YVES DARIET, A PARIS :

Je m'étonne que vous ayez consenti à publier le récit de la vie de Robert Cohen. Fervent admirateur du « noble art », je trouve que certains autres pugilistes, ou tout simplement d'autres grands sportifs, méritaient de passer avant lui. Evidemment, il est champion d'Europe et appelé à devenir un jour ou l'autre champion du monde, mais il n'a que vingt et un ans et aucun homme n'est à l'abri de circonstances imprévisibles. Je pense donc que vous auriez dû attendre qu'il soit champion du monde pour publier une vie qui, somme toute, est trop courte pour offrir un réel intérêt. Comme si vous vous mettiez à publier la vie d'Anquetil. Ne croyez pas que je sois ennemi de Robert Cohen. Il est au contraire un boxeur que j'admire beaucoup. Je le trouve simplement trop jeune. Félicitations pour « Sept jours de sports », rubrique toujours très complète. Cependant, ne pourriez-vous dater les événements ?

REPONSE. — La valeur n'attend pas le nombre des années, nous le savons depuis que Gérard Philipe, interprète parfait d'un jeune auteur nommé Corneille, nous l'a appris. Nous avons tenu à rendre hommage à l'exceptionnelle valeur de Cohen et sa vie, si courte soit-elle encore, est cependant assez intéressante pour en donner le récit. Vous avez tout à fait raison pour « Sept

jours de sports » et satisfaction vous est donnée dès ce numéro. Allez dire, après cela, que nous ne tenons pas compte des suggestions !

DE M. H. FAUX, 41, RUE JULIETTE-RECAMIER, A LYON :

Vous êtes vraiment un peu trop Parisien ! Parce que le Racing a battu Lyon, vous le voyez déjà en 1^{re} division. Vous y allez fort ! Vous oubliez qu'il doit encore rencontrer Sedan et Troyes et il ne faut pas compter qu'il gagne là-bas !

REPONSE. — Ah ! bien sûr, si Lyon avait battu le Racing, tout serait changé ! Mais voilà, par sa victoire, le Racing n'a plus (à l'heure où nous écrivons) qu'un point de retard sur vos compatriotes. Alors, dame, vous feriez volontiers une petite prière à M. D. de Fourvière pour que Sedan (qui n'est plus dans la course) batte les méchants Racingmen, si menaçants... Allons, qui est chauvin ? Vous ou nous ?

DE M. JEAN-DENIS PAUGANS, A SAINT-POL-DE-LEON :

J'ai relevé une erreur dans votre si intéressant hebdomadaire. Vous indiquez dans votre n° 448 que Bozon est né le 25 mars 1925, alors que c'est 1935, ce que vous avez noté dans votre numéro spécial de fin d'année. Félicitations pour la belle photo de Cohen dans votre n° 449.

REPONSE. — C'est une simple coquille d'impression et, selon la formule consacrée, que nos lecteurs ont rectifiée d'eux-mêmes.

DES GOUTS ET DES COULEURS

DE M. JACQUES COUTANT, A TOUCY (YONNE) :

Ne croyez-vous pas que l'équipe de France est formée par un trop grand nombre de joueurs de descendance étrangère : Kopa, Kargu, Ujlaki, Ruminski, Glowacki, pour ne citer que ceux-là ?

DE M. MARTIN LORAC, RUE D'ORNANO, A BORDEAUX :

J'estime qu'un étranger, dès sa naturalisation, est capable de devenir international français. Peu important ses origines, le lieu de sa naissance, si, par la loi, il est considéré comme aussi Français que ses camarades Français de naissance. Le cas d'Andersson en est un vivant exemple.

DE M. ARSENE LEBLANC, A LONLAY-L'ABBAYE (ORNE) :

Votre article récent sur Alain Mimoun m'a aidé à comprendre l'état d'âme de ce grand champion. J'ai noté ce matin même un titre dans un de vos confrères : « Pierre Prat a sauvé l'honneur du cross français. » Mimoun et tous ceux qui appartiennent aux territoires d'outre-mer ne sont-ils pas français ? Quelle ingratitude quand on sait la contribution qu'ils nous apportent dans les deux dernières guerres mondiales ! Je suis heureux de lire chaque mardi, depuis vingt-cinq ans, le « Miroir des Sports » et je vous remercie pour la joie saine que vous me donnez depuis si longtemps.

REPONSE. — Nous partageons entièrement votre sentiment et nous luttons toujours, vous le savez, contre ces stupides préjugés raciaux, indignes de sportifs et d'une nation civilisée. Merci de vos compliments.

DE MME MARIZY, 13, RUE DE BUDAPEST, PARIS :

Nous lisons le « Miroir des Sports » depuis deux générations, c'est tout dire. Je désirerais, en tant que vieille lectrice, vous demander un faveur. Puisque, dans le supplément au journal habituel, vous faites l'apologie des anciens champions, ne pourriez-vous, dans les semaines à venir, consacrer un article à Sauveur Ducazeaux qui fut peut-être non pas un très grand champion, mais un champion tout de même. Vous me feriez un très vif plaisir, ainsi qu'à ma fille.

REPONSE. — Nous ne demandons qu'à vous être agréables et nous aurons sans doute l'occasion de parler de Sauveur Ducazeaux au moment du Tour de France, puisqu'il dirigera, comme l'an dernier, une équipe régionale.

DE M. MICHEL ORTEGA, A SIDIBEL-ABBES :

J'apprécie beaucoup votre hebdomadaire, que je lis depuis 1947, mais je suis étonné de n'avoir vu aucune photo concernant le Critérium de l'« Echo d'Oran », alors que vous avez consacré quatre clichés au Grand Prix de l'« Echo d'Alger ».

REPONSE. — Le Grand Prix de l'« Echo d'Alger » se disputant un samedi après-midi, nous avons pu avoir les photos en temps utile, ce qui n'était pas possible pour le Critérium de l'« Echo d'Oran », qui avait lieu un dimanche.

DE M. CLAUDE PLA, COLLEGE VICTOR-HUGO, A NARBONNE :

J'ai été fort étonné de ne trouver aucune photo, aucun commentaire signalant la magnifique victoire obtenue le dimanche précédent par le Ra-

cing Club Narbonnais sur le P.U.C. Le score 12-0 est suffisamment éloquent pour se passer de commentaires et c'est sans doute la raison pour laquelle vous vous en êtes abstenus. Le R.C.N. a eu droit, cette saison, à trois ou quatre photos, alors que des équipes comme le R.C.F., Romans ou Begles ont eu cet honneur chaque semaine dans votre revue. Les véritables sportifs aimeraient donc constater à l'avenir un peu plus d'équité et d'impartialité dans le choix des équipes et des joueurs du XV de France.

REPONSE. — Pour le XV de France, ce n'est pas nous qui sélectionnons. Ne croyez pas que nous ayons quoi que ce soit contre la sympathique (et brillante) équipe narbonnaise. Nous n'avons pas d'envoyé spécial au match Narbonne-P.U.C., voilà tout. Si importante que fut la rencontre, elle ne justifiait cependant pas cet effort, étant donné le calendrier des matches ce jour-là. Nous aurons certainement l'occasion de reparler de vos favoris d'ici la fin de la saison.

DE M. PHILIPPE DE TAUGRANIZ, A PARIS :

Pas la moindre photo pour Bordeaux-Monaco, match décisif pour le titre. Quel oubli ! J'espère que pour Bordeaux-Nice, vous n'avez pas beaucoup de photos. Bravo pour votre journal : il est arrivé à son maximum. Le reportage sur le « National » est formidable !

REPONSE. — Nous ne pensons pas que la rencontre Bordeaux-Monaco soit aussi capitale que vous le pensez. Même battu par Monaco (qui a 15 points de retard sur lui), Bordeaux conservait cependant la tête du championnat avec 2 points (au lieu de 4) d'avance.

D'UN MORDU DU FOOTBALL :

Je lis avec intérêt vos reportages sur la Coupe du Monde de football et je serais heureux de vous voir consacrer un numéro spécial à cet événement. Vos lecteurs pourraient y trouver la photo de tous les joueurs des équipes qualifiées avec la couleur des maillots des hommes ayant participé à l'épreuve.

REPONSE. — Nous étudierons votre suggestion et vous remercions de l'avoir formulée.

D'UN JEUNE LECTEUR DE 18 ANS :

Je suis un supporter acharné de Jean Robic et je m'étonne de votre partialité à son égard. Pourquoi le critiquez-vous ? Que vous a-t-il fait ? Bobet n'a pas beaucoup plus de qualités que lui et quelle publicité vous lui faites ! C'est à peine si vous mentionnez les victoires de Robic. Il a pourtant d'immenses qualités d'endurance et de volonté, plus que Bobet certainement. Que vous a répondu Bobet lorsque vous l'avez analysé : « Mon but est de toujours gagner. » N'est-ce pas la preuve même de son égoïsme ? J'ai admiré l'an dernier sa performance dans le Tour, mais que se serait-il passé si Koblet et Robic n'avaient été victimes de chutes ? Bobet n'est supérieur à Robic que contre la montre et derrière dery.

REPONSE. — C'est déjà cela, dirons-nous, histoire de vous taquiner. De grâce, ne rouvrons pas la querelle Bobet-Robic, close depuis si longtemps. Nous n'avons rien contre Robic, croyez-le. Tout a été dit sur la question. Comme disait Gambetta en parlant de l'Alsace-Lorraine avant 1914 : « Pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais ! »

D'UN CONNAISSEUR DES COUREURS ET DES COURSES CYCLISTES A MARSEILLE :

Votre jugement sur le comportement de l'Anglais Bedwell dans Paris-Côte d'Azur est des plus fantaisistes ou le « Miroir des Sports » est une glace déformante. Je ne vois pas pourquoi ce coureur, qui termine avant-dernier de l'épreuve, avec près de trois quarts d'heure de retard, est « à vos yeux » l'authentique révélation de la course et mûr pour affronter dans l'importante compétition les plus grands as européens ? O ! Bonne mère ! Pourquoi ne portez-vous pas en triomphe son compatriote Talbot qui le suit à la dernière place ? Voilà un exploit ! A mon point de vue, le qualificatif de « révélation » devrait échoir sans hésitation à Francis Anastasi qui, pour son baptême de la route, dans une course par étapes faite pour éprouver les hommes, a pris une magnifique troisième place en s'imposant même comme animateur.

REPONSE. — La place de Bedwell n'infirme en rien notre jugement. C'est sur son comportement et sur sa classe pure, même mal récompensée par son classement, que nous l'avons jugé. Quant à Anastasi, nous savons fort bien qu'il est la Révélation. Vous en aurez la preuve en lisant, dans ce numéro même, le « Miroir de la vie » que nous lui consacrons. « Un râleur stéphanois » qui nous écrit de son côté une lettre analogue voudra bien nous excuser de ne pas la publier : elle ferait double emploi et notre réponse serait la même.

CETTE SEMAINE



présente :

LE VOYAGE DE LA REINE ELIZABETH

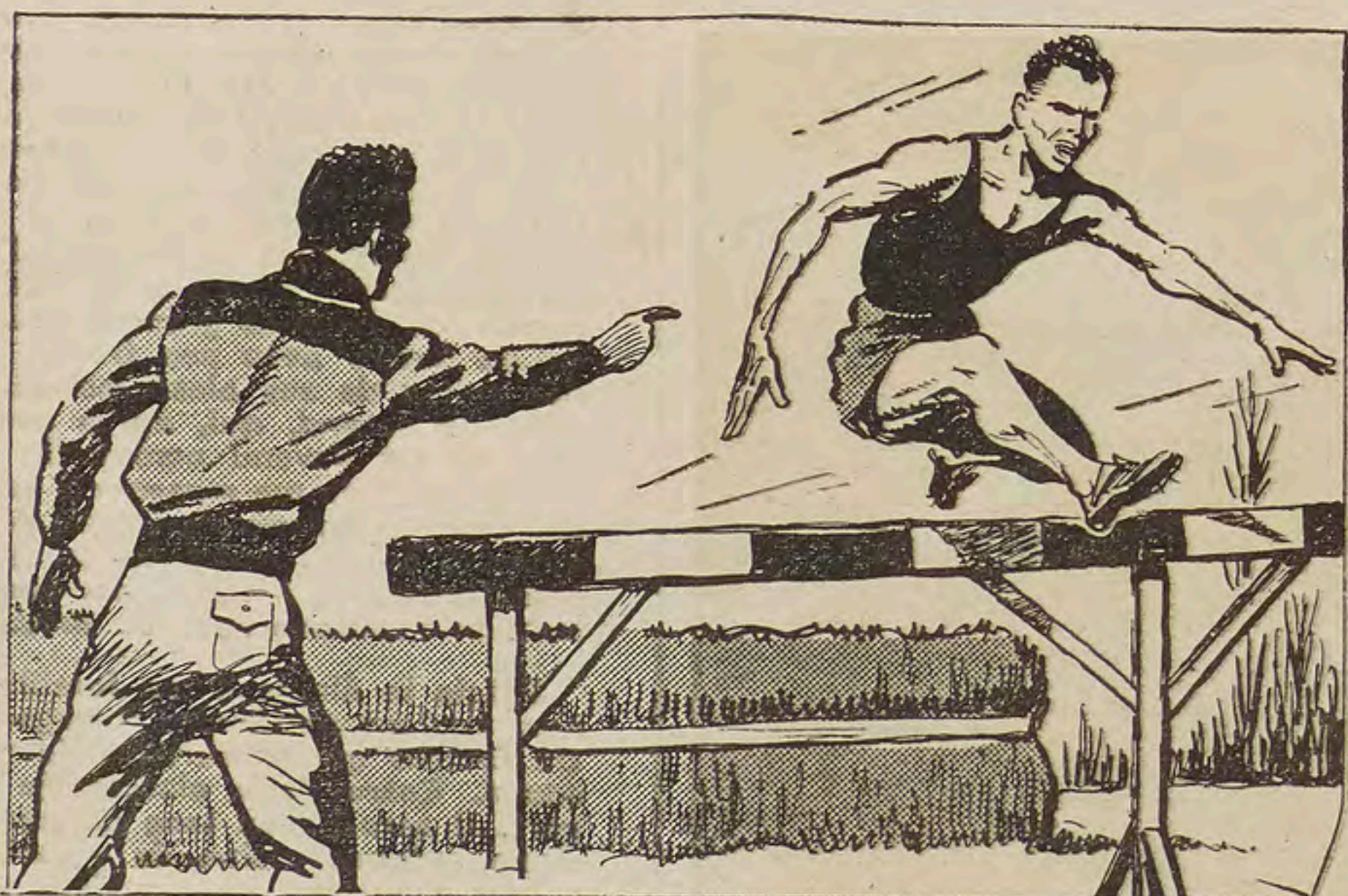
Toutes les photos
LOUDUN A L'HEURE
DU PROCES
DE MARIE BESNARD

QUAND LES FAKIRS
DU MONDE ENTIER SE
RENCONTRENT A LYON

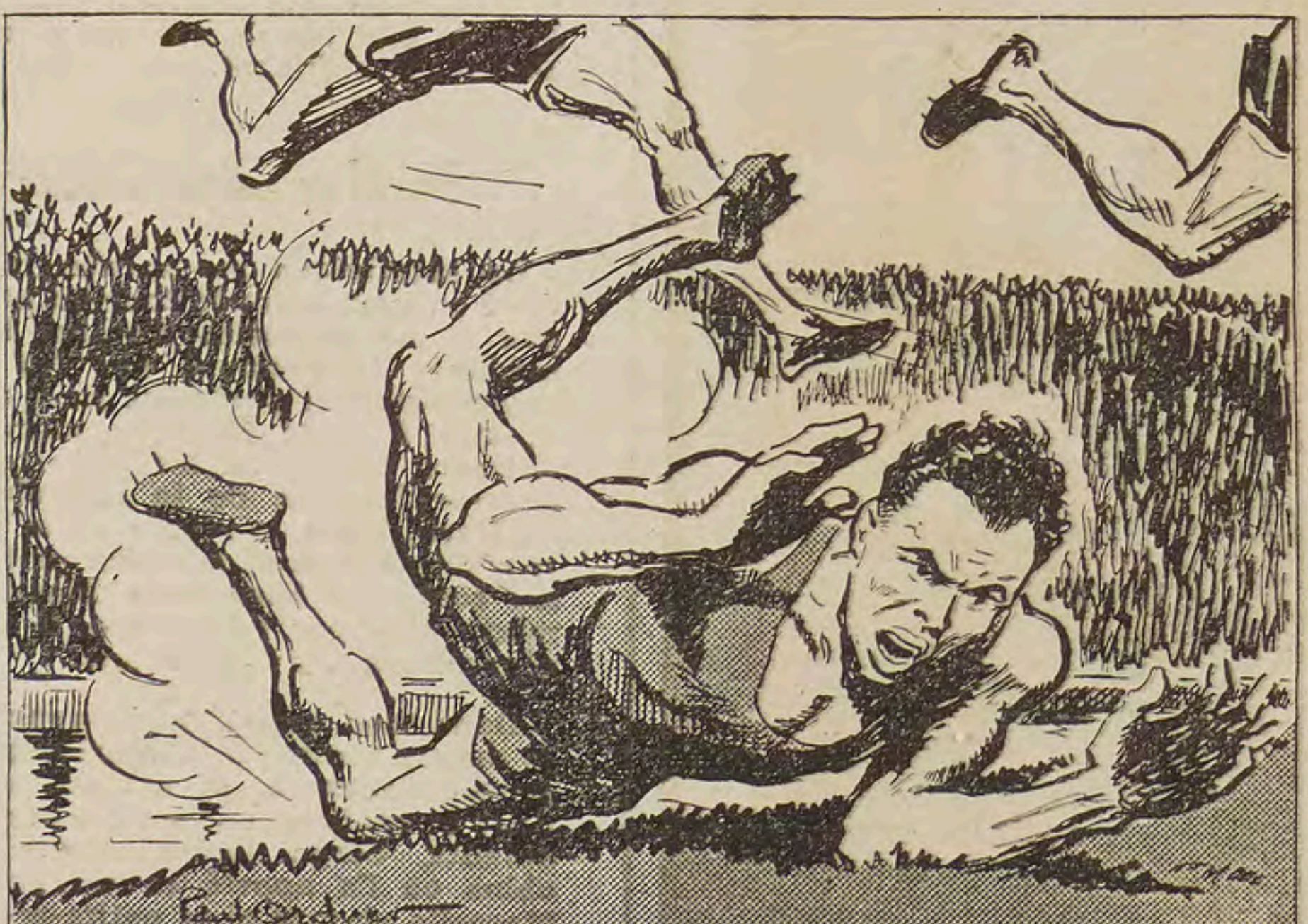
La carrière de Pierre Prat



Fils d'un cultivateur au Néo-en-Plouguet, dans les Côtes-du-Nord, Pierre Prat est vraiment venu au cross par le plus grand des hasards. Son père aurait voulu le voir pratiquer le cyclisme. Un jour qu'il était particulièrement satisfait de son travail, il l'amena à Tréguier, ville voisine de sa ferme. Dans un magasin, Le Gallic, animateur de l'Avant-Garde Rostronoise, cherchait à se procurer une paire de pointes, objet rarissime en période de guerre. La conversation s'engagea entre le père, le fils et Le Gallic. Apprenant par le père Prat que Pierre avait déjà gagné quelques courses de pardon, Le Gallic sortit aussitôt une licence de son portefeuille et la lui fit signer. Le sort en était jeté et le futur Le Drogo (on se parlait pas encore de Bobet) devenu crossman. Pour sa première course, il remporte le championnat de Bretagne junior de cross. Le Gallic avait vu juste.



Dès sa première année comme senior, le jeune espoir du cross breton se révéla en remportant le championnat régional de la spécialité devant des vedettes telles que Com, Lucas et Schlegel. Une semaine plus tard, il s'imposait au grand public en terminant 4^e du cross international de Mézidon. Son service militaire lui fit connaître Joseph Maigrot, moniteur national, qui eut une grande influence sur lui et le fit travailler rudement au Centre sportif de l'armée. Chaque matin, entre six heures et sept heures, Prat devait sauter 144 obstacles. Maigrot savait que son poulain était aussi résistant que rapide. Il avait en effet réussi 4' 1" au 1.600 mètres, 8' 38" au 3.000 mètres, et il devait, en 1953, battre sur 5.000 mètres Abdallah dans l'excellent temps de 15' 8". Cette année, au National, Prat démontra, avec brio, que sa grosse consommation quotidienne d'obstacles lui avait été profitable.



Si remarquable sauteur d'obstacles qu'il fut, Prat en manqua un dans sa vie : le plus important. En série des Jeux olympiques d'Helsinki, il trébucha, tomba et se fit éliminer. Il ne se l'est pas encore pardonné. Champion de France des 3.000 mètres steeple, il prépare actuellement les championnats d'Europe, où il espère se distinguer après avoir conservé son titre national contre son plus sérieux rival, Julien Soucours. Ce garçon modeste et extrêmement sympathique, né le 19 janvier 1930, cultive sa ferme à 80 kilomètres de son club. Il est contraint de s'entraîner seul, ce qu'il fait trois fois par semaine, les courses lui servant de complément. Lorsqu'il a disputé le National, il en était à son quinzième cross de la saison. On lui a souvent proposé de venir à Paris, en faisant miroiter les facilités dont il disposerait. Sagement, il a toujours refusé, craignant le dépaysement.

(TEXTE D'ANDRÉ JORAND. DESSINS DE P. ORDNER.)

Que voulez-vous savoir ? (Adressez vos questions 124, rue Réaumur)

A NOS LECTEURS

L'ABONDANCE du courrier qui afflue chaque jour à notre rubrique « Que voulez-vous savoir ? » nous contraint à prendre des dispositions draconiennes en vue de donner satisfaction à nos correspondants, sans qu'ils aient à se plaindre d'un trop grand retard. Nous avons donc dû décider, à notre vif regret, de ne pas répondre aux lettres trop anciennes ou nécessitant des recherches trop longues. Nous souhaitons que nos correspondants ne nous en tiennent pas rigueur, et les prions de croire que seul l'intérêt général oblige à cette mesure. Nous rappelons à nos lecteurs que nous ne répondons plus à aucune demande de palmarès et que nous ne pouvons répondre qu'à une seule question, formulée de manière précise. Nous espérons ainsi — notre service ayant d'ailleurs été réorganisé — pouvoir continuer à renseigner nos lecteurs dans les plus brefs délais.

M. ROGER AVON, LYCEE LAMORICIERE, ORAN (ALGERIE), UN SUPPORTER DE COPPI :

Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. ANDRÉ AUDOIN, 22, RUE D'ARGENTEUIL, SAINT-GRATIEN (SEINE-ET-OISE) :

Nous avons transmis votre demande au service des ventes. M. JEAN BESSELE, BOITE POSTALE, PENH (CAMBODGE) :

Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de vendre leur collection du « Miroir des Sports » d'avant guerre. M. MAURICE BESSE, E.G.A.A. O.O. 631 G.M.B., BARAKI HUSSEIN DEY (ALGERIE) :

Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs britanniques ou italiens désireux de correspondre avec un jeune sportif nord-africain. M. BUREN, SAINT-SEURIN-DE-BOURG :

A l'étape, les coureurs du Tour de France ne descendent pas tous dans le même hôtel. M. YANNICK, LE BARAZER, COLLEGE DE BETHARRAM (BASSES-PYRENEES) :

L'Allemand Kling (Mercedes) a gagné la Pan-américaine 1952 devant Lang (Allemagne), Chinetti-Lucas (Italie-France). M. A. B... :

L'Ecosse n'est pas encore qualifiée pour la Coupe du monde de football. Vous vous révoltez contre des usages bien établis. M. RENE BERFAL, 49, RUE COLBERT, BOURGES (CHER) :

Voici les vainqueurs de la Flèche Wallonne depuis 1945 : 1945, Kint ; 1946, Keteleer ; 1947, Sterckx ; 1948, Camellini ; 1949, Van Steenberghe ; 1950, Coppi ; 1951 et 1952, Kubler ; 1953, Ockers.

M. CLAUDE CHATEAURAIN, GAGNEUR, LAGUENNE (CORREZE) :

Si vos champions favoris se distinguent, vous verrez régulièrement leur photographie dans « But et Club - Le Miroir des Sports ».

M. COLLET, ISTANBUL (TURQUIE) :

Nous avons transmis votre courrier au service des ventes de « But et Club - Le Miroir des Sports ».

M. RAYMOND CHATENAUD, AN-NEMASSE (HAUTE-SAVOIE) :

François et André Mahé ne sont pas parents. M. J. CARPENTIER, PARIS :

Le 8 avril 1939, Marseille a infligé à Sète sa première défaite de la saison, aux Métairies, par 2 buts à 1.

M. RENE GOUSSEAU, FACTEUR P.T.T., LA CROIX-EN-TOURAINE (INDRE-ET-LOIRE) :

Nous vous mettrons en relations avec nos lecteurs désireux de céder leur collection de « Club », de « But et Club » et de « But et Club - Le Miroir des Sports » jusqu'en 1953. M. C. B..., RENNES :

Nevo était Espagnol, mais il est naturalisé depuis plusieurs années déjà. Il a d'ailleurs joué dans le onze de France militaire.

M. Y. FACTION, 4, AVENUE DE LA REPUBLIQUE, CRAN (HAUTE-SAVOIE) :

Dans le 400 mètres haies, il y a dix haies. La première est placée à 45 mètres de la ligne de départ. Les haies suivantes sont espacées de 35 mètres et la distance de la dernière haie à la ligne d'arrivée est de 40 mètres. Chaque haie a 0 m 914 de haut.

M. GRAZIANI PADOVANI, PIETRANERA (CORSE) :

Non, Van der Hart n'est pas supérieur à Johansson. M. PIERRE HOMO, HOTEL BEAUSEJOUR, LERY (EURE) :

Le onze de Lille qui a été éliminé de la Coupe de France par Rouen n'avait pas été remanié avant cette rencontre. C'était celui qui, huit jours auparavant, avait dominé Marseille par 4 buts à 0. Douis est encore jeune et il manque de métier. On ne peut encore se prononcer sur la suite de sa carrière.

M. JOLY, SAINT-DIDIER-SUR-CHALARONNE :

Lemaître joue toujours au Lille Olympique Sporting Club. M. KUCHENBUCK, RUE A-BLANQUI, CHILLY-MAZARIN : U.F.O.L.E.P. sont les initiales de l'Union Française des œuvres Laïques d'Education Physique.

M. MARCEAU KASTELYN, 76, BOULEVARD JEAN-MERMOZ, CHEVILLY-LARUE (SEINE) :

Fausto Coppi mesure 1 m 77 pour 74 kilos. M. ALAIN LEROY, 51, RUE DE PARIS, CLERMONT (OISE) :

André Strappe est né le 23 février 1928, à Bully. Paul Sini-baldi est né le 29 février 1924 à Monte-Maggiore (Corse) ; Pierre Flamion est né le 13 mars 1924, à Mohon (Ardennes) ; Raphaël Geminiani est né le 12 juin 1925 à Clermont-Ferrand.

M. C. LECUILLIER, 35, RUE CO-PERNIC, PARIS (16^e) :

Consultez notre encadré relatif à la vente des photographies sportives. M. ROGER LALLEMENT, 30, RUE DES PARTANTS, PARIS (20^e) :

Godeau et Senffleben portent des maillots rouges à bande blanche horizontale.

Mlle LACOMBE, 13, LE MOULINET - TAMARIS, ALES (GARD) :

Une erreur d'impression s'était glissée dans la réponse. Gilbert Bozon est né le 25 mars 1935, à Troyes. André Doye est né le 15 septembre 1924, à Raimbeaucourt (Nord).

Mlle PERRIER, 91, RUE ETIENNE-POULET, VILLEFRANCHE - SUR - SAONE (RHONE) :

Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs canadiens ou américains désirant correspondre avec une jeune sportive française. M. JEAN-CLAUDE NEDELEC, CARRIERES D'AVIGNON (VAUCLUSE) :

Le 29 novembre 1953, Rouen a battu Angers par 1 but à 0 ; Perpignan a défait Nantes, par 3 buts à 1 ; Troyes s'est imposé devant Besançon, par 4 buts à 1 et Grenoble a pris le meilleur sur Valenciennes également par 4 buts à 1.

Mlle A. PRADIER, 2, RUE DES FRERES, CANNES (ALPES-MARITIMES) :

Le nécessaire a été fait. Gillen-Terruzzi participera aux prochains Six jours de Paris. L'Italien a une activité très réduite pendant l'été. Gillen participera certainement aux championnats du monde de poursuite.

M. SERGE ROUMAGNAC, ORAN :

Voici les adresses que vous devez connaître : Cycles Alcyon, rue de la Garenne, à Colombes (Seine) ; Cycles Stella, Nantes (Loire-Inférieure) ; Cycles Dilecta, au Blanc (Indre-et-Loire) ; Cycles Rochet, à Brive (Corrèze) ; Cycles Follis, à Lyon (Rhône).

M. DANIEL RATTIAIRE, 80, FAUBOURG MONTELMAR, CHAMBERY (SAVOIE) :

Robert Cohen est né à Bône (Algérie). Il est israélite. M. ALEXIS R., ANNECY :

Nous n'avons pas ces photographies dans nos archives. M. SAULIN, CLERMONT-FERRAND (PUY-DE-DOME) :

Anne-Marie Colchen est depuis 1949 recordwoman de France de saut en hauteur féminin avec un bond de 1 m. 63. Mlle SANCHEZ, 15, ROUTE D'ALSACE, ALES (GARD) :

Fausto Coppi mesure 1 m 77, Louis Bobet 1 m 79, Bernard Gauthier 1 m 78. M. ADRIEN VANDEL, BOIS D'AMONT (JURA) :

Sur leur demande, Gérard et Jacques Perrier n'ont pas été sélectionnés dans l'équipe de France qui a participé aux championnats du monde de fond à Falun. Retenus par leurs occupations professionnelles, les deux frères n'avaient pu, avant les confrontations mondiales, participer aux steges et aux entraînements des tricolores.

UN FIDELE LECTEUR DE « BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS » :

Rouillon a refusé, au début de la saison, les conditions qui lui avaient été proposées par les dirigeants de l'Association sportive stéphanoise. Rouillon est rentré à Paris et il n'a pas joué dans une équipe professionnelle. Depuis son accident, Raoux n'espère plus dans les rangs du S.C. Toulon.

UN LECTEUR DE BRIGNOLLES :

Voici la composition du onze de l'Olympique de Marseille qui a battu Metz par 2 buts à 1 : Vasconcellos, Ben Bouali, Conchy, Bastien, Bruhin, Gonzales, Zernani, Olej, Zatelli, Aznar, Kohut.

UN SPORTIF DROMOIS :

Voici le palmarès de Paris-Roubaix, de 1920 à 1926 et de 1937 à 1947 : 1920, Deman ; 1921, Henri Pélissier ; 1922, Dejonghe ; 1923, Suter ; 1924, Van Hevel ; 1925, Sellier ; 1926, Delbecq ; 1937, Rossi ; 1938, Storme ; 1939, Masson ; 1940 à 1942, pas couru ; 1943, Kint ; 1944, de Simpelare ; 1945, Maye ; 1946 et 1947, Claes. Silvère Maes avait triomphé en 1933.

UN FIDELE LECTEUR DE « BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS », A SAINT-BONNET-DE-BELLAC DANS LA HAUTE-VIENNE :

Le skieur finlandais Launo Luiro est recordman du monde de saut avec un bond de 139 m. Lorsqu'il quitte le tremplin, un sauteur atteint une vitesse de 90 à 100 kilomètres.

TROIS BRIVISTES :

Le sport cycliste féminin est en plein développement, mais les rencontres internationales sont encore très rares.

D'UN SUPPORTER DU L.O.S.C. :

Pedersen est attendu à Lille, mais le Danois ne pourra jouer cette saison dans le onze nordiste.

UN MORDU DU VELO ET FIDELE LECTEUR DU « MIROIR DES SPORTS » DU PAS-DE-CALAIS :

Adressez-vous à l'émission « Sport et musique », 118, avenue des Champs-Élysées, Paris.

UN VETERAN DU SPORT :

Avant la guerre de 1939, Georges Carpentier a tourné dans plusieurs films, entre autres « Toboggan ».

UN SAVOYARD DE CHAMBERY :

Voici la composition du quinze de France qui fut battu par les Springboks le 16 février 1952 à Colombes : arrières, Guilleux (Agen) ; trois-quarts : Brun (Vienne), Maurice Prat (Lourdes), Mauran (Castres), Colom-bier (Saint-Junien) ; demis (o) : Carabinac (Agen), Dufau (Racing) ; avants : Prat (Lourdes), Basquet (Agen), Bourdeau (Lourdes), Chevallier (Montferrand), Mias (Mazamet), Bienes (Cognac), Labadie (Bayonne), Bre-jassou (Tarbes).

UN FIDELE LECTEUR DE « BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS » :

Pour les épreuves de saut en longueur, le terrain d'élan ne peut être inférieur à 40 mètres.



Di Lorto vient de plonger dans les pieds d'un avant italien et, roulé en boule, il a — une fois de plus — sauvé ses buts.

La légende du sport

Obstiné, héroïque, Laurent Di Lorto tint tête aux avants italiens en 1937

EN jouant bien, la France avait encaissé 4 buts à 0 devant l'Allemagne en mars. Devant l'Italie, le 5 décembre 1937, elle devait normalement être écrasée par quelque chose comme 6 à 0. C'était l'avis des connaisseurs et du commissaire italien M. Pozzo, qui, à la mi-temps, estimait que si l'Italie ne gagnait pas ce match-là, elle n'en gagnerait aucun autre. Pourtant, au bout des 45 premières minutes de jeu, le score demeurait nul et rien n'avait été marqué de part ni d'autre. Plus exactement, les visiteurs avaient marqué un but par Ferrari, mais il avait été annulé pour hors-jeu. Ce fut le seul de la partie. Devant les 40.000 spectateurs stupéfaits, puis ravis, puis enthousiasmés qui emplissaient le stade de Colombes, la France tint tête à la première équipe européenne, qui comprenait des joueurs comme Ferrari, Piola, Meazza, Ferraris qui devaient logiquement gagner sans forcer leur talent. Mais les Italiens avaient devant eux un démon : le goal Laurent Di Lorto.

L'EQUIPE de France avait pourtant belle allure. Le goal excepté, elle était formée par Cazenave, Mattler, Bourbotte, Fosset, Del-four, Courtois, Heisserer, Nicolas, Veinante et Langillier. A peu de chose près, c'était cette même équipe qui avait pris sa revanche de la défaite de Stuttgart en battant la Suisse (2-1) et la Hollande (3-2). Pourtant, devant les redoutables Italiens, les meilleurs français paraissaient lents et presque désabusés, à l'exception de Courtois et de Mattler, qui, blessé à la cheville à la deuxième minute, tint sa place avec son ordinaire énergie. Dominée dans tous les compartiments du jeu, la France, engourdie et sans flamme, allait au-devant d'une catastrophe sans Di Lorto. Pourtant, ce gardien de but au nom à consonance italienne, mais qui était né aux Martiniques, près de Marseille, avait une telle réputation de fragilité qu'Etienne Mattler menaçait, en riant, de l'attacher aux poteaux les jours où soufflait le vent. Sa sélection avait été discutée, mais l'homme était en forme et la fédération lui fit confiance. Elle n'eut pas à le regretter, bien au contraire.

CE 5 décembre 1937, Di Lorto livra le match de sa vie. Bombardé par les athlétiques avants italiens, qui s'étaient assuré le monopole de la balle, bloquant sous tous les angles les shots qui le bombardaient, roulant à terre — mais la balle entre les mains — ou se dédoublant pour envoyer le ballon en corner, dégageant parfois au pied comme un simple arrière, plongeant dans les jambes de ses adversaires ou s'élançant vers le ciel gris d'hiver, il ne laissa rien passer. En haut, en bas, à droite, à gauche, les shots le trouvaient prêt à l'interception. Les supporters italiens et les joueurs médusés finirent par le considérer comme tabou et le sentiment qu'il était invincible et comme protégé par une invisible armure finit par s'emparer de tous. Obstiné, héroïque, Laurent Di Lorto tint jusqu'au bout. Grâce à lui, et à lui seul, la rencontre perdue d'avance se transforma en une victoire morale. Le match fini, on le porta en triomphe. Il avait bien mérité cet hommage !



Laurent Di Lorto, au cours du fameux France-Italie 1937, met en corner.

LA MARCHE,

MA PASSION

par
J. ZAMI

Vainqueur de
PARIS-STRASBOURG
1950



JE suis né le 25 mars 1903 à Marin, un grand port à 4 kilomètres de Fort-de-France. Mon père était navigateur et ma mère couturière. Mon enfance a été douce dans un pays tempéré où l'hiver est inconnu et où, l'été, la chaleur est moins forte que dans la métropole. Mon père est mort, il y a quatre ans, à 92 ans, l'âge qu'a aujourd'hui ma mère. La vie était facile. Nous avions un vaste appartement, une chambre pour deux enfants, et j'ai vécu pendant des années l'existence enchantée d'un petit créole dont les plus grands soucis sont d'aller se baigner dans la rivière, de livrer de grandes batailles avec des citrons, de se battre avec ses frères, Maurice, l'aîné, mort des suites de ses blessures de la guerre 1914-1918 ; Jean, le second, qui, après avoir fait carrière dans l'armée est devenu comptable à Fort-de-France, se chargeaient de me ramener à la raison lorsque j'étais par trop turbulent. Je faisais à mon tour sentir mon autorité à mon cadet Germany, aujourd'hui patron charpentier, et à mes deux sœurs, devenues institutrice et vendeuse dans un magasin de vêtements.

J'étais le diable d'une famille assez calme. A cinq ans, voulant apprendre à nager, j'ai failli me noyer. Un facteur qui passait providentiellement par là m'a sauvé. Entre deux classes, je vagabondais dans le port. Il serait trop long de narrer tous les incidents d'une enfance pleine de vivacité. Je n'en conterai qu'une anecdote. Nous avions un demi-sang, nommé Bijou, un cheval ardent que mon père me chargea un jour de mener à l'abreuvoir. J'avais 17 ans et toutes les audaces. A peine sorti de l'écurie, j'enfourchai le cheval, qui partit au grand galop, moi cramponné à la crinière, mais assez bon cavalier cependant pour ne pas être désarçonné, bien que je n'eusse ni selle ni étriers. L'animal emballé s'arrêta au bout de douze kilomètres et je dus rentrer chez moi à pied, assez penaud. Ce fut ma première grande marche et jamais l'arrivée ne me parut si vite atteinte. Mon père se borna à me gronder. De ma vie, il n'a frappé ni moi, ni aucun de mes frères. Il s'en fut rechercher Bijou, la peur que j'avais eue constituant, à son estime, un châtimement suffisant.

Soutier pour visiter la métropole

La Martinique me paraissait toute petite. Une île dont on peut faire le tour en une journée ne suffisait pas à ma curiosité d'autres horizons. A l'école, je méditais longuement sur les buvards illustrés de boy-scouts qui portaient sans un sou vers l'aventure et s'en tiraient toujours merveilleusement. Je connaissais par cœur les départements, préfectures et sous-préfectures de la métropole. Je ne rêvais pas de Paris, mais je rêvais de la France. Un beau jour, je n'y tins plus et m'embarquai clandestinement comme soutier à bord du « Macoris », un grand cargo mixte cédé par l'Allemagne à la France au titre des réparations. J'avais 19 ans.

Dans mon esprit, après avoir visité la mère patrie, je devais rentrer à la Martinique. En fait, je n'y suis jamais retourné, et ma vie s'est maintenant fixée dans la banlieue parisienne avec ma femme, mes trois enfants, Serge (actuellement combattant en Indochine où l'a appelé sa carrière de soldat), Jacques, Marcelle et mes cinq petits-enfants, Claudine, Chantal et Marie-France, filles de Jacques, Pépé et « Bibi », — le dernier, né l'été dernier, — fils de Marcelle.

Inutile de dire qu'au Havre, la police, alertée par ma famille, m'attendait. Il se trouvait, heureusement pour moi, que nous étions 17 Martiniquais dans mon cas. En ces années d'après la première guerre mondiale, la métropole avait besoin de main-d'œuvre. J'étais presque majeur. Sur la promesse que j'étais décidé à travailler et que je voulais être navigateur, on ne me rembarqua pas vers mon île.

Puisqu'il s'agissait de naviguer, je m'engageai comme soutier sur la ligne Le Havre-New-York.

Le 17 octobre 1953, le destin a mis un terme à la carrière de Zami

CE 17 octobre 1953 marque la fin de ma carrière. Ce jour-là, une voiture est entrée en collision avec la mienne. On m'a relevé avec trois côtes et l'épaule droite fracturées. On m'a admis à l'hôpital Tenon. C'était fini...

Malgré les soins qu'on m'a prodigués, mon bras n'a pas retrouvé sa souplesse. L'ankylose ne me permet plus de conserver le rythme de la compétition dans un sport où le buste a autant d'importance que les jambes.

J'ai essayé tout l'hiver, puis, à l'heure où mes camarades préparent déjà ce Strasbourg-Paris que j'ai manqué de si peu et que je voulais gagner, j'ai dû renoncer.

Nous n'avons pas l'habitude de nous plaindre, sur la route. La marche est une école de volonté et d'énergie. Je ne me lamenterai pas sur le sort,

si cruel soit-il. Il me restait quelques années, trois ou quatre peut-être, pour égaler le record de mon ami Albert Seibert : gagner Strasbourg-Paris après avoir gagné Paris-Strasbourg. Je devais cette saison fêter mes noces d'argent avec les grands chemins : vingt-cinq ans de marche. Cette joie m'aura été refusée.

Qu'avant de me retirer, il me soit du moins permis de me tourner vers mon passé et d'évoquer ce quart de siècle qui me conduisit de la Martinique à la cathédrale de Strasbourg. Peut-être les jeunes que je forme dans mon club en tireront-ils profit. Peut-être d'autres jeunes auront-ils l'idée de m'imiter comme j'imitai moi-même — en 1929 — Linder et Godart père. J'aurais encore servi la marche, ce sport à qui j'ai tout donné et qui m'a tant rendu. But et Club-Le Miroir des Sports a bien voulu m'ouvrir ses colonnes. Qu'il en soit remercié.

Métier terrible; trop dur pour l'adolescent que j'étais encore. De retour au Havre, je vins à Paris, bien déterminé à y gagner ma vie de façon honorable, mais moins pénible.

Mon premier contact avec la capitale faillit m'en dégoûter pour jamais. Je pris le métro à Saint-Lazare après avoir demandé la direction de Saint-Michel, quartier général des créoles, et je m'y perdis. Je me souviens m'être retrouvé avenue Rapp, à la porte Maillot, à Belleville et à la Nation, après avoir erré une demi-journée dans ces couloirs diaboliques où les flèches de direction m'aiguillaient inévitablement dans le mauvais sens. Au bout du compte, un passant me fit prendre l'autobus pour la gare de Lyon, d'où, suivant ses indications, je rejoignis à pied la gare d'Austerlitz, la Halle aux Vins et le Quartier Latin.

Grâce à mes compatriotes enfin retrouvés, je pus assez rapidement entrer comme découpeur sur métaux chez Perceval frères, passage Saint-Sébastien. J'y ai conservé d'excellentes relations, puisque, trente-deux ans après, je revois assez régulièrement mes premiers patrons.

Rugbyman-clairon à Coulommiers

Bientôt, ce fut le service militaire. Je fus affecté au 23^e R.I.C., boulevard de Port-Royal, et, mes classes terminées, je suivis l'école des clairons dans la clique

régimentaire. Le hasard d'une mutation me fit détacher comme chef clairon à Coulommiers. Sans que je pusse m'en douter, mon existence était définitivement orientée.

Le sport n'avait tenu jusque-là qu'une place limitée dans ma vie. Je nageais très bien et, souvent, à la Martinique, j'avais participé à des concours de plongeurs à l'occasion du 14 juillet. C'est au régiment que je fis véritablement mes premières armes sous les ordres du lieutenant Alegrini, qui avait monté une équipe de rugby où je jouai trois-quarts aile. J'eus ainsi l'occasion de jouer une mi-temps contre Jau-

reguy, venu disputer un match amical contre l'Olympique Columérien. Après avoir battu Coulommiers sous l'uniforme, je jouai, en effet, sous les couleurs de la ville, une fois redevenu civil.

Le rugby me plaisait, mais le vélo était ma grande ambition. J'avais une profonde admiration pour le Tour de France Robert Jacquinet, l'homme du fameux « Je te salue, gars Jean ! ». La manière qu'il avait de se lancer seul contre tous dans la bataille m'emplis-

sait de respect. A force d'économies, je parvins à m'offrir une splendide bicyclette de course, mais les boyaux coûtaient trop cher et ma carrière cycliste en resta là. Je me tournai vers l'athlétisme, avec assez de bonheur pour être champion de Seine-et-Marne des 100 et 400 mètres. C'est à cette occasion que je regus ma première breloque des mains de M. Pierre Mortier, député-maire de Coulommiers.

Nous étions en 1929. J'avais trouvé à Coulommiers un emploi de polisseur en orfèvrerie à la société L'Argental dont le patron, M. Chambard, encourageait mon goût pour la compétition. Sans doute eussé-je con-

tinué à faire de l'athlétisme si, un beau jour, M. Michon, cafetier du « Canon d'Or », l'établissement où se retrouvaient tous les sportifs de la ville, n'avait frété un autocar pour La Ferté-sous-Jouarre, à 17 kilomètres de Coulommiers, afin de permettre à quarante enrégés du sport d'applaudir le passage des concurrents de Paris-Strasbourg. Enthousiasmé par ces champions qui abattaient 500 kilomètres à pied, j'escortai d'abord le Suisse Linder pendant trois kilomètres, puis Louis Godart, le père, pendant une bonne dizaine. Le lendemain, j'achetai une petite culotte, un maillot, une paire d'espadrilles et je m'entraînai ! J'étais saisi par la marche athlétique. Elle ne m'a plus jamais lâché.

Neuvième qualifié sur dix

Tout le monde à Coulommiers me prit pour un fou. A vrai dire, ignorant les premiers rudiments de la marche, je courais plus que je ne marchais et me fâchais tout rouge lorsqu'on m'en faisait l'observation. Mais je n'avais pas été le seul à être touché par la grâce. Michon l'avait été aussi. Il proposa de monter un club, « l'Amicale des Marcheurs Columériens », avec le Russe Louchkoff, qui habitait également la petite cité briarde. M. Chambard accepta la présidence d'honneur et Michon devint mon directeur sportif. Il l'a été pendant vingt ans.

Je commençai par de petites épreuves régionales, puis, au printemps, ne doutant de rien, je m'engageai dans le Circuit du Nord, épreuve de 200 kilomètres, qualificative pour Paris-Strasbourg.

Nous étions 48 concurrents et je me sentis très intimidé en constatant que les grandes vedettes de l'heure : Marceau, Godart, Steinmetz, Florimond Cornet, étaient au départ. Je terminai neuvième — au prix de quelles souffrances !... Il y avait dix qualifiés !...

Un an après avoir accompagné, piéton obscur, les grandes vedettes, je prenais à mon tour le départ de la plus grande épreuve pédestre du monde. Mon camarade de club Louchkoff termina sixième, moi neuvième, comme dans le Circuit du Nord.

Au retour, sept mille personnes nous attendaient à Coulommiers avec des fleurs et la fanfare. Paris-Strasbourg m'avait définitivement conquis. Je n'eus plus de cesse que de le conquérir à mon tour. Il m'a fallu vingt ans pour y parvenir et c'est l'histoire de ces vingt ans que je vous conterai bientôt.

J. Zami

(Adapté par André CHASSAIGNON.)

La semaine prochaine :

Mes dix Paris-Strasbourg



Le Suisse Linder (8) et le Français Louis Godart furent les héros des premiers Paris-Strasbourg. Les voici, cheminant côte à côte, tels que Joseph Zami put les admirer en 1929, ce qui décida de sa carrière.

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports. Reproduction même partielle strictement interdite.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris - 7^e
Tél. : LITRE 15-44

But CLUB

LE MIROIR
DES SPORTS

Directeur : Gaston BENAC
Rédact. en chef : Félix LEVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois 800 fr.
1 an 1.600 fr.
C. C. P. Paris 5.390.08

Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2^e
Téléph. : CENTRAL 87-20 (Poste 61)

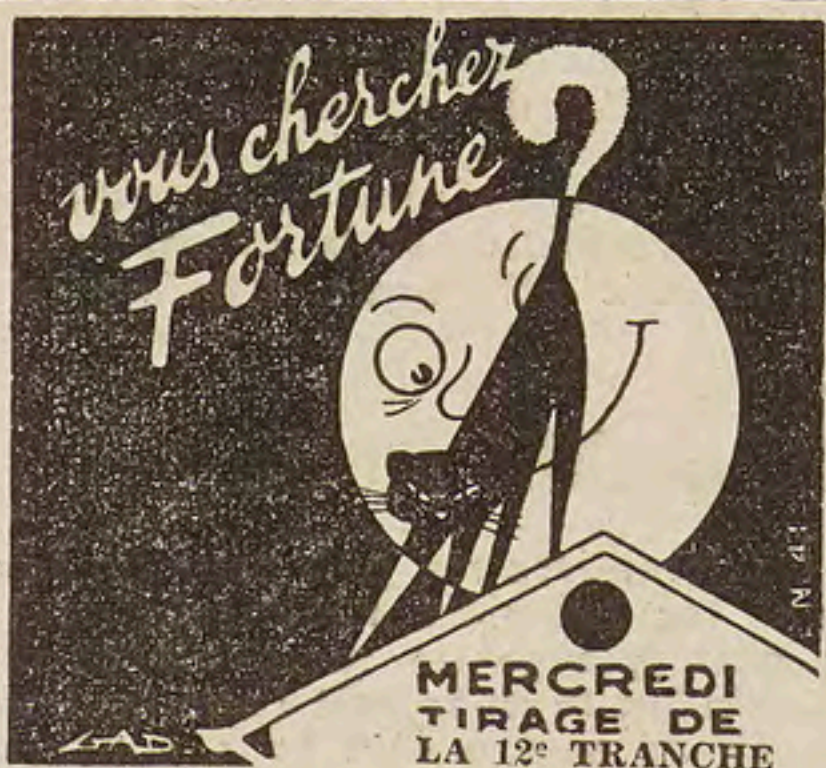
La vente des photos sportives

Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2.

TARIF DE VENTE
Photographie 13 x 18 120 fr.
Photographie 18 x 24 200 fr.
Photographie 30 x 40 300 fr.

FRAIS D'ENVOI
Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 13 x 18
40 fr. pour les 18 x 24
60 fr. pour les 30 x 40

MODE DE PAIEMENT. - Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT par MANDAT-LETTRE ou par MANDAT-CARTE.



LOTTERIE NATIONALE

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANABLES
et en 51 la foot 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

POINTES INÉBRANABLES
Fabrication **MERCIER**
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)



Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège social : 124, r. Réaumur, Paris (2^e).

Sté Nat. des Entreprises de Presse
Imprimerie CHATEAUDUN
59-61, r. La Fayette, Paris-9^e

Il n'y a qu'une seule formule viable et championnat des XV de la faillite et les TROIS DIVISIONS DE

AVEC les premiers jours de mars, les amateurs de rugby pouvaient se croire arrivés au meilleur de la saison. Ils étaient en droit de penser que, les conditions de temps et de terrain étant plus favorables, les équipes et les joueurs allaient donner, dans la joie de vivre, la pleine mesure de leur valeur.

Or il n'en est rien. Par l'effet d'une formule de compétition abracadabrante, ces dimanches propices sont ceux que l'on choisit pour fermer les portes des stades, condamner les clubs à l'inaction et renvoyer la majorité des joueurs à d'autres activités.

Voilà où nous en sommes : sur les soixante-quatre clubs de division fédérale, trente-deux étaient déjà mis hors d'état d'agir et d'organiser et seize autres sont venus (après les seizièmes de finale) les rejoindre dans leur oisiveté forcée.

Au nombre de ces chômeurs, on trouve des équipes en renom, telles que l'Aviron Bayonnais, Castres, Narbonne, Lyon O.U., tous anciens champions de France, et des clubs dont l'activité en de grands centres urbains ou industriels était à encourager comme Bordeaux, Nantes, Limoges, Brive, Le Creusot, et j'en passe.

La Division d'Excellence n'est pas plus favorisée ; sur les 96 clubs qu'elle comporte, 64 ont terminé leur carrière. Il est insensé qu'une formule aboutisse à un pareil dénouement !

Cinq matches par saison

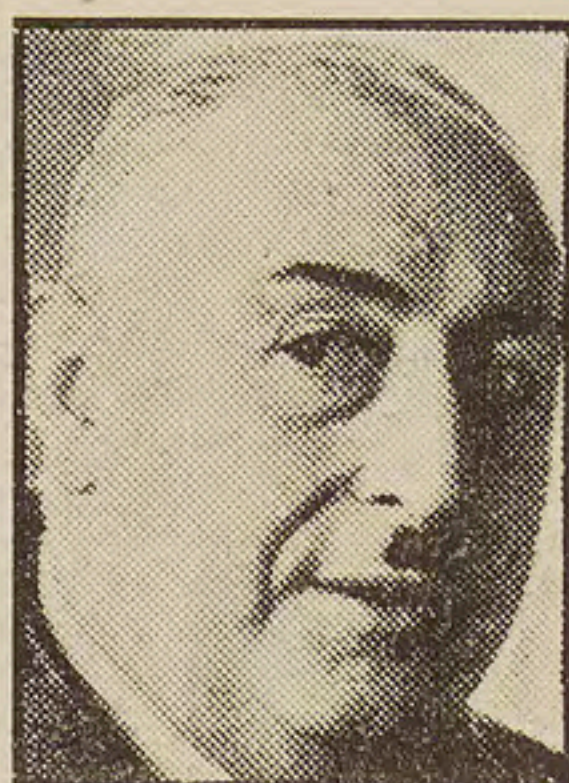
On n'a même pas la consolation de se dire que les premiers mois de la saison ont été satisfaisants, la formule des poules de six en vigueur étant incapable de les remplir. Un bref calcul démontre que ce mode de championnat accorde à un club, en tout et pour tout, cinq matches par saison sur son terrain ! On croit rêver, et pourtant il en est bien ainsi !

Qu'en pensent les membres honoraires que l'on est allé solliciter aux mois de septembre et d'octobre ? Quelle est l'opinion des supporters qui représentent une force dans un club ? Ils n'ont même pas eu, au cours de ces « cinq matches de la saison », la satisfaction de voir les grandes équipes françaises. Prenons l'exemple du Lyon O.U. qui défend le rugby dans une région où il est menacé et concurrencé. Pour lui, la saison est terminée : il a offert aux sportifs lyonnais les cinq matches joués contre Montélimar, Le Creusot, Bourg, Roanne et Vienne, rien de plus ! Quel que soit le mérite de ces cinq équipes, son public n'y aura vu qu'une réplique de tournoi régional. Il aurait aimé applaudir Lourdes, Perpignan, le Stade montois, Pau, le Racing, le Stade toulousain, Agen, l'U.S.

But CLUB

LE MIROIR
DES SPORTS

a posé
vingt
questions à



M. SERGEANT

nouveau Président
de la Fédération
Française d'Athlétisme
SUR SES PROJETS
D'AVENIR

DEPUIS quelques jours, l'athlétisme français a un nouveau président, M. Raymond Sergeant. Cette élection a été fort bien accueillie partout, car c'est celle d'un homme direct, lucide, réputé pour ses qualités d'administrateur. Cela n'implique pas, comme on le verra, que M. Sergeant prenne ses décisions seul. Il aime, au contraire, à interroger ses plus proches collaborateurs avant de s'engager. Mais, une fois qu'il a fixé son choix, il va jusqu'au bout, sans faiblir... Tel est l'homme d'action, sur lequel repose en partie l'avenir de notre athlétisme, et que « But et Club-Miroir des Sports » a interrogé pour ses lecteurs.

QUESTION. — Votre élection à la présidence de la F.F.A. vous a-t-elle surpris ?

REPONSE. — Je n'y étais absolument pas préparé. C'est avec stupéfaction que j'entendis mes collègues du Comité directeur proposer ma candidature. Il m'était impossible de refuser. Un quart d'heure plus tard j'étais président de la F.F.A.

Q. — Quel était votre pronostic pour ces élections arrivant à Paris ?

R. — René Pistieci.

Q. — Quelles ont été vos pensées lorsque votre candidature a été proposée ?

R. — Que ce moment arrivait un peu tard. Je vais avoir 56 ans bientôt, et à cet âge un homme commence à perdre de son dynamisme. J'aurais préféré prendre mes responsabilités il y a cinq ou six ans, à une époque où j'étais infatigable et désireux de me dépenser sans compter.

Q. — Votre domicile à Lille ne va-t-il pas constituer un obstacle à vos fonctions ?

R. — Je ne le crois pas. Je viendrais à Paris chaque lundi, pour y passer l'après-midi et assister le soir aux réunions du Comité directeur. Si la maison est bien organisée, cela devrait suffire.

Q. — Que voulez-vous dire par bonne organisation ?

Cognac, d'autres encore. Avec la formule en cause, c'est un plaisir qui ne doit lui être accordé que tous les cinq, dix ou quinze ans !

Formule tortueuse

On pourrait citer le cas de Perpignan, terre de prédilection du rugby, qui n'a à opposer à la concurrence envahissante du football que des matches de second ordre. Cette année, les Catalans ont eu le privilège de recevoir le Stade toulousain, cela ne leur était pas arrivé depuis plus de dix ans ! Faudra-t-il attendre 1964 pour qu'un match entre les deux glorieux anciens champions de France puisse être rejoué sous le ciel perpignanaise ? D'ici là...

Au risque de nous répéter, nous condamnerons, une fois de plus, le caractère tortueux du mode de qualification ; le système des quatre meilleurs quatrièmes a fait faillite ; en l'espèce, c'est accorder une prime aux poules les plus faibles en leur assurant l'avantage des trois points d'une victoire. Si au contraire, les six équipes sont fortes, aucune chance n'est accordée au quatrième.

La mésaventure de l'Aviron Bayonnais est caractéristique : il termine troisième de sa poule à égalité avec Périgueux, mais n'en est pas moins éliminé parce que, dans une autre poule, le S.C. Tulle a fait match nul... avec Mazamet !

Comme nous l'avons fait à l'issue du congrès de Marseille, de triste mémoire, comme nous nous y employons depuis le début de saison, nous dénonçons cette formule qui pêche par son absence de simplicité, son manque d'équilibre entre les poules, et qui, en stoppant la saison au début de mars, pour la majorité, constitue un attentat à la vie des équipes. Aujourd'hui, les présidents de clubs, mis brutalement en présence des réalités, peuvent mesurer l'étendue du mal. Pourquoi donc au congrès de Marseille restèrent-ils obstinément sourds et aveugles ?

Prisonnier du règlement

Est-il donc si difficile de mettre sur pied une formule assurant une longue carrière à tous les clubs ? Les responsables fédéraux sont-ils condamnés à échouer, là où ont réussi les autres sports d'équipe comme le football, le rugby à treize, le basket ? Hélas, ce championnat à poules multiples est une forteresse contre laquelle se brisent tous les efforts.

Avec le bon sens qu'on lui connaît, le président du Comité des Pyrénées, M. Delbert, a suggéré de réduire le nombre des clubs de division fédérale, et de le ramener de 64 à 48. Ce

R. — Je pense partager le travail d'une manière qui me semble raisonnable. Deux vice-présidents habitent la capitale. Je vais demander à l'un, René Pistieci, de superviser les questions techniques, qui entrent parfaitement dans ses cordes, et à l'autre, Pierre Tonelli, de se consacrer au côté administratif de la Fédération.

Q. — A ce propos, on a parlé de réformes administratives. Quelles sont au juste vos intentions ?

R. — Vous savez qu'un secrétaire administratif, M. Millet, a été nommé. Il entrera en fonction le 1^{er} avril. Cette mesure me semble insuffisante cependant. Au-dessus de M. Millet, je veux placer une sorte de directeur administratif, qui coiffiera la structure de la F.F.A. Avec l'appui de M. Seurin, secrétaire général, je devrais disposer ainsi de collaborateurs sur lesquels je puisse me reposer en toute confiance. L'essentiel est de bien répartir le travail, afin que chacun connaisse ses responsabilités exactes.

Q. — Dans quel état d'esprit avez-vous accepté les vôtres ?

R. — Je ne suis pas un dictateur. La devise de Joffre : « Ne rien faire, ne rien laisser faire, tout faire faire », a toujours dicté mes décisions. Elle m'a permis d'éviter l'échec jusqu'à présent. Mais cette fois, la mission

saine pour sauver le clubs du chômage 12 CLUBS

n'est là qu'une étape ; il faudra bien aboutir à un chiffre encore inférieur. Sur ce chapitre, le rugby français est prisonnier de son règlement : il est tenu, en commençant le championnat, d'indiquer le nombre de clubs qualifiés pour la saison suivante. Or la Fédération ne veut pas se résoudre à une attitude ferme ; elle louvoie, tergiverse, remet sa décision à une date ultérieure, comme si elle avait à tenir compte des intérêts particuliers de certains clubs.

Pour le moment, on peut espérer que le nombre des clubs de première division sera ramené à 48. C'est le moindre mal. D'aucuns recommandent alors de recourir à quatre poules de douze, ce que d'autres déclarent impossible. Pourtant cette formule n'exige que 22 dimanches plus deux autres pour les demi-finales et la finale. Or le challenge du Manoir (12 matches) et le championnat (15 matches) nécessitent au total 27 rencontres. Encore ne parlons-nous pas des deux dates que l'on peut récupérer avec les deux archaïques et conventionnelles matches de sélection.

Une division I de 12 clubs

Il faut préciser que la formule des 48 clubs n'est qu'un pis-aller ; elle encourage le championnat à se dérober à sa mission qui est de former une élite.

La solution idéale est celle d'un championnat sous la forme d'une poule unique de douze clubs. On devine l'intérêt renouvelé chaque dimanche d'une compétition de ce genre.

Derrière cette super-division de douze clubs, opéreraient deux autres divisions de douze clubs groupant les clubs classés treize à trente-six.

Appartenir à la première division ne serait pas une position acquise : les montées et descentes automatiques pour les deux premiers et les deux derniers de chaque groupe sanctionneraient les résultats de l'année et constitueraient une sorte de ventilation, d'un effet salutaire pour la qualité du jeu.

Cette solution ramène donc à trente-six le nombre des clubs de division fédérale. Des dispositions du même genre seraient prises dans le cadre régional pour les clubs suivants : une hiérarchie serait pareillement établie qui permettrait aux quatre premiers de remplacer automatiquement les quatre derniers de la division III.

La compétition serait évidemment équilibrée, sportive, intéressante ; le salut du rugby serait assuré. Est-ce impossible ? Tôt ou tard, il faudra y venir.

Marcel DE LABORDERIE.



Le Président René Crabos



L'abbé Pistré



M. Delbert (Pyrénées)

Le Miroir des lecteurs

D'UNE LECTRICE AUDOISE :

Pourquoi ne pas avoir mis Lucienne Schmitt à la « une » de votre numéro ? Vous aurez longuement l'occasion de parler de la Coupe de France de football, mais quand aurez-vous l'occasion de présenter une Française championne du monde ?

REPONSE. — Nous avons longuement expliqué dans notre dernier numéro les raisons qui nous avaient fait choisir une photo de Coupe plutôt que Lucienne Couttet-Schmitt. Nous vous serions obligés de vous y référer.

D'UN LECTEUR TOURANGEAU :

Je trouve que vous ne parlez pas assez du football amateur. La raison en tient peut-être aux déplacements, mais Orléans, Cholet, Tours, Montargis ne sont pas plus loin que Reims, Roubaix ou Rouen.

REPONSE. — Certes, mais il y a une hiérarchie en tout et nous ne pouvons « couvrir » tous les matches. Tous les photographes de Paris n'y suffiraient pas.

D'UN ACHARNE DU FOOTBALL, ADMIRATEUR DE ROGER MARCHE :

Je tiens tout particulièrement à vous féliciter pour vos numéros de fin d'année. Toutefois, je vous signale qu'à mon avis Antoine Bonifaci a porté plusieurs fois le maillot tricolore.

REPONSE. — Nous n'avons jamais prétendu que Bonifaci n'avait pas été sélectionné dans l'équipe de France. Il a porté douze fois le maillot tricolore et si l'on peut regretter une chose, c'est qu'il ne le porte plus, du fait de son exil en Italie.

D'UN LECTEUR ANGEVIN :

Je vous félicite sincèrement d'avoir fait un effort pour augmenter le nombre de pages de votre hebdomadaire. En revanche, je ne suis pas toujours d'accord sur l'illustration de la première page. Un champion du monde, Français, quelle que soit la spécialité, mérite la « une ». Ceci pour Lucienne Schmitt-Couttet et Duffrais, relégués dans les pages intérieures. Si vous teniez tant à donner la préférence à une photo de Coupe de France de football, la magnifique parade de Thuau sur le penalty de Strappe eût mieux valu que l'explication de Sésia et Méssa, plus ou moins régulière (piet levé de Sésia). De plus, la première page pour Thuau aurait justement récompensé ce portier de classe qui vient de réaliser un exploit peu banal en arrêtant six penalties sur huit.

REPONSE. — Prière de vous reporter à la réponse que nous avons faite à un groupe de lecteurs parisiens en ce qui concerne Lucienne Schmitt et fait choix de notre document pour la « une ». Quant à Thuau, auquel nous avons rendu hommage, nous n'avons pas de document de valeur.

DE MM. JEAN-MARIE ET JACQUES GEHIN, A SAINT-MAURICE-SUR-MOSELLE.

Nous vous remercions pour l'effort toujours croissant que vous faites pour satisfaire vos lecteurs, mais nous nous permettons de vous reprocher de n'avoir consacré qu'une petite photo au champion de France de fond Charles Binaux, qui a tout de même accompli une belle performance.

REPONSE. — Nous en doutons d'autant moins... que nous lui avons consacré une photo, ce qui est bien la meilleure façon de reconnaître ses mérites.

DE Mlle JACQUELINE TERY, A SAINT-BRIEUC :

Pourquoi une équipe comme Marseille n'a-t-elle pas plus de photos que Béziers ou Aix ? Son prestige, sa forme actuelle devraient la mettre au premier plan des clubs français. Certes, cette équipe connaît des défaillances, mais c'est tout de même une équipe de valeur. Et puis Marseille et sa Canebière, ce n'est pas la même chose que Sochaux ou Lens !

REPONSE. — Oh ! mademoiselle, voulez-vous bien ne pas dire de semblables choses ! Vous allez vous faire écharper par les Sochaliens et les Lensois ! Et vous êtes Briochine ! Il ne vous reste qu'à vous réfugier au plus profond du château d'If sous la protection du onze de Marseille... dont nous publions très souvent des photos, croyez-le.

D'UN LECTEUR PARMONTAIS D'AUTRES, FANCH BREIZ-IZEL :

Maintenant que « Le Miroir » est devenu plus copieux, ne pourriez-vous publier quelques dessins humoristiques ? Cela ne déparerait pas la dernière page de votre cahier typo, au contraire.

REPONSE. — Voyez ce que nous répondons à M. Hedley Mac Cay. Nous ne tenons pas à créer de nouvelles rubriques pour ne pas alourdir le journal et il est difficile d'avoir chaque semaine des dessins de valeur, condition essentielle de ce genre de chose qui ne souffre pas la médiocrité.

DE M. LOUIS IVALDI, RUE DU PETIT-PUTIS, A MARSEILLE.

Un seul reproche : la place insuffisante que vous accordez au rugby à XIII, alors que vous favorisez incontestablement le rugby à XV. Pour le reste, je n'ai que des compliments à vous adresser.

REPONSE. — Merci. Nous accordons au rugby à XIII la place relative qui lui revient par rapport au rugby à XV. C'est une question de proportion que nous devons respecter.

qui m'a été confiée s'avère très difficile. J'espère réussir, mais je n'en suis pas sûr. D'ailleurs, je ne veux pas brûler les étapes. Il faut que je parle à beaucoup de gens pour me faire une idée précise de la situation et des mesures qui semblent s'imposer.

Q. — Quels sont ces gens avec qui vous désirez vous entretenir ?

R. — Ceux qui m'ont précédé à la F.F.A., d'abord, et qui peuvent me donner d'utiles conseils. Les dirigeants des autres fédérations françaises, à qui je demanderai comment ils s'y prennent pour résoudre certains problèmes ; les services de la Direction des Sports, avec lesquels j'entends travailler en étroite collaboration et, enfin, les fédérations étrangères. L'organisation de la Ligue Royale Belge d'athlétisme, par exemple, a toujours fait mon admiration. Je vais lui demander certains renseignements et m'en inspirer.

Q. — Il existe à la F.F.A. un service directement en contact avec les athlètes de premier plan et les entraîneurs, c'est celui de l'Athlétisme national. Ne pensez-vous pas qu'il devrait être renforcé ?

R. — Nous avons déjà décidé de séparer la Commission technique (C.T.S.O.) de l'Athlétisme national, ce qui me paraissait indispensable. En ce qui concerne l'athlétisme national, j'envisage une action commune avec la Direction des Sports, sans l'aide de laquelle il nous est impossible matériellement d'entreprendre une action vraiment efficace.

Q. — Avez-vous l'intention de faire une conférence de presse ?

R. — Je ne l'envisage pas pour le moment. J'ignore encore trop de données du problème pour m'engager à fond avec un programme d'ensemble. Vous pouvez dire, cependant, que je désire avoir le plus de contacts possible avec les journalistes, dont je suis prêt à étudier toutes les suggestions. Voyez-vous, je n'ai aucune idée préconçue contre qui que ce soit et contre quoi que ce soit.

Q. — La F.F.A. répond toujours qu'elle n'a pas d'argent lorsqu'on lui reproche de ne pas voir assez grand. Ne croyez-vous pas que c'est une erreur d'attendre de connaître le montant des subventions accordées par le gouvernement pour établir un plan ? A notre avis l'inverse serait plus logique : c'est-à-dire établir un plan précis d'abord, et réclamer ensuite les moyens de l'appliquer ?

R. — Ce que vous dites m'intéresse énormément pour l'excellente raison que j'ai toujours partagé cette opinion. Il me semble, en effet, que nos arguments pour obtenir une aide financière plus importante se trouveraient considérablement renforcés si nous pouvions présenter en même temps un programme sérieux. Je suis convaincu que le ministre de l'Education nationale ferait le maximum pour nous permettre de l'appliquer.

Q. — Quel est selon vous le problème le plus urgent ?

R. — C'est celui des clubs. J'en sais quelque chose, puisque je suis président de la section d'athlétisme de

L'Iris-Club de Lambersart. Les clubs se débattent, pour une grande majorité, dans des conditions financières extrêmement difficiles. Nous devons leur donner les moyens de faire courir leurs athlètes. Rien de trop ne sera jamais fait dans ce sens.

Q. — Ne pensez-vous pas qu'il faudrait, pour voir plus clair, réorganiser les lignes du point de vue territorial ?

R. — Cela ne fait pas de doute. Je suis partisan que nous nous alignions sur les ligues académiques, ce qui faciliterait nos rapports avec l'O.S.S.U. et l'administration. L'athlétisme français, ne l'oublions pas, s'appuie pour une bonne part sur l'athlétisme scolaire et universitaire. Sans l'aide de l'O.S.S.U. et sans l'aide de la D.G.S., il ne pourrait rien espérer de grand.

Q. — Quelle est votre position au regard des fédérations dites d'application ?

R. — Je suis partisan d'une entente totale avec toutes. Nous devons chercher ensemble à éliminer tous les éléments de nature à envenimer nos relations. Il ne devrait y avoir qu'un seul langage, celui de l'athlétisme.

Q. — Vous avez, nous le savons, encouragé l'institution d'une catégorie minimes. Avez-vous l'intention d'entreprendre un vaste effort dans ce sens ?

R. — Il m'a toujours paru regrettable de voir les très jeunes sportifs s'enrôler dans les sports d'équipe, parce que l'athlétisme n'avait rien à leur proposer. Nous perdions ainsi un recrutement énorme. Certes, l'athlétisme pour minimes doit demeurer

dans des limites raisonnables. Il n'en demeure pas moins que c'est là un problème qui mérite d'être étudié le plus rapidement possible.

Q. — Quelle est votre position au sujet de l'athlétisme sur bois ?

R. — Je vous l'ai dit, je n'ai pas d'idées préconçues. Le problème de l'athlétisme hivernal ne me paraît pas présenter un caractère décisif. Mais il ne doit pas être négligé pour autant. Je prétends que si la course sur bois a réussi ailleurs, elle peut également réussir chez nous. Elle entre dans le cadre d'une politique générale, qui est de donner aux athlètes le plus d'occasions possible de courir.

Q. — Etes-vous partisan des réunions mixtes, même avec des sports professionnels ?

R. — Je suis partisan de la même réponse. Je suis partisan de tout ce que demandent les athlètes, c'est-à-dire à s'affronter souvent.

Q. — Le mot d'ordre sera donc de courir ?

R. — Exactement. L'athlétisme, c'est d'abord les clubs et les athlètes, du plus grand au plus modeste.

Q. — Au sujet des rencontres avec d'autres nations, quelles sont parmi ces dernières celles qui paraissent nous convenir le mieux ?

R. — Celles qui sont légèrement plus fortes que nous. C'est en luttant contre elles que nous remonterons lentement la pente.

Q. — Que souhaitez-vous le plus, pour commencer ?

R. — De gagner à Birmingham.

Les manifestations sportives de la semaine du 22 au 28 mars

Mercredi 24

FOOTBALL. — Au Parc des Princes : Metz-Sedan (Coupe de France).

Jeudi 25

FOOTBALL. — Toulouse-Le Havre, Toulon-Perpignan, Nice-Nîmes (matchs de championnat remis).
RUGBY XV. — Jean-Bouin : Paris-Armée française.

Vendredi 26

BOXE. — Au Palais des Sports : Humez-Panther, Ballarin-Delmine, etc.

Samedi 27

RUGBY XV. — A Cardiff : Galles-France.
CROSS-COUNTRY. — A Birmingham : Cross international.
FOOTBALL. — Saint-Ouen : C.A.P.-Sète (Coupe Drago). — A Lyon : Lyon-Rennes (Coupe Drago).

Dimanche 28

BASKET. — Au Palais des Sports : Finale du championnat de France Racing-Villeurbanne.
CYCLISME. — Critérium national de la route. — Réunion au Parc des Princes. — Bordeaux-

Saintes. — Gand-Wevelgem. — Paris-Ezy (amateurs). — Prix Campione (amateurs).

FOOTBALL. — Quarts de finale de la Coupe de France. A Colombes : Girondins-Nice. A Marseille : Troyes-Cannes. A Lyon : Rouen-Marseille. A Dijon : Besançon-Metz ou Sedan.

— Coupe Drago : Toulouse-Le Havre (à Carcassonne) ; Sochaux-Red Star ; Nancy-Racing ; Lille-Strasbourg ; Metz ou Sedan-Stade Français ; Reims-Toulon.

JUDO. — A Coubertin : Championnat de France.

PATINAGE. — A Victor-Hugo : Championnat de France senior.

MOTO-CROSS. — Epreuves à Beauvais et Ivry.

KAYAK. — A Joinville : épreuve de sélection.

RUGBY XV. — A Grenoble : France B-Allemagne.

RUGBY XIII. — Quarts de finale de la Coupe : Bordeaux-Lyon à Perpignan ; Marseille-Carcassonne à Cavaillon ; Avignon-Catalans à Albi ; Albi-Rodez à Rodez. Matchs de championnat en retard : Toulouse-Cavaillon (à Clermont-Ferrand) ; Lézignan-Villeneuve.

SKI. — En Italie : Epreuve des « 3 Tre ». — En Espagne : Epreuve internationale à Nuria.

L'Espagne a été éliminée de la 5^e Coupe du Monde par un gamin italien de 6 ans aux yeux bandés

L'EQUIPE d'Espagne, révélation de la Coupe du Monde 1950, dans laquelle elle se classa en quatrième position derrière la Suède, le Brésil et l'Uruguay, et qui comptait au nombre des favoris de la prochaine épreuve mondiale, ne participera pas au tournoi final en Suisse. Elle a été éliminée par le sort au profit d'un outsider de qualité, mais sur lequel on ne comptait pas : la Turquie.

Deux gamins italiens de moins de seize ans ont été les artisans de cette défaite qui a fait grand bruit dans les milieux du football.

Un petit télégraphiste

Le premier à porter un coup terrible aux Espagnols fut le petit télégraphiste de la poste centrale de Rome qui apporta, quelques minutes avant le coup d'envoi du troisième match décisif (les deux équipes ayant chacune une victoire étaient à égalité), un télégramme au sélectionneur espagnol Iribarren. Ce télégramme, émanant de la F.I.F.A., était ainsi libellé : « Interdiction faire jouer Kubala contre Turquie suite plainte Fédération hongroise. — F.I.F.A. »

Le message avait été, en effet, adressé aux dirigeants du onze de la péninsule à la suite, dit-on, d'une menace de forfait des Hongrois si Kubala, naturalisé par Franco et international espagnol, sans avoir reçu le visa de sortie de sa fédération, jouait contre les Turcs.

Les organisateurs de la 5^e

Coupe du Monde eurent-ils peur d'un abandon sensationnel ? Peut-être. En tout cas, ils opposèrent leur veto.

M. Iribarren ne voulut pas courir de risques inutiles et, en dépit de la fureur de Kubala, qui était déjà en maillot, décida sur-le-champ de le remplacer à l'inter par Pasiéguito. C'était déjà un rude handicap à surmonter.

Un bambin de six ans

Le second coup, décisif celui-là, fut décoché dans la salle de presse du stade par un « bambino » de six ans chargé, les yeux bandés, de tirer au sort le nom du qualifié à l'issue du match nul enregistré sur le terrain (2-2).

La main du petit garçon tenait un papier plié. Sur ce papier, il n'y avait écrit qu'un mot : Turquie...

L'élimination de l'Espagne était définitive, et c'était là une des premières grandes surprises du championnat du monde. Rien ne permettait de penser, en effet, au départ, que la Turquie se qualifierait aux dépens de son redoutable adversaire.

Le premier match, à Madrid (6 janvier), revint effectivement aux « grenat » par 4 buts à 1. Cette fois, déjà, le fameux Kubala était resté sur la touche, sur interdiction de la F.I.F.A.

Le match retour, à Istanbul, fut plus dur. Les Turcs, déchainés, se surpassèrent et

trionphèrent 1-0. Leurs dirigeants ayant accepté que le « banni » soit présent, Kubala participait à cette rencontre. Mais sa présence, on le voit, ne fut pas prépondérante.

Ainsi arriva la troisième manche de mercredi qui devait, en principe, être décisive. Il ne fallait pas de doute que les espagnols, ayant compris et jouant sur leur valeur, s'imposeraient.

Devant les 60.000 spectateurs du stade olympique de Rome, les Turcs, toujours aussi courageux, et parmi lesquels figurait l'ex-Nicolas Leffer, qui réussit un match excellent, se battirent comme des lions. L'Espagne marqua la première par Artech, mais Buhan remit les équipes à égalité. Les Orientaux prirent à leur tour l'avantage grâce à un tir de Suad. Mais à la 78^e minute, l'avant-centre Escudero égalisa encore : 2 buts partout.

Les carabiniers à la rescousse

Le goal turc ayant été brutalement touché par l'Espagnol Escudero, dut céder la garde des filets à Sukur. Le match tourna alors à la bagarre et les joueurs échangèrent des coups. La confusion était telle que l'arbitre italien, M. Bernardi, dut faire appel aux carabiniers pour rétablir l'ordre !

La prolongation ne donna rien. Ce fut alors le tirage au sort favorable aux Turcs ; le goal average (à l'avantage des Espagnols) n'étant pas reconnu — ce qui est une erreur — par le règlement.

La mise hors de combat de l'Espagne restera entachée d'un doute, trop d'événements extérieurs l'ayant « influencée ». Un match ne se gagne pas dans le fond d'un chapeau, même au pays du « borsalino ».

Guy CHAMPAGNE.



A nos lecteurs

Notre excellent collaborateur Max Favalelli, absent de Paris, n'a pu nous faire parvenir son mot croisé hebdomadaire. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs qui trouveront sa grille la semaine prochaine.

But CLUB vous présente les futurs représentants français de la Coupe du monde de football (16 juin - 4 juillet en Suisse)

6 Robert Jonquet : le maître d'œuvre

L'HOMME :

Robert Jonquet est né le 3 mai 1925 à Paris. C'est un garçon flegmatique, pour ne pas dire renfermé. Parle peu. Ecoute beaucoup. Il n'a pratiquement pas exercé d'autre métier que celui de footballeur professionnel, bien qu'il ait effectué une tentative peu encourageante comme garçon coiffeur dans la boutique de barbier que tenait son père. Marié, père d'un jeune

garçon de quatre ans. Mène une vie très rangée. Sobre, il suit un régime strict. Ses distractions préférées sont la lecture et principalement les romans policiers (d'action), et le cinéma. Aime aussi la chasse. Très droit, est unanimement apprécié de ses camarades d'équipe. Cheveux châtain. Teint mat. 1 m 74, 74 kilos. Est le « dauphin » de Marche pour le titre de capitaine du Stade de Reims.

LE JOUEUR :

Effectua ses débuts à Châteaufort-Malabry et au Sporting Voltaire. Ignoré par les clubs parisiens, il fut remarqué en 1942 par le Stade de Reims. Débute en première amateur de ce club pour s'imposer rapidement en professionnel au poste de demi-centre. Le meilleur Français à sa place. Eut pourtant des débuts très difficiles dans le onze tricolore, mais après avoir gagné définitivement sa cape d'international, devint vite l'indispensable pivot de l'équipe de France. Vingt-six fois sélectionné. Sera très probablement le demi-centre de notre formation nationale dans la Coupe du Monde, bien qu'une légère baisse de forme et deux performances moyennes l'aient obligé à céder la place à Gianessi lors du dernier match éliminatoire contre l'Irlande. A retrouvé la confiance du comité de sélection.

LE STYLE :

Robert Jonquet est footballeur doué, très sûr devant l'homme. Clairvoyant, joue avec beaucoup de facilité, voire de désinvolture. Par son calme, il donne de l'aplomb à la défense. A étonné les Anglais à Highbury (2-2) en muselant complètement l'avant-centre Millburn.

SES QUALITES :

Technique excellente et bonne frappe de balle. Très grande facilité d'évolution et de placement. Bon jugement. Puissance réelle dans le dégagement et l'opposition. Remarquable jeu de tête.

SES DEFAUTS :

Presque parfait quand il est en grande condition, on peut lui reprocher un certain penchant à la démonstration et à la facilité en forme moyenne, ce qui l'incite alors à ne pas « serrer » son jeu d'assez près. Ses dégagements, dans ce cas, manquent de précision.



Robert Jonquet, footballeur élégant, est aussi efficace. Le voici en action, au cours d'un dernier France-Belgique, devant Coppens.

7 J. Fontaine: la révélation spontanée

L'HOMME :

Just Fontaine est né le 18 août 1933, à Marrakech. C'est un jeune homme dynamique, gai, au tempérament trépidant. N'avait pas encore choisi sa voie d'une façon définitive et exerçait les fonctions de professeur d'éducation physique à Casablanca quand il fut contacté par les dirigeants de l'O.G.C. Nice, qui lui offrirent une licence professionnelle. Célibataire, mène la vie d'un sportif sérieux dans un petit studio loué à Nice. Ses distractions préférées sont la lecture (romans d'aventures) et le cinéma (films d'action). Cheveux bruns. Teint bronzé. 1 m 74, 72 kilos.

LE JOUEUR :

A débuté à Marrakech où, après avoir été un brillant junior, il fut un amateur coté. Remarqué rapidement comme l'un des meilleurs footballeurs d'Afrique du Nord, cet Européen attira ainsi l'attention d'un recruteur nicçois. Il n'était pas question qu'il débutât d'entrée dans le onze « pro » de l'O.G.C. N.C., mais cependant il eut sa chance dès les premières rencontres de mise en train. Toutefois, ces essais ne s'avérèrent pas concluants et il fut réintégré dans la formation réserve. Des performances transcendantes avec cette équipe séduisirent l'entraîneur Berry, qui le retint contre Bordeaux. Cette fois, le jeune Fontaine s'imposa indiscutablement et devint un équipier premier attiré. Il se mit en vedette comme avant-centre, puis à l'inter, où il marqua 17 buts. Ses exploits dépassèrent très rapidement l'orbite de son club et les sélectionneurs parlèrent de lui. Son ascension foudroyante fut officiellement consacrée par sa sélection dans l'équipe de « France des jeunes » contre le Luxembourg. Il marqua trois buts, s'affirmant l'un des meilleurs. Semble avoir, cependant, accusé une légère baisse de cadence, consécutive à la fatigue. S'il montre de nouveau la même verve, a des

chances certaines de figurer dans le onze tricolore.

LE STYLE :

N'est pas un scientifique, mais un « battant » sachant cependant utiliser la balle avec habileté. Très rapide dans ses actions, il joue « en mouvement ». Il sert ses partenaires, mais sait aussi prouver son efficacité.

SES QUALITES :

Vitesse, fougue et esprit de décision. Voit clair sur le ter-

rain et s'entend à trouver le partenaire démarqué. Bon shooteur, il ne perd jamais une occasion de tirer au but. Courageux, suit toutes les balles. Dribbleur moyen. Joue des deux pieds.

SES DEFAUTS :

Il possède les défauts de sa grande jeunesse : manque de discipline dans son action, excès de précipitation. Se dépense parfois inutilement.

Guy CHAMPAGNE.



Just Fontaine, qui dispute à vingt ans sa première saison dans un club professionnel, s'entraîne pour obtenir la consécration.

Christofle

Quel que soit le sport, Christofle a créé pour vous un choix de trophées de qualité.

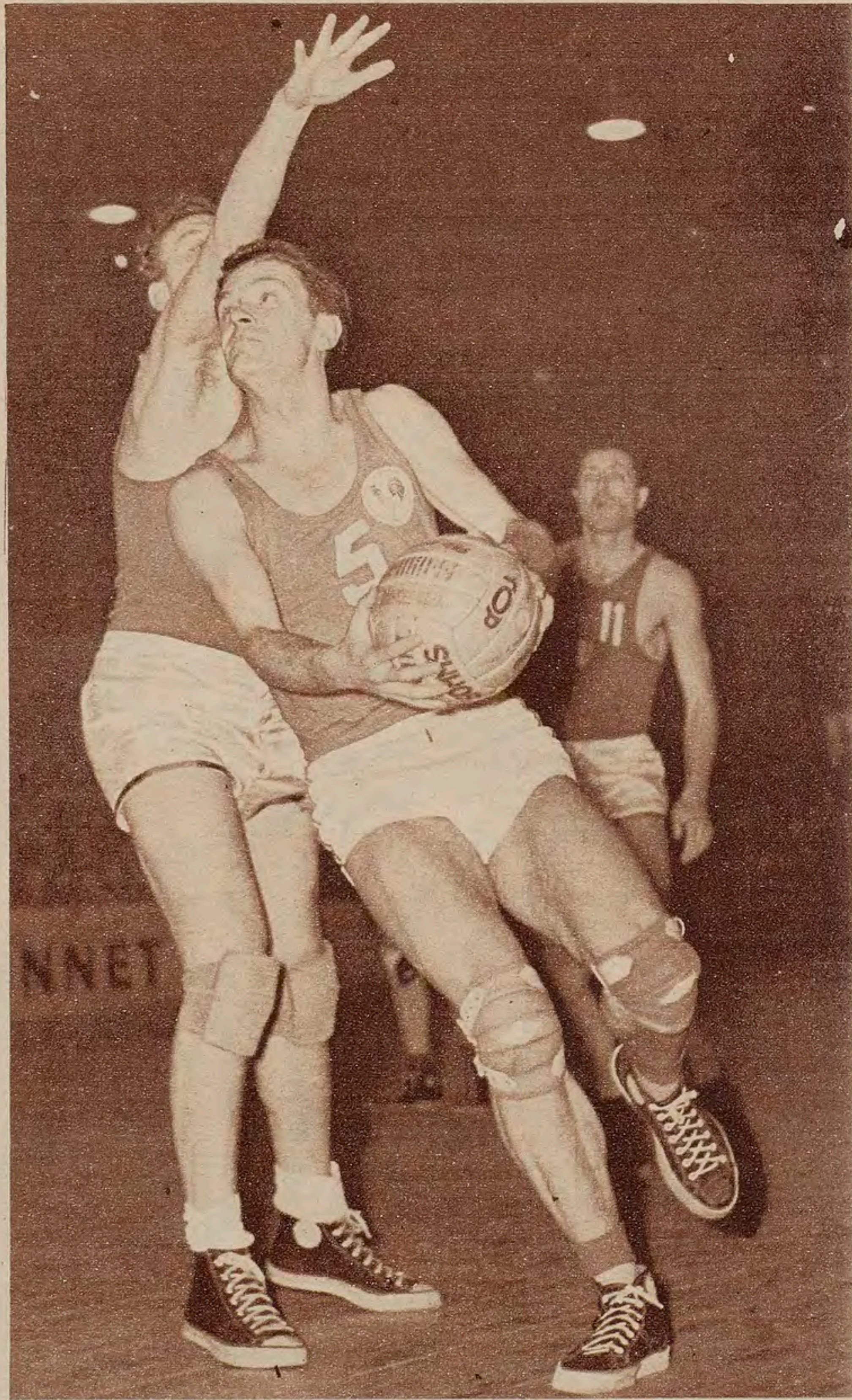
Une gamme de cadeaux sportifs a été étudiée pour chaque catégorie de compétition.

C'est assurer le succès d'une épreuve que de la doter de coupes et de cadeaux Christofle.

COUPE "DINARD"



Un au centre) va se précipiter sur la balle. En dépit de Macoratti, il s'en emparera. Pagani (12), R. Monclar des acteurs, on lit l'intense crispation due à l'effort. Les joueurs de l'équipe de France se sont rachetés.



Au cours de la première mi-temps, Monclar, malgré le marquage de Cerioni, tente sa chance. Au fond : Stefanini. Monclar peut succéder à A. Buffière.

JOUR LE VICE DE NOTRE BASKET : L'ARBITRAGE

ait de lumière du « Club France », Jacques Dessemme, lui, se multipliait. Tandem puciste, portait le coup de force comblait son

APUIS

ent (39-38), dis- (48-40), puis une Monclar, Antoine r les arbitres, re- sursauts des pha- tif — ô combien on et Sahy (puis y, Haudegand et it pensé un bon. ramois comme le it assis, respirait anche des cham- Trieste. Le coup etoire tricolore : la bouteille d'eau teur : ils avaient- cordé 92 lancers pt joueurs : Mon- France ; Cerioni, ur l'Italie. Il est nt donné rendez- Palais des Sports cre à tout prix. t parfois, et, si le dépens de la qua- doute sur l'issue

à Bruxelles et à é avec le succès, mais qui a per-

mis de déterminer la cause exacte des précédentes défaites. Il faut se rendre à l'évidence : **L'ARBITRAGE FRANÇAIS EST RESPONSABLE DES MAUVAIS RESULTATS OBTENUS PAR NOS INTERNATIONAUX.** Sifflés à tort et à travers pour des contacts virils, mais sans brutalité, nos joueurs hésitent chaque dimanche à se livrer entièrement, à se battre pour la possession de la balle, de peur d'être pénalisés. Conséquence : les sélectionnés prennent la mauvaise habitude de jouer en-deçà de leurs possibilités. Il leur faut une mi-temps pour se hisser au niveau de leurs adversaires en match international. Si la France désire reprendre sur le plan mondial une place qu'elle n'aurait jamais dû perdre, il est temps pour les dirigeants fédéraux de résoudre ce problème capital.

Indépendamment de cette constatation, ce match France-Italie n'a pas été inutile, puisqu'il a également permis :

1° de redorer le blason du team tricolore et de rendre confiance à nos internationaux ;

2° de retrouver, pour le plus grand bien du basket français, un Jacques Dessemme complètement transformé. Dessemme qui avait naguère l'équipe de France à sa dévotion, a été un parfait équipier contre les Italiens, un meneur de jeu, qui a cependant totalisé 26 points... Là encore, Busnel a remporté une nouvelle victoire en lui faisant crédit ;

3° d'envisager à regret, mais sans crainte, la succession d'André Buffière qui — il faut bien l'admettre — devra un jour songer à la retraite. Robert Monclar s'impose d'autorité à ce poste délicat. Ses qualités de capitaine sont incontestables ;

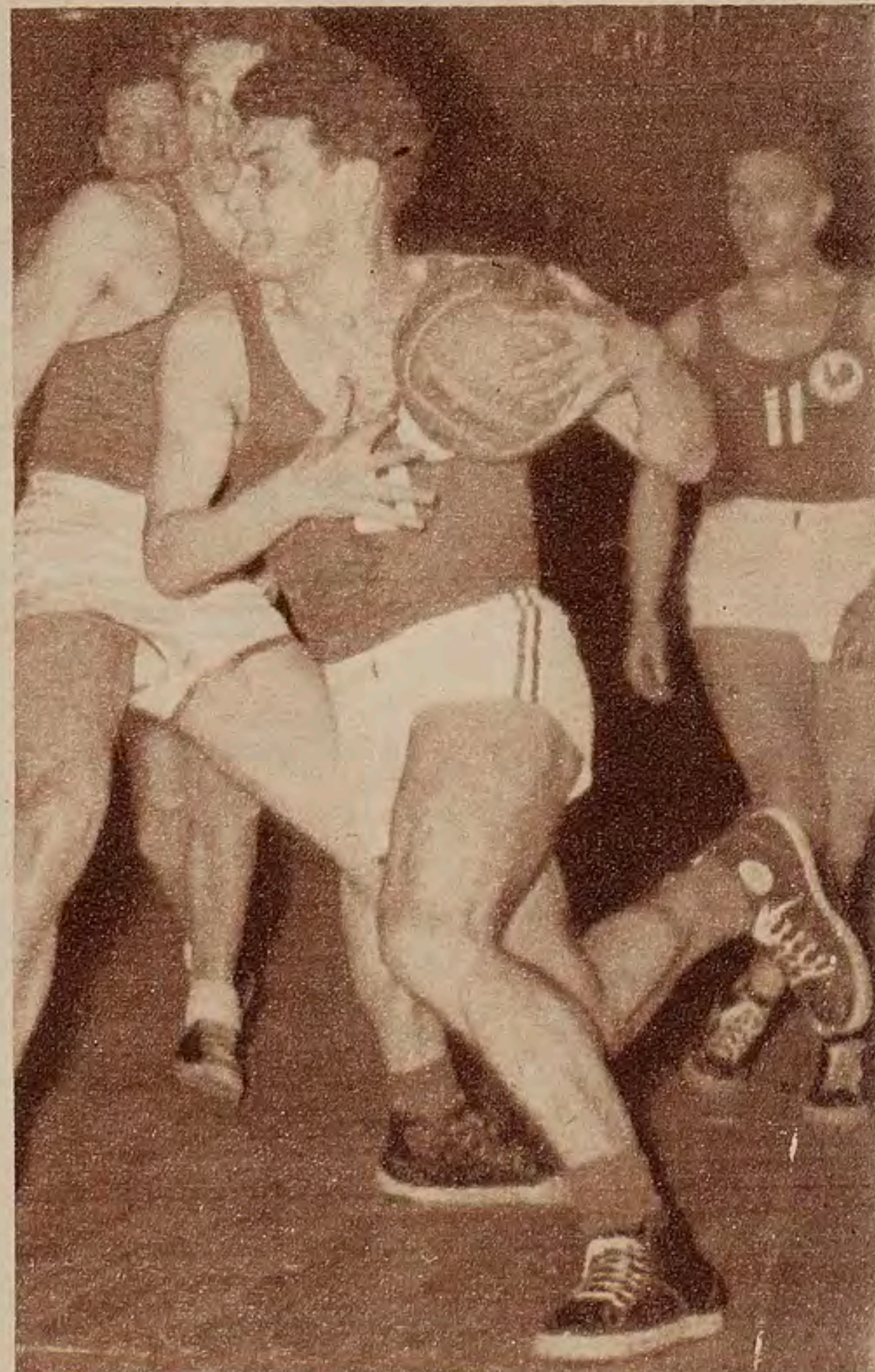
4° de confirmer la sélection de Roger Antoine pour les championnats du monde.

FRANCE : Antoine, Sturla, Monclar, Rey, Perniceni, Haudegand, Bertheux, Salignon, Dessemme, Buffière, Sahy et Bertorelle.

ITALIE : Romanutti, Cerioni, Bongiovanni, Margheritini, Rubini, Riminucci, Stefanini, Pagani, Macoratti, Forastieri, Negroni et Rochlitzer.



Buffière s'oppose au shot du gauche et en suspension de S. Stefanini. Ce tir est pratiquement imparable.



Devant Dessemme (11), le Puciste G. Bertheux borde son vis-a-vis Romeo Romanutti. Der. : Cerioni.



TROYES-PERPIGNAN (5-1). Le goal de Perpignan, Ferrière, malgré Cesari (9), degage au poing devant Pietrzyk. Troyes assura sa victoire après le repos. (Photo de notre envoyé spécial Robert Trécourt.)



GIRONDINS-LE HAVRE (1-4). Grumellon, replié, gêne Abdesslem pour permettre à Villenave de se saisir du ballon. A g. : A. Bihel. A dr. : Meynien. Le Havre dut son succès à ses rapides contre-attaques (Tél.)

LE HAVRE A TRIOMPHÉ DES GIRONDINS : 4-1

NOUVEAUX bouleversements dans le championnat de Division nationale avec la défaite de Bordeaux par Le Havre et les matches nuls Lille-Monaco et Reims-Strasbourg. Résultats d'autant plus surprenants que les trois leaders ont joué chez eux et qu'aucun incident n'est intervenu dans les débats pour influencer la décision.

Ces trois résultats se sont, en quelque sorte, neutralisés : les Girondins n'ont pas augmenté leur actif mais leurs suivants immédiats, Lille et Reims, n'en ont acquis qu'un seul. Et le seul fait à retenir, c'est que Bordeaux ne compte plus que trois points d'avance au lieu de quatre. Sa position reste donc assez solide pour s'attribuer le titre de champion de France actuellement détenu par Reims. Il ne faudrait cependant pas que les joueurs bordelais continuent à appliquer la méthode de jeu qu'ils semblent avoir adoptée depuis plusieurs semaines. Contre Sète, en Coupe et Marseille, en championnat, les Girondins ont peiné parce qu'ils se sont trouvés sans défense devant les réactions de leurs opposants. La contre-attaque met en péril les leaders du championnat dont on vante sans cesse l'autorité, la solidité, l'homogénéité et l'expérience. Il y a pourtant un moyen — au moins — de combattre la contre-attaque.

— Oui, mais, va-t-on répliquer, René Bihel jouait dans l'équipe du Havre !

D'accord, le brave Bihel fut un

joueur de grande qualité mais il serait téméraire d'affirmer qu'il a suffi de sa présence dans la ligne d'avants du onze qu'il entraîne pour que celle-ci trouve subitement une efficacité qui s'est traduite par quatre buts dans la cage du jeune et talentueux portier bordelais Bernard.

Par sa victoire, Le Havre s'échappe sensiblement du peloton des condamnés car Roubaix fut vaincu par Lens et le Stade Français n'a pu faire que match nul avec Sète. Avec deux points d'avance sur Roubaix et le Stade, Le Havre a rejoint Metz, défait par Nîmes. Il peut espérer se tirer d'affaire.

Lille, encore une fois n'a marqué aucun but. Cela devient angoissant pour ses dirigeants. Mais Reims semble être frappé du même mal, car le fait d'avoir battu à deux reprises la défense strasbourgeoise ne permet pas aux avants champenois de lever bien haut la tête et de susciter des bravos.

Sochaux s'est octroyé une victoire sur Nancy qui lui permet de respirer. En quelques semaines, les Doubiistes ont redressé une situation un moment alarmante. Plus méritoire encore est la tenue de l'équipe de Saint-Etienne qui a force de volonté se maintient dans le haut du tableau de classement. Dimanche encore, les Stéphanois ont réussi à faire match nul avec Toulouse, formation constellée d'étoiles de première grandeur.

Marseille avec deux points acquis aux dépens de Nice dépasse Metz et rejoint dans la zone de sécurité Lens, Nancy, Strasbourg et Nîmes.

Sète semble définitivement condamné et le sort de Roubaix et du Stade Français devient de plus en plus critique. Il faut envisager très sérieusement que Paris n'aura pas de club en Division nationale la saison prochaine. (Triste et incroyable !)

Lucien GAMBLIN.

DIVISION I

Le Havre b. *Girondins, 4-1.
*Reims et Strasbourg, 2-2.
*Lille et Monaco, 0-0.
Sochaux b. *Nancy, 3-2.
*Toulouse et St-Etienne, 1-1.
*Stade et Sète, 2-2.
Marseille b. *Nice, 4-2.
*Lens b. Roubaix, 4-1.

Le classement

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. GIROND.	41	28	19	3	6	64	37
2. Lille	38	28	13	12	3	38	20
Reims	38	28	15	8	5	55	30
4. Toulouse.	33	27	10	13	4	42	33
5. St-Etienne.	32	28	13	6	9	42	40
6. Nice	29	27	11	7	9	63	45
Nîmes.	29	27	13	3	11	43	36
Strasbourg.	29	28	12	5	11	47	47
9. Lens	28	28	11	6	11	47	46
10. Nancy	27	28	11	5	12	45	53
11. Sochaux	25	28	7	11	10	43	48
12. Monaco	24	28	8	8	12	34	39
Marseille	24	28	8	8	12	42	50
14. Le Havre	23	27	9	5	13	47	52
Metz	23	28	7	9	12	37	48
16. Stade	21	28	5	11	12	31	40
Roubaix	21	28	8	5	15	42	58
18. Sète	15	28	4	7	17	26	62

DIVISION II

*Lyon b. Béziers, 7-0.
Valenciennes b. *Rennes, 2-1.
*Troyes b. Perpignan, 5-1.
*Rouen b. Alès, 6-2.
*Grenoble b. Sedan, 2-0.
*Aix b. Racing, 2-1.
Angers b. Cannes, 1-0.
*Montpellier et Red Star, 0-0.
*C.A.P. et Nantes, 1-1.
Besançon b. *Toulon, 2-0.

Le classement

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. LYON	46	30	20	6	4	74	31
2. Troyes	45	30	20	5	5	82	23
3. Rouen	44	30	20	6	5	64	34
4. Racing	43	30	19	5	6	83	37
5. Rennes	36	30	16	4	10	69	43
Sedan	36	29	13	10	6	52	33
8. Red Star	36	30	16	4	10	57	47
9. Perpignan.	30	28	12	6	10	36	41
10. Aix	29	30	11	7	12	44	52
11. Nantes	28	30	11	6	13	57	50
12. Cannes	27	30	9	9	12	39	44
13. Alès	27	30	10	7	13	30	58
14. Angers	26	30	8	10	12	40	44
Besançon	26	30	8	10	12	40	51
15. Valenc.	25	30	11	3	16	41	53
16. Grenoble	23	29	8	7	14	40	59
17. C. A. Paris	17	29	6	5	18	41	72
Béziers	17	30	6	5	19	31	81
Montpellier	17	30	5	7	18	19	50
20. Toulon	16	29	6	4	19	27	65



SOYEZ FAIR-PLAY
ET GAGNEZ

LA COUPE

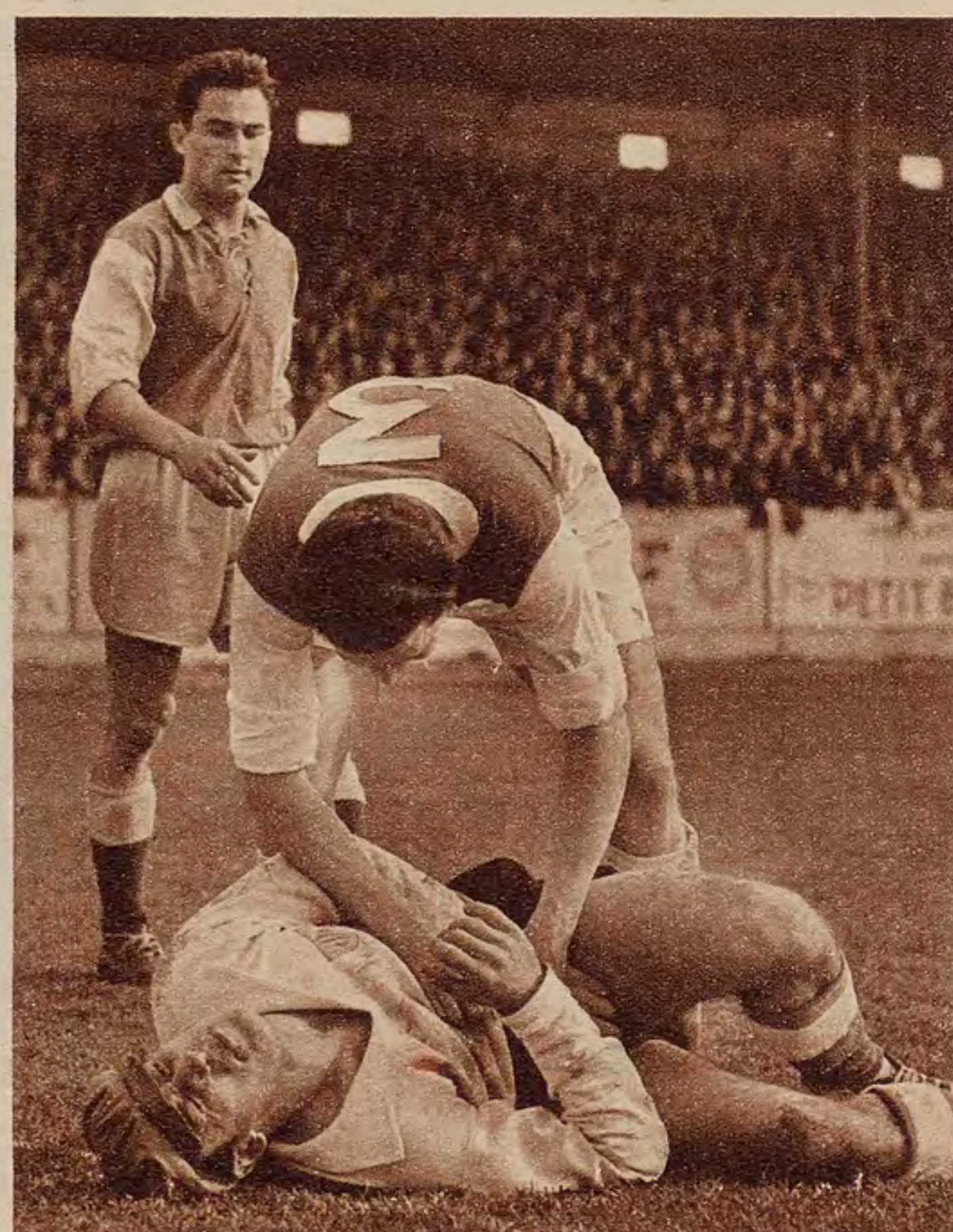
perrier

LILLE Joue
avec des chaussures





TROYES-PERPIGNAN (5-1). Le goal de Perpignan, Ferrière, tint longtemps tête aux attaquants de Troyes. Il stoppe un tir de Winckler. De g. à dr. : Thomas, Courtois, Ferrière, Césari, Fernandez, Loiseau, Petifils, Pierre Flamion et Winckler.



Le goal de Perpignan, touché par un attaquant troyen, est relevé par son camarade Thomas. A g. : Césari.



RENNES-VALENCIENNES (1-2). Le portier breton Pinat arrête une balle devant l'ailier de Valenciennes Westwood qui marqua le premier but. (Tél.)



MONTPELLIER-RED STAR (0-0). Le goal montpelliérain Cerrato, à terre, considère avec inquiétude l'ailier du Red Star Lehtovirta contrôler la balle. Les Parisiens furent stériles par maladresse. (Téléphoto)

LE RACING, BATTU A AIX SE RETROUVE A LA 4^e PLACE

LA trentième journée du championnat de seconde division a rétabli les quatre clubs de tête dans les positions qui étaient les leurs après la 28^e sortie officielle.

Lyon (1), Troyes (2) et Rouen (3) se sont imposés d'une manière indiscutable alors que le Racing, après avoir bénéficié de circonstances favorables (score ouvert par Curyl, hors jeu) encaissa deux buts à Aix et battu, se retrouve aujourd'hui en quatrième position. Il devra encore effectuer de difficiles déplacements à Valenciennes, Troyes, Sedan et Nantes et l'on peut craindre qu'il ne remonte pas cette saison en première division.

L'équipe d'Heisserer est toujours solide au commandement. Devant la lanterne rouge elle a affiché une supériorité constante.

Troyes se laissa d'abord surprendre par un tir de l'inter perpignanais Loubière. Ensuite, les hommes de Courtois réagirent et malgré une blessure de Flamion, obtinrent cinq buts.

Rouen, devant Alès qu'il recevait, prit l'avantage 2-0 se laissa remonter (2-2) et s'envola ensuite irrésistiblement vers la victoire (6-3).

Valenciennes continue à se montrer en forme. Il a acquis à Rennes un succès méritoire (2-1). Les Bretons toujours à égalité avec Sedan (battu à Grenoble) sont rejoints par le Red Star qui, maladroit à Montpellier, laissa échapper une victoire à sa portée.

Rennes, Sedan et le Red Star forment un second peloton qui se trouve à sept points du quatrième, et à dix du leader, Lyon.

Pierre LAGOUTTE.



NANCY-SOCHAUX (2-3). Le Sochalien J. Telléchéa, neutralise Tacorante pendant que Fragassi capte la balle. Au centre : Bruat et Marcel. Nancy égalisa deux fois, mais, en seconde mi-temps, dut s'incliner. (Tél.)



NICE-MARSEILLE (2-4). Le Phocéen Rossi dégage devant son adversaire direct Bélaïd qui étend la main pour se protéger. De g. à dr. : Scotti, Rossi, Bélaïd, Cuissard, Nocentini. Marseille menait déjà par 2-0 à la mi-temps.



REIMS-STRASBOURG (2-2). Le goal alsacien Kress s'est précipité au devant de Kopa qui a shooté. Au centre : Wendling. Strasbourg obtint le match nul dix minutes avant la fin, grâce à un penalty transformé par Kaelbel.



C.A.P.-NANTES (1-1). Le portier parisien Halotel a intercepté un centre destiné au Nantais Pierre Sinibaldi. A gauche : Perez.

LA PHOTOGRAPHIE DE LA SEMAINE



Nous avons longuement tourné en tous sens cette étonnante photographie, extraite du reportage de Daniel Guyot sur le match Miquet-Simunovitch avant de découvrir comment elle se présentait. Finalement, nous avons découvert que Miquet est en haut et Simunovitch en bas. La grimace du Yougoslave comme le rictus de Miquet témoignent de l'ardeur de la lutte.



TOULOUSE-SAINT-ETIENNE (1-1) Le gardien de but stephanois Abbes tente de stopper la balle devant l'ailier toulousain Bouchouk qu'on aperçoit entre les deux arrières Tyllinski et Fellahi (3). Toulouse, mené à la marque, égalisa. (Téléphoto.)



STADE FRANÇAIS-SETE (2-2). Protegé par Monberta, qui le masque, le goal setois Roussel est intervenu au poing. De g. à dr. : Griffith, Abderrazak, Roussel, Monberta, Bollini, Ranzoni, Sembinelli et Camouin. L'attaque trop légère du Stade ne put s'imposer.

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

Fracture de côtes

par le Docteur Philippe Encausse

S'il y a un accident banal en matière de sport, c'est bien la fracture des côtes. Tous les sportifs pratiquant la compétition, footballeurs, rugbymen, boxeurs entre autres, sont exposés aux chocs et éprouvent souvent à leurs dépens combien est pénible — particulièrement en été quand une large bande velpeau ceinture le torse du blessé — un accident de ce genre.

Vous savez que le thorax est formé latéralement par les côtes; en avant par un os impair : le sternum; en arrière par la colonne vertébrale. Les côtes sont au nombre de 12 de chaque côté; leur longueur va en augmentant de la première à la septième. En arrière, elles s'articulent avec les vertèbres dorsales; en avant (exception faite pour les onzième et douzième), elles sont reliées au sternum par un cartilage. Les sept premiers cartilages costaux s'articulent directement avec le sternum; les trois suivants sont soudés ensemble; enfin, les deux derniers sont « libres » à l'extrémité des 11^e et 12^e côtes que l'on désigne d'ailleurs sous le nom de « côtes flottantes ».

En règle générale, ce sont surtout les côtes moyennes qui se fracturent quand un traumatisme s'exerce, soit latéralement, soit dans le sens antéro-postérieur. Deux signes principaux à retenir :

A. — Une douleur AIGUE bien localisée, augmentée par le moindre effort, par la respiration, la toux, l'éternuement.

B. — De la GENE RESPIRATOIRE. A l'inspiration, pas de déformation, à moins d'enfoncement de plusieurs côtes; diminution de l'expansion thoracique du côté brisé. A la palpation, une douleur (dite « exquise » (!) en langage médical) à la pression sur le point atteint; de la douleur par pression à distance; de la crépitation. Tels sont les signes principaux à retenir.

Dans les cas simples — quand il n'y a pas de « complications » — la douleur cesse au bout de quelques jours; mais pour ce qui est de la consolidation, il faut envisager de 25 à 30 jours, ce qui ne laisse pas de mécontenter quelque peu les champions victimes d'une fracture de côte.

En ce qui concerne le traitement, sachez que, dans la majorité des cas, il suffit de calmer la douleur (morphine) et d'immobiliser le thorax grâce à une large bandage de corps en flanelle. Bien entendu, c'est au médecin et à lui seul que vous devez vous adresser. Méfiez-vous, là comme en d'autres circonstances, des « rebouteux ».



SEDAN-METZ (1-1, après prol.), jeudi à Marseille, en huitième de la Coupe de France. Le Messin Remetter, meilleur homme de son équipe, bloque un tir de l'avant centre Cuenca.



L'équipe de Sedan eut plusieurs occasions magnifiques de marquer dès le début du match, mais eut à compter avec Remetter, transcendant. Le Messin stoppe un tir de Breny.

REMETTER (METZ) A TENU TÊTE AUX AVANTS DE SEDAN ENTREPRENANTS

MARSEILLE. — Les équipes de Sedan et de Metz n'ont pas réussi à se départager, jeudi. Après deux heures de jeu, le score était nul (1-1). Les deux adversaires, qui avaient déjà fait match nul, une première fois (0-0), à Longwy, devront donc se retrouver face à face, pour les huitièmes de finale de la Coupe de France.

La rencontre de Marseille fut identique à celle de Longwy, sur le plan de l'apprêt, et les Ardennais ont démontré une fois encore leur extraordinaire dynamisme et leur valeur.

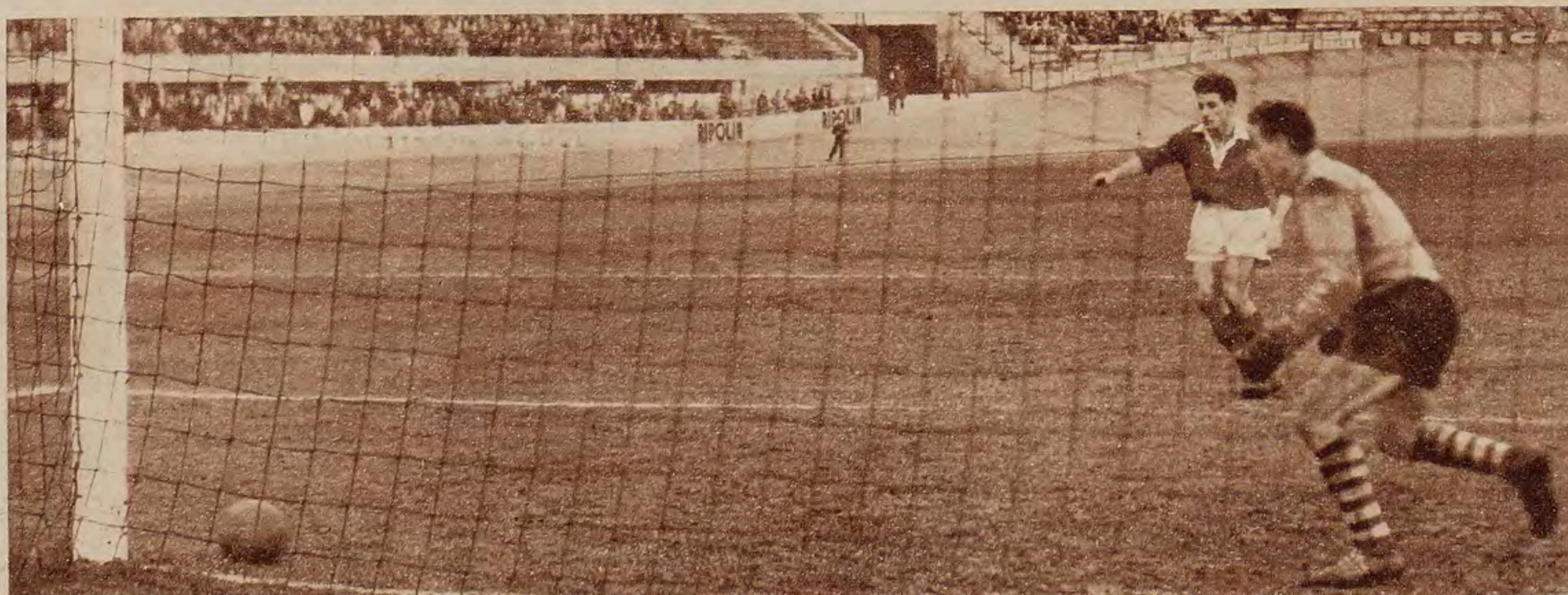
Il parut, pourtant, à la 110^e minute, que le onze de Rummelhardt avait partie gagnée. Le demi-centre sedanais Eloy, sur sa ligne de but, avait concédé un corner sur un tir de Burda qui avait été dévié. Le coup de pied de coin, shooté par Wadoux, donna à l'inter droit Imbernon l'occasion de réussir un but acrobatique. Imbernon, tournant le dos à la cage, reprit la balle en « ciseaux » et l'expédia de plein fouet dans les filets de Rozak !

Les Lorrains menaient 1-0 à dix minutes de la fin, et pourtant ils avaient été dominés constamment par les Sedanais très rapides et en excellente forme. Remetter n'avait dû qu'à son brio de ne pas s'incliner déjà, à plusieurs reprises, sur des tirs de Breny, Fulgenzy et Cuenca, et des actions de Fulgenzy et Breny !

Sedan, cependant, ne se découragea pas et, à la 114^e minute, Célestin Oliver fonça à l'aile gauche et centra. Le ballon passait devant la cage de Remetter et, dans la mêlée, le demi-droit Pascal le frappait : Remetter était battu et les deux onze de nouveau à égalité !

Cette rencontre mit en vedette, évidemment, les défenseurs lorrains Remetter et Dosdat et les avants sedanais Fulgenzy, Breny, Copiaux et Célestin Oliver.

Sedan a démontré qu'il était digne de la victoire.



Le but égalisateur de Sedan ! 114^e minute : le F.C. Metz mene par un but à zéro. Sur un centre de Célestin Oliver, le demi Pascal (invisible), monté à l'attaque, a repris le ballon et l'a envoyé dans les filets. Remetter, masqué, s'incline !

7 JOURS DE SPORT

Du 15 au 21 mars 1954

AUTOMOBILE (21) Le 7^e Rallye Lyon - Charbonnières a été remporté par Laroche-Radix sur Osca, devant Gacon-Arcan, sur Porsche.

BASKET-BALL (18) Surprise à Moscou : pour la troisième fois en dix ans, l'U.R.S.S. a été battue ; cette fois, par la Bulgarie (57-55) et malgré la présence du géant Astaev (2 m. 31) dans ses rangs. La Bulgarie rencontrant la France, le 29 avril à Sofia, ne sera pas un adversaire de tout repos. L'U.R.S.S. a d'ailleurs pris sa revanche par 75 à 66.

BOXE (15) Deux boxeurs français ont été sélectionnés pour disputer les Golden Gloves qui opposeront, le 19 mai, à Chicago, les meilleurs représentants amateurs d'Europe et d'Amérique. Ce sont le poids coq Antoine Martin et le poids plume Jo Ventaja, champion de France et ancien champion d'Europe.

● (16) Au Central Sporting Club, le poids moyen Lalaounis a battu Gade par jet de l'éponge à la 7^e reprise. Le Palois Lalaounis, en grand danger dans la 6^e reprise, réussit dans la 7^e un court crochet droit en contre qui mit fin au combat à son profit.

● (17) Au cours de sa réunion, la Commission des défis et classements de la F.F.B. a homologué les décisions suivantes : Robert Cohen renonce au titre de champion de France poids coq. Une compétition sera ouverte pour désigner son successeur. Jacques Dumesnil est désigné comme challenger officiel du champion de France poids plume, Mohamed Chickhaoui. Dans l'impossibilité de défendre son titre de champion de France poids légers, Jacques Herbillon sera déchu le 25 mars au soir. Bachir Cheraka et Robert Guivarch disputeront, en 12 reprises, un match de barrage qui donnera au vainqueur le titre de challenger officiel du champion de France poids mi-moyens Idrissa Dione. Serge Barthélémy est désigné comme challenger officiel du champion de France poids mi-lourds Charles Colin.

● (17) Dans la salle du Centre Administratif d'Asnières, le mi-moyen local Jacques Prigent a battu Gilbert Ussin aux points.

● (18) Salle Wagram : Poncy a battu Collin par jet d'éponge à la 3^e reprise; Chérif Hamia a battu Ciolfi par jet d'éponge à la 7^e reprise; Mohamed Omari a battu Legendre aux points en huit reprises. Ces trois combats de la catégorie poids plume. Les mi-moyens Weissmann et René Lacaze ont fait match nul, en huit reprises également. Chérif Hamia a produit une profonde impression par l'élégance et l'efficacité de son style.

● (18) A Nevers, le champion de France des mi-moyens a battu Ruellet aux points.

● (20) A Caen, Marcel Assire a battu Romano par abandon au 7^e round, après l'avoir dominé de loin.

● (20) Au Madison Square Garden de New-York, Joey Giardello a envoyé trois fois au tapis Willie Troy, battu par K.O. technique au 7^e round.

CATCH (15) Palais des Sports : En marge du combat Miquet-Simunovitch, Bolo Hayakawa malmène l'arbitre et l'Arabe Arabed Said en 15' 50". Le Canadien Zorro fait souffrir le Prussien Hermann Reiss grâce à une judicieuse utilisation des cordes du ring et reçoit la décision aux points, en 30'.

CYCLISME (18) Les Hollandais Schulte-Peters gagnent les Six-Jours de Berlin avec 338 points et un tour d'avance sur les Français Godeau-Senffleben (398 points). Les Suisses Roth-Bucher (302 points) sont troisièmes ; quatrième à deux tours, l'Allemand Ziege associé à l'Italien Terruzzi (487 points).

● (19) Départ des Six-Jours de Munich, auxquels participent les Français Reynès et Jean Le Nizerhy.

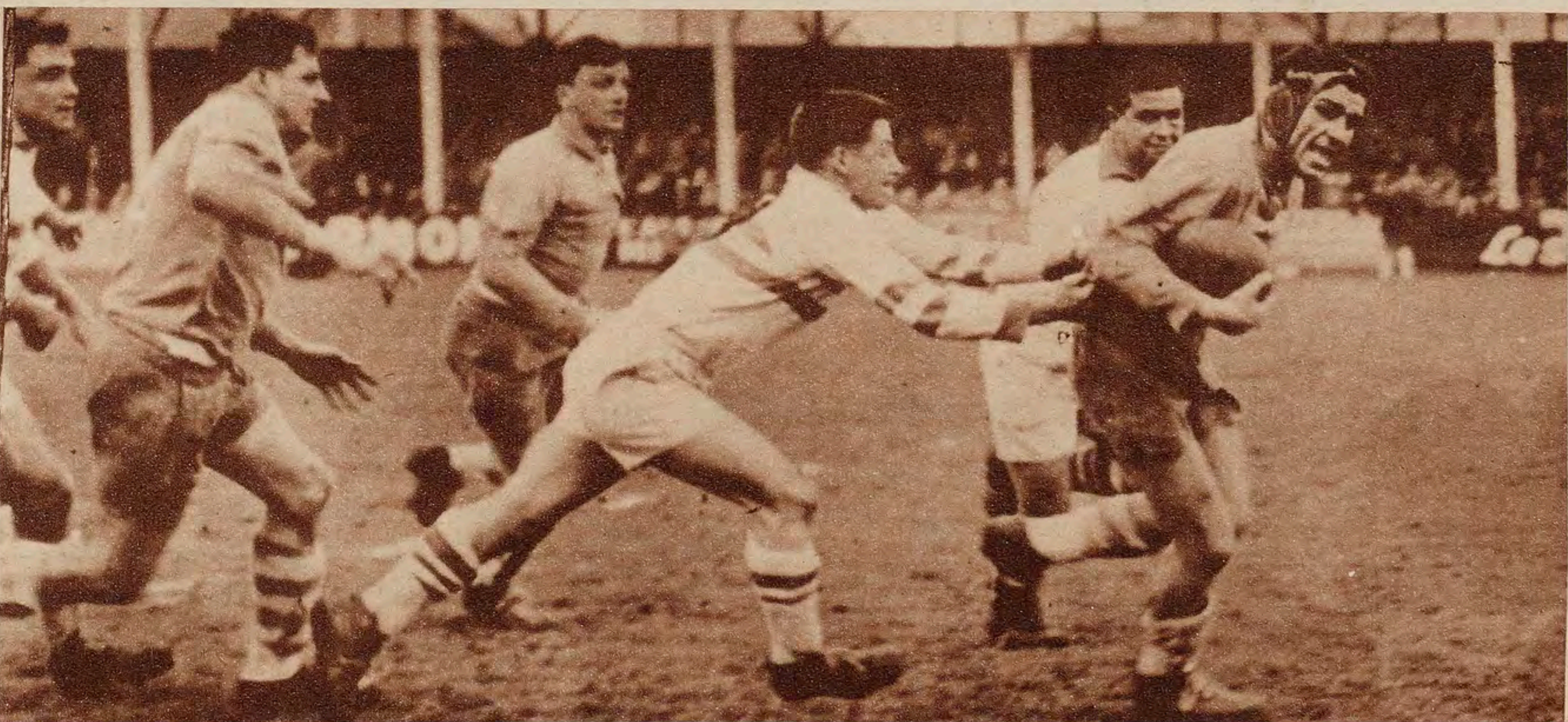
● (21) Louis Bobet a remporté le Critérium du Printemps (60 tours d'un circuit de 800 m.), à Toulon, devant Hasenforder et Anquetil.

● (21) Bauvin a remporté le Grand Prix de Cannes (les 200 km. en 5 h. 37' 20"), devant Leullier, Close et l'Espagnol Bahomontès.

RUGBY A XV (20) Sur le terrain de Murrayfield, l'équipe d'Angleterre a infligé à celle d'Ecosse sa quinzième défaite consécutive dans le Tournoi des Cinq-Nations, par 13 points (3 essais dont 2 transformés) à 3 (1 essai). L'Angleterre se détache par la même occasion au classement du Tournoi, mais avec trois rencontres jouées contre deux à la France, qui doit encore affronter Galles, le 27 mars, à Cardiff, et recevoir l'Angleterre, le 10 avril, à Colombes. Cette rencontre décidera, selon toutes probabilités, de la première place du Tournoi.



A.S. BITERROISE-U.S. DACQUOISE (11-6), à Toulouse. Alors qu'à dix minutes de la fin les Dacquois menaient encore par 6 à 5, deux essais consécutifs ont permis aux Languedociens de se qualifier. Le ballon est sorti pour Béziers : Castera, pressé par Berlihe, va dégager. (Tél.)



C.S. VIENNE-T.O.E.C. (12-3), à Clermont-Ferrand. Le métier de la ligne d'avants de Vienne, bien emmenée par Baulon, a permis aux équipiers de Brun d'enlever la décision. Les Toulousains sauvèrent l'honneur par un essai de Duplan. Un départ de Bautiste qui est enrayé. (Téléphoto.)



SECTION PALOISE-RACING CLUB DE FRANCE (8-3), à Angoulême. Les Parisiens ont laissé passer leur chance en première mi-temps. Le ballon est sorti pour les Palois. Théo Casenave dégage en touche. De g. à dr. : Casenave, J. Bourdeu, Dufau, Ithuritz et Moncla. (Téléphoto.)

MAZAMET, LE P.U.C. ET AUCH, PREMIERS DE LEURS POULES, ÉLIMINÉS EN SEIZIÈMES DE FINALE !

SI nous avions besoin d'étayer par des preuves et par des exemples toutes nos récriminations relatives à la formule du championnat de France, et que nous publions, par ailleurs, dans ce même numéro, les résultats incohérents des seizièmes de finale, joués hier, nous les apporterions.

Ainsi trois équipes classées premières de leur poule de six, et qui, devaient l'honneur et l'avantage de ce classement à leurs performances depuis le début de la saison, ont été battues par des formations, en réalité repêchées, qu'on désignait sous le nom « de meilleur quatrième ».

Ainsi le P.U.C., qui dans son groupe avait plané au-dessus de tous ses rivaux, a été distancé par le quinze d'Angoulême. Les étudiants semblaient promis à une longue et brillante carrière, mais sur le terrain de Limoges, leur équipe, privée, il est vrai, de son demi d'ouverture international André Haget, ne put tenir en seconde mi-temps l'allure imposée par les avants charentais. Au drop-goal de Gaillard réussit à la 19^e minute, le S.C. Angoulême répliqua dix minutes après par un essai de Barsacq, le centre, promu ailier en la circonstance, et vingt minutes avant la fin par un second essai, celui de la victoire, de l'autre ailier Cazaux.

Pareillement, Mazamet, qui s'était révélé le leader de la poule H et le F.C. Auch qui avait été classé premier de la poule D, sont respectivement éliminés par le F.C. Grenoble et par l'A.S. Montferrandaise. Pune et l'autre quatrièmes de leurs groupes. En fait, le résultat Montferrand-Auch (8-3) ne constitue pas une surprise, car les deux équipes avaient démontré dans les matches antérieurs qu'elles se valaient mais, pour les Mazamétains, le résultat est dur et sévère. Il est vrai qu'ils subissaient le handicap du déplacement à Vienne qui explique en partie leur défaite, subie de justesse, il est vrai (14-12).

Il est assez curieux de remarquer que deux autres « premiers » ont failli connaître le même sort : Cognac et Romans. Ce n'est qu'au prix de prolongations qu'ils purent prendre un tout petit avantage, 6-3 sur Albi, modestement venu des poules de huit, et 8-3 sur un « meilleur quatrième », Bergerac.

Au total, sur les huit premiers des poules de six, trois sont éliminés : P.U.C., Mazamet et Auch ; deux ne se sauvent qu'à la faveur de prolongations : Cognac et Romans. Les trois qui s'en tirent sans dommage sont les grands seigneurs : Lourdes, Vienne et Perpignan, qui avaient affaire à des clubs qualifiés par les poules de huit, Bagnères, T.O.E.C. et Niort.

LE TERRAIN DE BEZIERS FAVORABLE A BOURG

En poursuivant l'examen des résultats de cette journée des seizièmes de finale, on enregistre encore la défaite d'équipes classées deuxième des poules de six par des troisièmes. C'est ainsi que, sur le terrain de Béziers, le Stadoceste Tarbais, qui jouait dans une ambiance familière et qui paraissait favori, a été distancé par l'U.S. Bourg, 10-6. Les Pomathios, Terreau, Trincea ont ainsi ruiné les légitimes espoirs des Tarbais.

De même, le R.C. Toulon a été bouté hors par le Stade Toulousain. Pourtant, les Toulonnais classés deuxième de leur poule, derrière les invincibles Lourdaux

et devant des clubs comme Dax et Vichy, se flattaient au surplus d'être finalistes du challenge Du Manoir, après avoir éliminé l'U.S.A. Perpignan. Ils ne s'en sont pas moins inclinés par la large différence de 14-0.

Il est d'autres résultats à souligner. En premier lieu celui de Brive, où le Stade montois, brillant finaliste de la saison passée, demi-finaliste cette présente année du Challenge Du Manoir, est éliminé par l'A.S. Roanne. Que ce résultat, 8-6, ait été obtenu après des prolongations, n'enlève rien à son étrangeté. Pour le Stade montois, dont on connaît la grande activité, la saison est ainsi prématurément achevée. Elle l'est également pour les clubs parisiens car non seulement le P.U.C. a été vaincu comme nous le disons plus haut mais encore le Racing subit, sur le terrain d'Angoulême, la même infortune en face de la Section Paloise.

DES OCCASIONS PERDUES PAR LE RACING

Le Racing peut déplorer d'avoir raté des occasions en première mi-temps quand Desclaux, après une percée, donna un essai tout fait à son avant Defrance et quand ce même Desclaux fut plaqué sur un poteau de touche de but. Les Palois, pour leur part, furent plus heureux ou plus réalistes. Une première fois, Larrouyet servi par Roger Bourden, allait marquer l'essai ; une seconde fois, l'ailier Lambert interceptait une passe de Vannier à Desclaux pour donner l'avantage à son quinze, 8-0, vingt-cinq minutes avant la fin. Un but de Vannier et les exploits de Dufau ne purent suffire pour redresser la situation.

Pour en terminer avec l'examen des résultats, on remarquera la brillante victoire de Biarritz sur Lavelanet ; celle assez facile du S.U. Agenais sur Tulle ; celle malaisée de Béziers sur les jeunes Dacquois et, enfin, le succès de Carmaux sur Périgueux. Les champions de France 1951 seront à surveiller.

Et maintenant, attendons la suite du championnat qui va observer une pause de... six semaines. Ce n'est que le 2 mai qu'il se poursuivra avec les huitièmes de finale.

Marcel de LABORDERIE.

Les résultats

F.C. Lourdes b. Stade Bagnérais, 27-0 ; A.S. Roanne b. Stade montois, 8-6 ; U.S. Carmaux b. C.A. Périgueux, 8-0 ; A.S. Montferrand b. F.C. Auch, 8-3 ; S.C. Angoulême b. P.U.C., 6-3 ; A.S. Béziers b. U.S. Dacquoise, 11-6 ; Biarritz Ol. b. Stade Lavelanet, 15-0 ; U.S. Cognac b. S.C. Albi, 6-3 (apr. pr.) ; U.S.A. Perpignan b. Stade Niortais, 18-0 ; Stade Toulousain b. R.C. Toulon, 14-0 ; U.S. Bourg b. Stadoceste Tarbais, 10-6 ; U.S. Romans b. U.S. Bergerac, 8-3 (apr. pr.) ; F.C. Grenoble b. S.C. Mazamet, 14-12 ; S.U. Agen b. S.C. Tulle, 11-0 ; Section Paloise b. R.C. France, 8-3 ; C.S. Vienne b. T.O.E.C., 12-3.

Les huitièmes de finale du 2 mai

F.C. Lourdes - A.S. Roanne ; U.S. Carmaux - A.S. Montferrandaise ; S.C. Angoulême - A.S. Béziers ; Biarritz Olympique - U.S. Cognac ; U.S.A. Perpignan - Stade Toulousain ; U.S. Bourg - U.S. Romans ; F.C. Grenoble - S.U. Agen ; Section Paloise - C.S. Vienne.



U.S. COGNAC-S.C. ALBI (6-3), à Bordeaux. Le XV d'Albi obligea les Charentais à jouer les prolongations. La mêlée a été favorable à Cognac. Dumont attaque du côté « fermé » sous les yeux de Bénéès. (Téléphoto.)



U.S. CARMAUX-C.A. PERIGUEUX (8-0), à Auch. Les anciens champions de France se sont qualifiés facilement. Une touche courte à leur avantage. Pavan s'est assuré le contrôle du ballon, soutenu par Aué. (Tél.)



U.S. ROMANS-U.S. BERGERAC (8-3), à Roanne. L'équipe de Soro a dû jouer les prolongations pour se qualifier. Le ballon est sorti pour Romans et Riondet ouvre sur ses trois-quarts. De face : Rives. (Tél.)

EXCLUSIF

Robert Cohen raconte sa vie



Reconnaissez-vous R. Cohen à 13 ans ?

SUR 57 combats disputés en quatre ans comme amateur, de 1948 à 1951, je n'ai subi que quatre défaites... dont je ne rougis certes pas, puisqu'elles me furent infligées par Calai et Jo Ventaja (finale du championnat d'Afrique du Nord en 1948 et 1949), Jacques Dumesnil et Pérez (finale du championnat de France en 1950 et 1951). Une seule défaite par année de compétition, convenez que c'est une moyenne honorable !

Un pugiliste, amateur ou professionnel, déclaré battu aux points, proteste généralement qu'il a été... « volé ». Au risque de paraître aussi mauvais joueur... je ne manquerai pas à cette règle !

Calai a reçu la décision à Tunis... Or il était Tunisien. Quand on proclama le résultat de mon combat contre Jo Ventaja, à Casablanca, une véritable émeute avec vols planés de chaises et de projectiles divers sur le ring — éclata dans la salle. Pourtant Jo Ventaja est Casablancais. Ici et là, coïncidences troublantes, ne trouvez-vous pas ?

Enfin, même avec un recul de trois ans, je garde la ferme conviction de ne pas avoir été dominé par Dumesnil, à Limoges, dans la finale du championnat de France 1950. J'avais éliminé, en demi-finale, le Lyonnais Béolet, l'un des favoris à Lyon, en produisant une impression très favorable à M. Grémaux, président de la F.F.B., qui me voyait boxer pour la première fois.

Dans la finale... Vous connaissez Jacques Dumesnil, ses mimiques et ses grimaces désinvoltes, pour ne pas dire insolentes. L'obscur petit boxeur nord-africain fraî débarqué que j'étais alors ne manqua pas de perdre d'abord contenance en face de ce « titi » décuré. Piqué au vif, je me ressaisis assez rapidement et je terminai par une brillante troisième reprise... qui n'empêcha pas les juges d'accorder leurs préférences à Dumesnil.

Je ne suis pas encore tout à fait consolé de cette déconvenue et j'avoue qu'il ne me déplairait pas de me retrouver un jour aux prises avec Jacques Dumesnil, passé professionnel en même temps que moi. La « ligne Sneyers », par lequel il vient d'être battu de justesse à Bruxelles, plaide en ma faveur. Je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas pour cela que je m'imaginerais être le gagnant certain de ce combat s'il devait avoir lieu.

EN STAGE A L'I.N.S.

Ma décision fut prise dès mes premières victoires : je deviendrais professionnel le plus tôt possible. Mon frère aîné Léon, qui approuvait entièrement mes projets, m'avait accompagné en France lors des finales des championnats 1950. De Limoges, il était allé effectuer une reconnaissance à Paris, liant, dans le quartier Saint-Paul notamment, des relations amicales avec des compatriotes nord-africains transplantés, qui allaient nous être des plus utiles par la suite.

Après ces championnats, je fus sélectionné, à titre de remplaçant, pour la rencontre France-Finlande et convoqué pour effectuer un stage de perfectionnement à l'Institut National des Sports de Vincennes.

J'étais tellement impatient de découvrir Paris, la ville dont je rêvais depuis si longtemps que je m'éclipais discrètement, un soir, en compagnie d'un copain. Il faut croire que nous n'avions pas la « baraka » dans ce genre de sport... car nous tombâmes, dans le métro, nez à nez avec le professeur Fernand Vianey qui nous invita sans ménagements à regagner notre base. Fort heureusement, je remportai à Helsinki la rencontre que je disputais hors match, ce qui contribua puissamment à calmer l'ire du national et intransigeant sélectionneur fédéral.

J'aurais dû participer également à la rencontre France-Italie, mais je m'étais récusé. La pelle mécanique des Ponts et Chaussées me tenait... et me tenait bien. Je ne pouvais me permettre de sacrifier tant d'heures de salaire à la pratique d'un sport qui ne me nourrissait pas encore.

PRESENTE A GASTON-CHARLES RAYMOND

A Paris — lors de mon stage à l'I.N.S. — un ami nord-africain, M. Raoul Attal, m'avait emmené à la salle du manager Gaston-Charles Raymond pour y saluer Claude Milazzo avec lequel j'avais déjà eu l'occasion de sympathiser. Je fus, dans ma candeur, émerveillé par les installations de cette salle et par l'atmosphère de chaude activité qui y régnait. Gaston-Charles Raymond s'amusa beaucoup de ma surprise. Il m'interrogea longuement et me remit sa carte en me déclarant avec bienveillance :

— Ne manque pas de me faire signe si l'envie te prenait un jour de venir tenter ta chance à Paris.

Sans le laisser paraître, il avait mis en plein dans la mille du premier coup !

De retour à Bône, je contai cette entrevue avec chaleur à mon frère Léon. Nous tombâmes très vite d'accord : seul Paris pourrait m'apporter la grande consécration pugilistique. Nous rangeâmes précieusement la carte de Gaston-Charles Raymond.

Le destin nous dicta la marche à suivre d'une manière imprévue. Un matin, Léon et moi, nous nous réveillâmes à une heure... un peu trop tardive pour nous rendre au chantier.

Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, allons voir ton professeur Roger Léoni, proposas Léon, et mettons-le au courant de nos projets.

Au soir de mon premier combat au vieux Central, mon frère Léon me glissa à l'insu de Gaston-Charles Raymond :

Le professeur Léoni accueillait fraîchement Léon, lui laissant entendre qu'il se mêlait de choses qui n'étaient pas de sa compétence. Je soutins énergiquement mon « grand » frère. Nous proposâmes au professeur Léoni de partir avec nous tenter la conquête de Paris. Après un temps d'hésitation, il refusa. Il était retenu à Bône par un emploi à la mairie et par sa salle de boxe.

Dégagés de ce côté, nous écrivîmes à Gaston-Charles Raymond que je désirais passer professionnel. Nous étions en 1950. J'avais 19 ans. Gaston-Charles Raymond nous répondit qu'il était plus sage de patienter encore un an. Nous restâmes par la suite constamment en correspondance avec lui.

Je devais revoir Gaston-Charles Raymond au cours des finales des championnats de France amateurs 1951 à Lyon.

Pour la 2^e fois, le titre des « coq » m'échappa. Je fus battu aux points.

Pérez, mon vainqueur, avait également été recommandé à Gaston-Charles Raymond. Dans les vestiaires, celui-ci me fit un clin d'œil significatif et décréta calmement :

— Pérez n'est pas mal... mais le battu m'intéresse davantage...

Ce fut une belle surprise pour tout le monde... et une grande joie pour moi. Je ne pense pas que Gaston-Charles Raymond ait eu, à ce jour, à regretter son choix.

Je n'avais pas encore les vingt et un ans révolus exigés par la F.F.B. pour passer professionnel, mais j'obtins une dispense comme soutien de famille. Il fut convenu que Léon m'accompagnerait à Paris et que Gaston-Charles Raymond nous trouverait à tous deux un emploi et un logement.

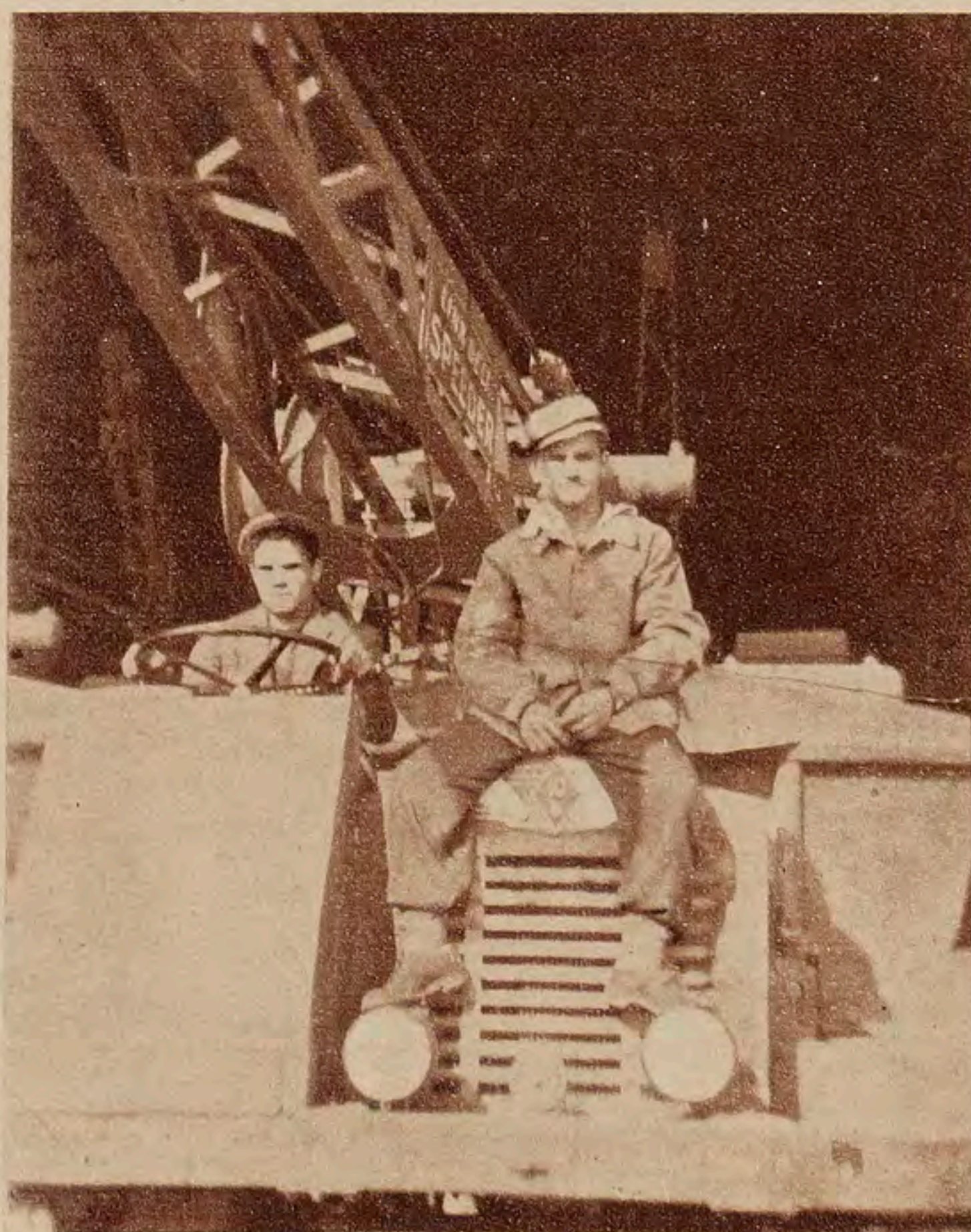
Nous avons débarqué à Paris le 15 juin 1951. Pour commencer, nous manquâmes Gaston-Charles Raymond et Claude Milazzo venus nous attendre à la gare de Lyon. Avec nos tailles réduites, il était évidemment difficile de nous détecter dans la cohue des départs en vacances !

En compensation nous rencontrâmes un ami bônois, le petit Allouche. Il nous aida à porter nos bagages, d'ailleurs pas tellement volumineux, jusqu'à un bar du quartier Saint-Paul d'où Léon téléphona au domicile de Gaston-Charles Raymond.

Une demi-heure plus tard, mon nouveau manager nous rejoignait. Nous perdîmes le reste de la journée à trouver une chambre, celle que l'on avait promise à G.-C. Raymond n'étant plus libre. Et nous échouâmes, recrus de fatigue, dans un hôtel de la place Caron.

Nous avions toujours vécu dans un logement modeste à Bône, et nous n'étions guère exigeants. Mais nous n'aurions jamais supposé qu'il existât dans la « ville lumière » des réduits aussi sombres, exigus et insalubres que celui qui nous fut proposé.

Qu'importait, nous étions à pied d'œuvre à Paris, la vie était belle !



Robert (à g.) prend très au sérieux son rôle de conducteur. Il est vrai que son frère Léon, à ses côtés, le surveille...

Léon, ouvrier spécialisé, entra comme tourneur sur métaux aux Etablissements Bouchu, entreprise de construction de machines-outils, à Vanves. Pour ma part, une place m'avait été réservée chez Renault. A longueur de journée, je démontais des ponts arrière de voitures. A peine sorti de l'usine, je prenais la direction de la salle. Le soir, je me couchais les reins endoloris et la tête pleine de bruits.

Cette existence dura deux mois, et je dois reconnai-

“ SI TU NE GAGNES PAS NOUS REPARTONS IMMEDIATEMENT...”

tre qu'il m'arriva de manquer d'entrain au moment de malmener le punching-ball ou le sac de sable. Léon s'en aperçut :

— Tu es venu à Paris pour faire une carrière de boxeur ; à dater d'aujourd'hui, tu seras exclusivement boxeur ! décida-t-il. Ma paye suffira à nous faire vivre tous les deux.

Par la suite, j'aidai encore mon frère par intermittence, mais en effectuant des travaux moins pénibles. Je fus garçon de courses chez José, un tailleur du Sentier, puis aide-caviste chez un restaurateur. C'était une très bonne place, mais je dus bientôt la quitter : l'odeur seule du vin me montait à la tête et menaçait de me la faire tourner, ce qui n'est guère recommandé pour un apprenti champion.

PREMIER COMBAT

Trois mois moins deux jours après notre arrivée à Paris, le 13 septembre, je disputais mon premier combat professionnel au Central Sporting Club, la salle traditionnelle des débutants, contre un dénommé Gauche.

Si tu ne gagnes pas, nous retournons immédiatement à Bône, me glissa Léon en guise de stimulant.

Gaston-Charles Raymond, au contraire, me conseilla de modérer mon ardeur et de faire durer, si possible, le combat à la limite des six reprises afin de me « roder » en vue des chocs futurs.

La menace de Léon eut sur moi beaucoup plus d'effet que la confiante recommandation de Gaston-Charles Raymond. Retourner à Bône auprès des parents ? Je n'eus pas demandé mieux, mais pas tout de suite et surtout pas en vaincu de la vie plus encore que du ring ! Je fonçai comme je l'avais fait la première fois que le professeur Léoni m'avait mis à l'épreuve, à la salle de la J.B.A.C... et, à la deuxième reprise, Gauche abandonna. Déduction faite des pourcentages, ce premier combat professionnel me laissa 2.500 francs en poche. Mais j'étais remis à l'affiche de la réunion suivante. Le 20 septembre je battais Pandocchi aux points et, le 26, Cordillot.

Après le Central, ce fut l'Elysée-Montmartre. J'étais prêt à accepter tout ce qui se présenterait. Nous vivions, comme convenu, sur la paye de Léon. Mes (maigres) bourses étaient envoyées aux parents. De l'hôtel de la place Caron, nous étions passés à un autre hôtel, rue Ferdinand-Duval, héritant une chambre à peine moins insalubre et moins exigüe que la précédente, chez un parent éloigné. Un second déménagement nous avait déplacé boulevard Magenta, dans un autre hôtel tenu par un brave homme, M. Emile que je ne tardai pas à appeler familièrement : « Papa » Emile. Nous faisons notre cuisine et nous lavions notre linge nous-mêmes.

A la salle, Gaston-Charles Raymond machonnait ses cigares avec satisfaction :

— Quand tu auras acquis le punch, ce sera tout à fait bien, assurait-il.

Et il s'employait à me façonner dans ce sens.

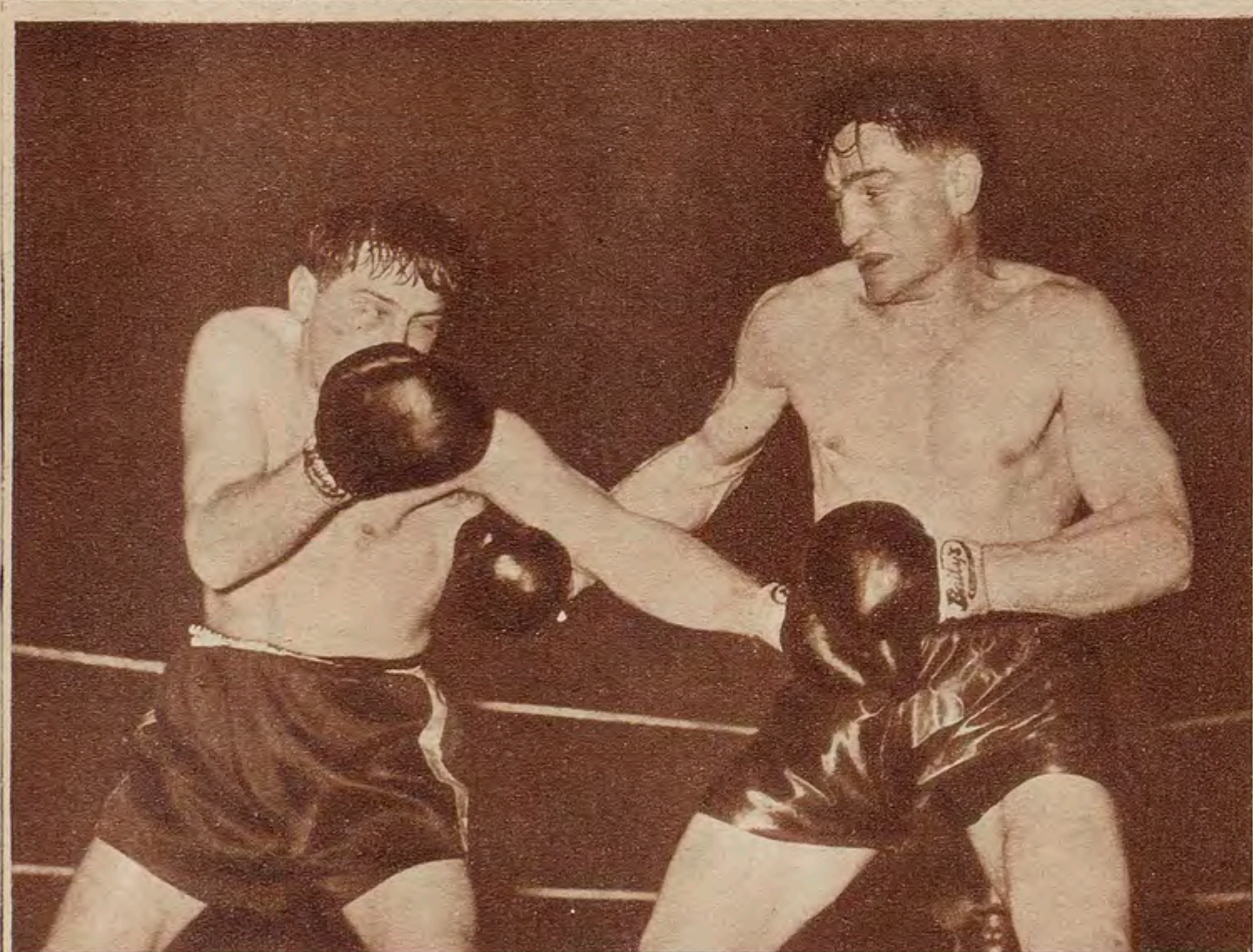
R. Cohen

(Adapté par Roger BASTIDE.)

(Copyright by « But et Club-Le Miroir des Sports ».
Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

Prochainement :

MES PREMIERS COMBATS PROS



KID DUSSART S'EST RETROUVÉ FACE A LAVOINE MAIS LE VERDICT DES JUGES LIÉGEOIS EST DISCUTABLE

Lundi dernier, à Bruxelles, le champion d'Europe Gilbert Lavoine n'a pas été avantagé par les juges, qui déclarèrent Kid Dussart vainqueur aux points. Cependant, la science du Belge et son expérience avaient effectivement mis Lavoine en difficulté, lui posant des problèmes insolubles par le punch.

XIII : MARSEILLE S'EST QUALIFIE ET AVIGNON A STOPPÉ BORDEAUX

AVEC Bordeaux, un autre club est aujourd'hui assuré de participer aux demi-finales des XIII : Marseille. Face à leur public, les Phocéens ont, en effet, régulièrement dominé un XIII lyonnais remanié, qui voit ainsi sa qualification remise en question. En effet, les hommes de Duffort (qui n'ont qu'un seul match à jouer, contre Bordeaux) sont menacés par trois prétendants ambitieux...

De ces trois, le plus brillant fut Avignon, victorieux d'un ensemble bordelais invaincu depuis décembre ! Les Vauclusiens se sont repris énergiquement, mais n'est-ce pas trop tard ? De toute manière, le choc Avignon-Villeneuve sera capital et décidera de l'avenir des deux adversaires...

LES RESULTATS :

Avignon b. Bordeaux, 9-5 ; Marseille b. Lyon, 13-5 ; Catalans b. Carcassonne, 23-2 ; Albi b. Lézignan, 44-8 ; Villeneuve b. Carpentras, 62-2.

LE CLASSEMENT

1. Marseille (22 m.), 53 pts (+ 136) ; 2. Bordeaux (20 m.), 50 pts (+ 220) ; 3. Lyon (21 m.), 49 pts (+ 191) ; 4. Catalans (21 m.), 49 pts (+ 158) ; 5. Avignon (21 m.), 47 pts (+ 118) ; 6. Villeneuve (20 m.), 46 pts (+ 126) ; 7. Albi (21 m.), 43 pts (+ 53) ; 8. Carcassonne (20 m.), 41 pts (+ 84) ; 9. Toulouse (21 m.), 34 pts (- 161) ; 10. Carpentras (22 m.), 33 pts (- 262) ; 11. Cavaillon (21 m.), 32 pts (- 202) ; 12. Lézignan (23 m.), 21 pts (- 436).



CELTIC-TOULOUSE (33-18). L'équipe parisienne, dont c'était la rentrée, domina les Toulousains. Vigouroux se fait stopper par Soyer.



MARSEILLE-LYON XIII (13-5). Grâce à cette victoire, les Phocéens se sont qualifiés pour les demi-finales. Mêlée favorable aux Marseillais. Moncéré a ramassé le ballon et va déborder Voron. (Tél.)



CATALANS-CARCASSONNE (23-2). L'ailier de Perpignan, Rous, va tenter de débiter son vis-à-vis. Il ira marquer un essai. (T. tr. Perpignan.)



l'Apéritif de renommée mondiale



LE TCHÈQUE EMIL ZATOPEK reste toujours invincible

Emil Zatopek, le grand triomphateur des Jeux Olympiques d'Helsinki, est toujours invincible. Il a dominé tous ses adversaires dans le cross de Vincennes couru sur 10 km. Le champion tchèque n'a pas changé en plein effort. Masque torturé, bras agiles, il avance à une cadence formidable et enthousiasme la foule, comme on le voit sur ce cliché. (Photo Robert Covo.)